

A black and white close-up photograph of a woman's face. She has dark hair and is looking slightly to the right. Her hand is raised to her chin, with her index finger pointing upwards. The lighting is soft, highlighting her features.

Tarryn
Fisher

L'OPPORTUNISTE

Pygmalion 

Tarryn Fisher

L'Opportuniste

Traduit de l'anglais par Isabelle Vadori

Pygmalion 

Tarryn Fisher

L'Opportuniste

Pygmalion

© 2012, Tarryn Fisher

© 2016, Pygmalion, département de Flammarion
pour la traduction française

ISBN Epub : 9782756419428

ISBN PDF Web : 9782756419435

Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 9782756419398

Ouvrage composé et converti par [Pixellence](#) (59100 Roubaix)

Présentation de l'éditeur

Olivia Kaspen, manipulatrice hors pair, est habituée à satisfaire le moindre de ses caprices. À une exception près, puisque le seul homme qu'elle a jamais aimé, Caleb Drake, lui a échappé.

Quand elle le rencontre par hasard, trois ans après leur rupture, l'homme qu'elle retrouve est amnésique. Olivia voit là une occasion de renouer avec son premier amour. Toutefois un obstacle de taille se dresse sur son chemin : la belle Leah, la nouvelle petite amie de Caleb.

Pour le récupérer, Olivia devra tromper l'ennemi autant que l'ancien amant. Mais est-elle réellement prête à tout pour arriver à ses fins ?

TARRYN FISHER est née en Afrique du Sud. Elle vit aujourd'hui près de Seattle, aux États-Unis, avec sa famille. Créatrice d'un blog mode (guiseofthevillain.com), elle écrit et lit plus qu'elle ne dort et souffre d'une addiction sévère au café.

L'Opportuniste

À l'amour perdu

Chapitre 1

Présent

Je m'appelle Olivia Kaspen, et si j'aime une chose, je la fais disparaître de ma vie. Pas de manière intentionnelle... mais pas de manière involontaire non plus. Je vois l'une d'elles en ce moment, un survivant de mon amour âcre et empoisonné. Il se trouve à moins de cent mètres de moi et parcourt une pile d'anciens disques.

Caleb. Son nom rebondit dans mon esprit comme une boule de fer barbelé, rouvrant les blessures d'anciens sentiments qui avaient depuis longtemps commencé à cicatriser. Mon cœur essaie de sortir de ma poitrine en donnant des coups de poing, et tout ce que je parviens à faire est rester immobile à le regarder. Il s'est passé trois ans depuis que je l'ai vu pour la dernière fois. Ses mots d'adieu constituaient un avertissement, m'intimant de me tenir à distance. Je prends une difficile bouffée d'oxygène et essaie de maîtriser mes émotions en bouillie.

J'ai envie d'aller vers lui. J'ai envie de regarder la haine refaire surface dans ses yeux. Stupide. Je décide de partir, et je suis déjà presque de l'autre côté de la rue, près de ma voiture, quand mes pieds me lâchent. Un frisson aigu remonte le long de mes doigts. Je serre les poings et retourne vers la vitrine. C'est *mon* côté de la ville. Comment ose-t-il se montrer *ici* ?

Il a la tête penchée sur un carton de CD et, alors qu'il se tourne pour regarder quelque chose par-dessus son épaule, j'aperçois son nez légèrement tordu. Mon cœur se contracte. J'aime toujours cet homme. Cette prise de conscience m'effraie. Je pensais que j'avais tourné la page. Je pensais que je pourrais gérer quelque chose comme ce... cette rencontre fortuite. J'ai suivi une thérapie. J'ai eu trois ans pour...

L'oublier.

Moisir dans ma culpabilité.

Je jongle encore quelques secondes avec mes émotions avant de me diriger vers le magasin de musique et vers Caleb. Je ne peux pas. Je ne peux pas retourner vers cette période sombre. Je suis sur le point de descendre du trottoir quand les nuages qui planaient autour de Miami depuis une semaine se mettent soudainement à grogner comme de la vieille plomberie. Je n'ai pas le temps de faire un pas avant que la pluie attaque la chaussée, trempant ma chemise blanche. Je recule rapidement et vais me blottir sous le store du magasin de musique. Je regarde ma vieille Coccinelle à travers les trombes d'eau. Il me suffirait de courir quelques mètres et je pourrais retourner à la maison. La voix d'un inconnu interrompt ma fuite. Je recule, pas sûre qu'il soit en train de me parler.

— Le ciel est rouge... Les ennuis ne sont pas loin.

Je fais volte-face et me retrouve face à un homme. Il est plus proche que ce qui est jugé socialement acceptable. Un cri de surprise reste coincé dans ma gorge et je recule d'un pas. Il fait au moins trente centimètres de plus que moi, est tout en muscles, mais pas d'une manière attirante. Ses mains forment un angle bizarre, ses doigts sont tendus et écartés. Mon regard est attiré par un grain de beauté qui ressemble à une cible au milieu de son front.

— Quoi ?

Je secoue la tête, confuse. J'essaie de jeter un coup d'œil par-dessus son épaule pour apercevoir Caleb. *Est-il toujours à l'intérieur ? Devrais-je rentrer ?*

— C'est une vieille superstition de marin.

Il hausse les épaules.

Je baisse les yeux sur son visage. Sa tête me dit vaguement quelque chose et, tandis que je me demande si je devrais l'envoyer se faire foutre, je tente de me souvenir où je l'ai déjà vu auparavant.

— J'ai un parapluie. (Il me montre un truc avec des fleurs et une poignée en plastique qui a la forme d'une marguerite.) Je peux vous raccompagner à votre voiture.

Je regarde le ciel, qui a adopté une couleur de rouge crépusculaire, et je frissonne. Je veux qu'il me laisse tranquille et je suis sur le point de le lui dire quand je pense : *et si c'était un signe ? Le ciel est rouge. Fiche le camp d'ici !*

J'observe le vernis écaillé sur mon pouce tout en réfléchissant à sa proposition. Je ne suis pas vraiment du genre à croire aux signes du destin, mais ce type peut m'empêcher de finir trempée de la tête aux pieds.

— Non, merci, dis-je.

Je tourne la tête vers le magasin, derrière moi, et comprends que ma décision était déjà prise.

— D'accord. L'ouragan est en train d'arriver, mais faites comme vous voulez.

Il hausse les épaules et s'avance dans la pluie sans ouvrir son parapluie.

Je le regarde s'éloigner. Son large dos se plie sous l'averse pour abriter le reste de son corps. Il est vraiment massif. En quelques secondes, la pluie l'a avalé et sa silhouette a disparu. J'ai déjà vu sa tête quelque part, mais je me souviendrais probablement d'un type aussi imposant si je l'avais déjà rencontré. Je me retourne vers le magasin. Le signe au-dessus de la porte annonce Music Mushroom en lettres brillantes. Je regarde à travers la vitrine et fouille les allées à la recherche de Caleb. Il n'a pas bougé d'un pouce, la tête toujours penchée sur ce qui ressemble à la section reggae. Même de là où je me tiens, je vois que ses sourcils sont légèrement froncés.

Il n'arrive pas à se décider. Je prends conscience de ce que je suis en train de faire et grimace. Je ne le connais plus. Je ne peux pas me permettre de supposer ce qu'il est en train de penser.

J'aimerais qu'il lève la tête et qu'il me voie, mais il n'en fait rien. Dans la mesure où je n'ai pas envie de rôder sous l'auvent comme une maniaque plus longtemps, je prends mon courage à deux mains, me ressaisis, et pousse la porte. L'air conditionné glacial sur ma peau humide me fait frissonner. Je remarque une haute étagère de pipes à eau à ma gauche, me cache derrière, et sors mon miroir de poche pour vérifier mon maquillage.

Tandis que je l'espionne à travers les rayonnages de la bibliothèque, je frotte d'un doigt le mascara qui a coulé sous mes yeux. Il faut que notre rencontre paraisse accidentelle.

Devant moi se trouve un bong qui représente la tête de Bob Marley. Je regarde Bob droit dans ses yeux de verre et m'entraîne à avoir l'air surprise. Je suis tombée si bas que je me dégoûte. Après m'être pincé les joues pour leur donner un peu de couleur, je sors de ma cachette.

C'est là que tout va se jouer.

Mes talons frappent le linoléum avec fracas tandis que je m'approche. J'aurais tout aussi bien pu engager un trompettiste pour annoncer mon arrivée. Étonnamment, il ne relève pas la tête. L'air conditionné se remet en marche lorsque je ne me trouve plus qu'à quelques mètres. Quelqu'un a attaché

des rubans verts à la bouche d'aération. Lorsqu'ils se mettent à danser, une odeur me parvient. C'est celle de Caleb : menthe poivrée et orange.

Je suis assez proche de lui pour voir la cicatrice qui s'enroule délicatement autour de son œil droit, celle dont j'avais l'habitude de suivre le tracé du bout du doigt. Sa présence dans une pièce est aussi bouleversante qu'un choc physique. Preuve en est, je vois des femmes – vieilles comme jeunes – lui jeter des regards, se pencher dans sa direction. Le monde entier se penche vers Caleb Drake, et il ne s'en rend pas compte. C'est écœurant à observer.

Je me faufile à son côté et tends la main vers un CD. Caleb, qui ne remarque pas ma présence, se déplace le long des rangées alphabétiques des artistes. Je le suis et, alors que je me rapproche à quelques dizaines de centimètres derrière lui, il se tourne dans ma direction. Je me fige et, pendant une brève seconde, je ressens le besoin de partir en courant. Je m'arrête brusquement et le regarde tandis qu'il passe les yeux sur mon visage comme s'il ne l'avait jamais vu avant de les baisser sur le carré de plastique que je tiens entre les mains. Puis, après trois longues années, j'entends sa voix.

— Est-ce que c'est bien ?

Le choc se propage de mon torse à mes membres et s'arrête comme du plomb dans mon estomac.

Il parle toujours avec le même reste d'accent britannique que je n'ai jamais oublié, mais la dureté à laquelle je m'attendais n'est pas là. Quelque chose cloche.

— Euh...

Il relève les yeux sur mon visage et caresse chacun de mes traits comme s'il les voyait pour la première fois.

— Pardon ? Je n'ai pas compris.

Merde, merde, merde.

— Hum, ça va, je réponds en rangeant le CD dans le casier.

Plusieurs secondes de silence s'écoulent. J'en déduis qu'il attend que je parle.

— Ce n'est pas vraiment ton style.

Il semble confus.

— Ce n'est pas mon style ?

J'acquiesce.

— Qu'est-ce que tu penses être mon style au juste ?

Ses yeux sont rieurs tandis qu'il me regarde, et l'ombre d'un sourire flotte sur sa bouche.

Je fouille son visage à la recherche d'un signe qu'il est en train de se jouer de moi. Il a toujours été si doué en expressions faciales, ayant invariablement la bonne au bon moment. Il semble calme et à peine intéressé par ma réponse. Je suis assez rassurée pour répondre :

— Hum, tu es du genre à aimer le rock classique... Mais je pourrais me tromper.

Les gens changent.

— Le rock classique ? répète-t-il en observant mes lèvres.

Je frissonne en me souvenant qu'il regardait mes lèvres de cette façon. Ce regard n'était-il pas la manière dont tout avait commencé ?

— Je suis désolé, dit-il en baissant les yeux au sol. C'est étrange, mais je... euh... j'ignore quel est mon style. Je n'en ai aucun souvenir.

Je le regarde, bouche ouverte. Est-ce que c'était une nouvelle blague ? Une manière de se venger ?

— Tu ne te souviens pas ? *Comment pourrait-il ne pas se souvenir ?*

Caleb masse la base de son cou d'une main, ce qui tend les muscles de ses bras.

— J'ai perdu la mémoire dans un accident. C'est ringard, je sais. Mais la vérité, c'est que... J'ignore totalement ce que j'aime ou *aimais*, puisqu'il serait plus juste de le formuler ainsi. Je suis désolé. Je ne sais pas pourquoi je te raconte ça.

Il fait demi-tour pour partir, probablement parce que j'ai l'air tellement choquée que ça le met mal à l'aise. J'ai l'impression que quelqu'un vient d'utiliser un presse-purée sur mon cerveau. Plus rien n'a de sens. Tout s'écroule. Caleb ignore qui je suis. *Caleb ignore qui je suis !* Mon désespoir augmente à chaque pas qui le rapproche de la sortie. Quelque part, au fond de mon esprit, j'entends une voix hurler : « *Arrête-le !* »

— Attends, dis-je.

Ma voix est à peine audible.

— Attends... *Attends !*

J'ai crié cette fois-ci et plusieurs personnes se tournent pour me dévisager. Je les ignore et me concentre sur le dos de Caleb. Il a presque atteint la porte lorsqu'il se retourne. *Réfléchis rapidement. Réfléchis rapidement !* Je lève un doigt pour lui indiquer de m'attendre là où il se trouve et presse le pas en direction de la section rock classique. Il ne me faut que quelques instants pour dénicher ce qui fut son CD préféré. Je le rejoins en le serrant fermement entre les mains, m'arrêtant à moins d'un mètre de l'endroit où il se tient.

— Ça, ça te plaira, dis-je en le lui jetant.

Je vise mal, mais il le rattrape avec grâce et sourit de manière presque triste.

Je le regarde s'avancer vers la caisse, signer son reçu de carte de crédit, et disparaître rapidement de ma vie à nouveau.

Bonjour... Au revoir.

Pourquoi ne lui ai-je pas dit qui j'étais ? C'est trop tard à présent, et le moment d'honnêteté est passé. Je reste plantée où je suis, mon cœur battant mollement dans ma poitrine tandis que j'essaie de comprendre ce qui vient de se produire. Il m'a oubliée.

Chapitre 2

En CM2, j'ai regardé un film policier à la télévision. L'inspecteur, pour qui j'en pinçais bêtement, s'appelait Follagyn Beville. Un Jack l'Éventreur des temps modernes prenait pour cible des prostituées. Follagyn le traquait. Il interrogeait une pute très grincheuse aux cheveux blond filasse avec des racines noires. Elle était lovée sur un canapé jaune moutarde et tirait insatiablement sur une cigarette. « *Waouh, quelle merveilleuse actrice !* » me souviens-je avoir pensé. « *Elle a l'air tellement pathétique qu'elle devrait, genre, gagner un Emmy.* » Elle tenait un verre à la main et prenait de rapides gorgées de whisky, comme un oiseau. J'étudiais ses mouvements, avide de drame, mémorisant chaque chose qu'elle faisait. Plus tard cette nuit-là, j'avais rempli un verre de glaçons et de Pepsi. J'avais amené mon verre vers la fenêtre et porté une cigarette imaginaire à mes lèvres.

— Personne ne m'écoute, avais-je murmuré, ma respiration créant de la buée sur la vitre. Ce monde... est si froid.

J'avais pris une gorgée de Pepsi, m'assurant de secouer les glaçons.

Une décennie et demie plus tard, je n'avais rien perdu de mon sens théâtral. Le jour suivant ma rencontre avec Caleb, l'ouragan Phoebe dévasta la ville et m'évita d'avoir à me faire porter pâle au boulot. Je suis au lit, et je serre très fort une bouteille de vodka contre moi.

Aux environs de midi, je me sors du lit et me traîne jusqu'à la salle de bain. Il y a toujours de l'électricité malgré l'ouragan de catégorie trois qui frappe mes fenêtres. J'en profite en faisant couler un bain. Alors que je suis assise sous l'eau chaude, je me repasse toute la scène à l'esprit pour la millionième fois. Ça finit toujours par *il m'a oubliée*.

Mon carlin, Pickles, s'installe sur mon tapis de bain et me surveille attentivement. Elle est tellement moche que ça me fait sourire.

— Caleb, Caleb, Caleb, dis-je pour voir si le nom sonne toujours de la même manière.

Il avait l'étrange habitude de retourner le nom des personnes quand il les entendait pour la première fois. J'étais Aivilo et il était Belac. Je trouvais ça ridicule, mais j'avais fini par me mettre à faire la même chose. C'était devenu le code secret qu'on utilisait quand on se racontait des ragots.

Et maintenant, il ne se souvient plus de moi. Comment pouvait-on oublier quelqu'un qu'on a aimé, même si j'avais déchiré son cœur en mille morceaux ? Je verse un peu de vodka dans l'eau de mon bain. Comment allais-je me le sortir de la tête à présent ? Je pourrais toujours devenir dépressive à temps plein. C'est ce que font les chanteurs de country. Je pourrais devenir chanteuse country. Je me mets à chanter à tue-tête un couplet de *Achy Breaky Heart* et prends une nouvelle gorgée.

Je tire la chaîne de la bonde à l'aide de mes orteils et écoute l'eau gargouiller dans la canalisation. Je m'habille, puis marche d'un pas lourd vers le frigo. L'alcool bon marché clapote dans mon estomac vide. Ma réserve de nourriture de secours spécial ouragans consiste en deux bouteilles de sauce salade, un oignon, et un bloc de cheddar. Je coupe le fromage et l'oignon et les jette dans un bol, puis les asperge de sauce salade 0 %. J'allume la cafetière et presse le bouton de marche de la stéréo. Dedans, il y a le même CD que j'ai donné à Caleb au Music Mushroom. Je bois une grosse lampée de vodka.

Je me réveille sur le sol de la cuisine, le visage gogéant dans une flaque de salive. Serrée dans la main, je tiens une photo de Caleb qui a été déchirée, puis recollée. Je me sens plutôt très bien, même si j'ai de légères palpitations dans les tempes. Je prends une décision. Aujourd'hui, je vais recommencer de zéro. Je vais oublier celui qu'il ne faut pas nommer, acheter de ces merdes saines à manger et poursuivre ma foutue vie. Je nettoie mes salissures d'ivrogne, marquant une courte pause pour jeter à nouveau la photo déchirée et recollée dans la poubelle. Au revoir, le passé. J'attrape mon sac à main et me dirige vers le magasin d'aliments bio le plus proche.

Je prends une bouffée de patchouli en plein visage dès que je franchis la porte de la boutique. Je fronce le nez et retiens ma respiration jusqu'à ce que j'aie dépassé la caisse où une fille de mon âge mâche un chewing-gum tout en méditant derrière le comptoir.

J'attrape un caddie et file vers l'arrière du magasin, passant devant des bouteilles de Nettoyant pour Aura de Madame Deerwood (qui ne fonctionne pas), d'Œil de Triton et de sachets de Gotu Kola.

En ce qui me concerne, il s'agit d'une épicerie traditionnelle et pas d'un endroit providentiel où se fournissent tous les tordus *new age* du coin. Caleb et moi ne sommes jamais venus ici ensemble, ce qui fait de ce marché de La Mecque un endroit libre de souvenirs.

Je jette quelques cookies aux algues et des chips cuites au four dans le caddie et me rends au rayon des glaces. Je dépasse une femme qui arbore un tee-shirt sur lequel est écrit « Les Wiccans sont balais(es) ¹. » Elle ne porte pas de chaussures.

Je frissonne en arrivant dans l'allée où se trouvent les glaces.

— Tu as froid ?

Je me retourne si rapidement que mon épaule frappe un étalage de cornets à glace. Je les vois avec horreur s'écraser au sol, s'éparpillant et se dispersant comme mes pensées.

Caleb !

Je le regarde ramasser les boîtes une à une, les empilant dans sa main libre. Il me sourit, et j'ai la sensation que ma réaction l'amuse.

— Désolé, je ne voulais pas te faire peur.

Il est si poli. Et il a toujours ce fichu accent.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

Les mots s'échappent de ma bouche avant que je ne puisse les en empêcher. Il rit.

— Je ne suis pas en train de te harceler, je le jure. En fait, je voulais te remercier pour ta suggestion musicale de l'autre jour. Ça m'a plu... énormément plu, pour être honnête.

Il met les mains dans ses poches et se balance sur ses talons.

— Du vin, dit-il tout en faisant tourner la bague qu'il porte au pouce à l'aide de son index.

Il faisait tout le temps ça quand il était nerveux.

Je le regarde avec des yeux de merlan frit.

— Tu m'as demandé ce que je venais faire ici, explique-t-il calmement, comme s'il parlait à un enfant. Ma petite amie aime le vin et il n'y a qu'ici qu'on en trouve du... bio.

Le dernier mot le fait rire.

Petite amie ? Je plisse les yeux. Comment se fait-il qu'il se souvienne d'elle et pas de moi ?

— Donc, je commence avec désinvolture, ouvrant l'un des congélateurs pour attraper le premier truc que je vois, tu te souviens de ta petite amie ?

J'avais essayé de poser la question de manière décontractée, mais ma voix n'aurait pas été plus étranglée s'il avait eu les mains enroulées autour de ma gorge.

— Non, après l'accident... Je ne me souvenais pas d'elle.

Je me sens un peu mieux.

Je repense immédiatement à la première fois où j'ai posé mes yeux bleus sur elle, trois ans plus tôt, quand je m'adonnais à de l'espionnage post-rupture. J'avais décidé qu'il fallait que je voie ma remplaçante afin de pouvoir tourner la page. C'était débile, sincèrement, mais on a tous le droit de s'adonner à un peu d'espionnage.

Je portais le chapeau melon rouge de ma grand-mère parce qu'il avait un large bord qui me cachait le visage et qu'il était aussi mélodramatique que ma personnalité. J'avais emmené Pickles en renfort.

Leah Smith. C'était le nom de la petite bête. Elle était aussi riche que j'étais pauvre, aussi heureuse que j'étais pitoyable, aussi rousse que j'étais brune. Il l'avait rencontrée à une fête huppée environ un an après qu'on avait rompu. Visiblement, ils s'étaient tout de suite tapé dans l'œil, ou alors lui se l'était tout de suite tapée, je ne savais pas trop.

Leah travaillait dans un immeuble qui se trouvait à dix minutes de mon appartement. Au moment où j'avais garé ma voiture, il me restait une heure à tuer avant qu'elle finisse son service. J'avais passé ce temps à me convaincre que mon comportement était normal.

Leah était sortie du bâtiment à exactement six heures cinq avec un sac à main Prada qui se balançait joyeusement autour de son avant-bras. Elle marchait comme une femme qui savait que le monde entier regardait ses seins. J'avais étudié sa démarche tout en restant assise à étrangler le volant tandis qu'elle remontait le trottoir sur ses talons verts. Je haïssais ses longs cheveux roux qui tombaient en boucles épaisses dans son dos. Je détestais la manière dont elle avait fait signe du bout des doigts à ses collègues pour leur dire au revoir. Je détestais le fait que ses chaussures me plaisaient.

Tout en étudiant les yeux de Caleb à la recherche de réponses et en essayant de me sortir la tête du passé, je demande :

— Donc quoi... Vous êtes toujours ensemble même si tu ne te souviens pas de qui elle est ?

Je m'attends à ce qu'il soit sur la défensive, mais, au lieu de ça, il sourit timidement.

— Elle est vraiment déchirée par la situation et c'est une fille en or si elle reste avec moi pour traverser cette épreuve.

Il ne me regarde pas quand il dit « cette épreuve ».

Comme si n'importe quelle fille saine d'esprit allait quitter un type comme *lui*... sauf moi, bien sûr, mais je n'ai jamais prétendu être saine d'esprit.

— Ça te dit d'aller prendre un café ? demande-t-il. Je pourrais te raconter l'intégralité de mon histoire larmoyante.

Je sens un picotement partir de mon pied et remonter le long de mon corps. S'il se souvenait de quoi que ce soit à mon sujet, tout ceci ne serait pas en train de se produire. C'était complètement dément... Exactement le genre de situation dont j'étais totalement capable de tirer avantage.

— Je ne peux pas.

Je suis tellement fière de moi que je me redresse légèrement. Il prend ma réponse de la même manière qu'il a toujours pris tous les rejets au cours des années où nous sommes sortis ensemble, en souriant comme si je ne pouvais pas réellement être sérieuse.

— Si, tu peux. Vois ça comme une faveur que tu me fais.

Je penche la tête.

— J'ai besoin de nouveaux amis... De bonnes influences.

J'ouvre la bouche et laisse échapper un long soupir.

Caleb hausse un sourcil.

— Je ne suis pas une bonne influence, lui dis-je en clignant rapidement des yeux.

Je danse d'un pied sur l'autre, essayant de me distraire avec une bouteille de cerises au marasquin. Je pourrais attraper la bouteille, la lui jeter au visage et partir en courant, *ou* je pourrais aller prendre un café avec lui. Il ne s'agit que de café, après tout. Pas de sexe, d'une relation, juste d'une discussion sympathique entre deux personnes qui ne se connaissent soi-disant pas.

— D'accord, va pour le café.

J'entends l'enthousiasme dans ma voix et je grimace. Je. Suis. Dégoûtante.

— Bien, dit-il en souriant.

— Il y a un café à deux pâtés de maisons d'ici vers le nord-ouest. Je peux te retrouver là-bas dans trente minutes, j'ajoute après avoir calculé le temps qu'il me faudrait pour rentrer et m'arranger.

Dis que tu n'y arriveras pas. Dis que tu as autre chose à faire...

— Trente minutes, répète-t-il en observant mes lèvres.

J'en profite pour faire la moue et Caleb penche la tête pour dissimuler un sourire. Je me retourne et marche calmement dans l'allée. Je sens son regard posé sur mon dos, ce qui me provoque des frissons.

J'abandonne mon caddie dès que je suis hors de vue et me précipite vers l'avant du magasin. Mes tongs claquent contre la plante de mes pieds tandis que je cours.

J'atteins la maison en un temps record. Ma voisine, Rosebud, est en train de frapper à ma porte, un oignon à la main. Si Rosebud me met le grappin dessus, je suis bonne pour deux heures de conversation à sens unique au sujet de Bertie et de sa lutte contre la goutte. Je me cache dans les buissons. Lorsqu'elle laisse finalement tomber, cinq minutes plus tard, mes cuisses m'élancent parce que je suis restée accroupie et j'ai besoin de pisser.

La première chose que je fais en passant la porte est de sauver la photo de Caleb de la poubelle. Je retire les bouts de coquille d'œuf et la range dans le tiroir où je garde l'argenterie.

Quinze minutes plus tard, je sors en étant si nerveuse que je dois faire un effort conscient pour ne pas trébucher sur mes propres pieds. Le trajet en voiture sur trois pâtés de maisons est une torture. J'arrive sur le parking avec un léger traumatisme cervical.

Les murs du café sont bleu sombre et recouverts de motifs en mosaïque. C'est intense, déprimant et chaleureux à la fois. Avec le Starbucks qui ne se trouve qu'à quelques rues de là, cet endroit est réservé à une clientèle plus sérieuse – le genre prétentieux qui rumine par-dessus leur MacBook.

— Salut, Livia, dit le petit punk qui bosse à la caisse en me faisant signe.

Je lui souris. Lorsque je passe devant le tableau d'affichage, quelque chose attire mon regard. Le visage d'un homme est affiché au milieu des flyers. Comme il me semble le reconnaître, je me rapproche. Le mot « **RECHERCHÉ** » ressort en lettres grasses sous son visage. C'est l'homme du Music Mushroom, celui avec le parapluie !

Dobson Scott Orchard, né le 7 septembre 1960.

Recherché pour kidnapping, viol et agression.

Signe distinctif : tache de naissance sur le front.

Le grain de beauté ! C'est à ça que fait référence la tache de naissance sur l'affiche. Que se serait-il passé si je l'avais suivi ? Je secoue la tête pour chasser cette idée et mémorise le numéro au bas de la page. Si je n'avais pas vu Caleb ce jour-là, j'aurais pu laisser cet homme me raccompagner à ma voiture.

Dobson me sort totalement de l'esprit lorsque je vois Caleb.

Il m'attend à l'arrière, observant distraitement la petite table à laquelle il est assis. Il porte une tasse de porcelaine blanche à ses lèvres, et je le revois faire exactement le même mouvement dans mon appartement il y a quelques années. Mon cœur s'accélère.

Il me remarque quand je ne suis plus qu'à quelques mètres.

— Salut. Je t'ai pris un latte, dit-il en se levant.

Il me regarde d'un geste rapide des pieds à la tête. Je me suis bien débarbouillée. Je dégage une mèche sombre de mes yeux et souris. Je suis nerveuse ; je tremble. Lorsqu'il tend une main dans ma direction,

j'hésite avant de tendre la mienne pour la lui serrer.

— Caleb Drake, dit-il. J'aimerais bien te dire que je donne en général mon nom aux femmes avant de leur proposer un café, mais je ne me souviens pas si c'est le cas.

On sourit maladroitement à sa mauvaise blague tandis que je laisse ma petite main être avalée par la sienne. La sensation de sa peau est si familière. Je ferme les yeux pendant une brève seconde et laisse l'absurdité de la situation me submerger.

— Olivia Kaspen. Merci pour le café.

On s'assied avec un air gêné et je commence à mettre du sucre dans ma tasse. J'observe son visage. Il avait l'habitude de me taquiner en me disant que mon café était si sucré qu'il vous filait des caries. Il boit du thé, chaud, de la façon dont les Anglais le boivent. J'avais toujours trouvé ça charmant et distingué. C'est encore le cas, pour être honnête.

— Alors, qu'est-ce que tu as dit à ta petite amie ? je lui demande en prenant une gorgée.

Je balance ma chaussure sur l'extrémité de mon gros orteil, geste qui avait l'habitude de l'agacer quand on sortait ensemble. Je vois son regard tomber sur mon pied et, pendant une seconde, je crois qu'il va l'attraper pour arrêter le mouvement.

— Je lui ai dit que j'avais besoin d'un moment pour réfléchir. C'est une chose horrible à dire à une femme, non ? demande-t-il.

J'acquiesce.

— Bref, elle a éclaté en sanglots dès que les mots ont franchi mes lèvres, et je ne savais pas quoi faire.

— Je suis désolée, je mens.

Mlle Taches de Rousseur passe la soirée seule avec son sentiment de rejet. C'est merveilleux.

— Donc, dis-je, l'amnésie.

Caleb hoche la tête, baissant le regard sur la table. Il trace de manière distraite des ronds du bout du doigt.

— Oui, ça s'appelle l'amnésie sélective. Les docteurs, huit d'entre eux, m'ont assuré que c'était temporaire.

Je médite profondément le mot « temporaire ». Ça pourrait signifier que mon temps en sa compagnie est aussi temporaire qu'une coloration ou qu'un pic d'adrénaline. Je décide que les deux m'iront. Je suis en train de prendre un café avec un homme qui auparavant me haïssait ; « temporaire » n'a pas besoin d'être un mot négatif.

— Comment est-ce que ça s'est produit ? je lui demande.

Caleb se racle la gorge et jette un regard autour de nous pour vérifier qui peut nous entendre.

— Quoi ? C'est trop personnel ?

Je ne parviens pas à retenir le rire dans ma voix.

Son hésitation à me répondre me fait bizarre. Quand on était ensemble, il me disait tout – même des choses que la plupart des hommes seraient gênés de partager avec leur petite amie. Je peux toujours lire ses expressions après toutes ces années, et je sais que l'idée de partager les détails de son amnésie le met mal à l'aise.

— Je ne sais pas. On devrait peut-être commencer par quelque chose de simple avant que je te révèle mes secrets. Genre ma couleur préférée.

Je souris.

— Tu te souviens de ta couleur préférée ?

Caleb secoue la tête. On rit tous les deux.

Je soupire et joue avec ma tasse de café. Quand on avait commencé à sortir ensemble, je lui avais demandé quelle était sa couleur préférée. Au lieu de me répondre, il m'avait forcée à monter en voiture, disant qu'il devait me montrer.

— *C'est ridicule, je dois étudier pour un examen, m'étais-je plainte.*

Il avait conduit pendant vingt minutes au rythme de l'horrible musique rap qu'il aimait écouter et s'était finalement garé à côté de l'aéroport international de Miami.

— *Ça, avait-il dit en pointant les lumières qui bordaient la piste, c'est ma couleur préférée.*

— *C'est du bleu, avais-je répondu. Donc quoi ?*

— *Ce n'est pas n'importe quel bleu, c'est « bleu aéroport », avait-il rétorqué. Et ne t'avise jamais d'oublier.*

Je m'étais retournée vers la piste pour étudier les lumières. La couleur était surnaturelle ; elle ressemblait à du feu brûlant à sa température maximale et virant au bleu. Où allais-je trouver une chemise de cette couleur ?

Je le regarde à présent, le souvenir limpide à mon esprit et effacé du sien. Comment c'est, d'oublier sa couleur préférée ? Ou la fille qui vous a brisé le cœur ?

Le bleu aéroport me hante. C'est devenu un symbole pour moi, une marque de fabrique de notre relation détruite, et de mon échec à tourner la page. Putain de bleu aéroport.

— Ta couleur préférée est le bleu, lui dis-je, et la mienne est le rouge. Nous voilà meilleurs amis, alors raconte-moi ce qui s'est passé.

— Va pour le bleu, répond-il en souriant. C'était un accident de voiture. J'étais en déplacement professionnel à Scranton avec un collègue. Il neigeait fort et on était en route pour un rendez-vous. La voiture a dérapé hors de la route et s'est encastree contre un arbre. J'ai subi de graves blessures à la tête...

Il récite la fin comme si l'histoire l'ennuyait. J'imagine qu'il l'a déjà racontée des centaines de fois.

Je n'ai pas à lui demander ce qu'il fait comme travail. Il est spécialiste en placements. Il travaille pour l'entreprise de son beau-père, et il est riche.

— Et ton collègue ?

— Il n'a pas survécu.

Ses épaules s'affaissent. Je me mords la lèvre. Je ne suis pas douée avec la mort et les mots qu'on est censé prononcer en guise de condoléances. Quand ma mère est morte, les gens ont dit des choses stupides qui m'ont énervée. Des mots doux et légers qui n'avaient aucun poids : « je suis désolé » – alors que ce n'était de toute évidence pas leur faute, et « si je peux faire quoi que ce soit... » alors qu'on savait tous qu'il n'y avait rien à faire. Je change de sujet, plutôt que d'offrir des mots creux.

— Tu te souviens de l'accident ?

— Je me souviens de m'être réveillé après coup. Rien avant ça.

— Pas même ton nom ?

Il secoue la tête.

— La bonne nouvelle, c'est que les docteurs disent que je retrouverai la mémoire. Ce n'est qu'une question de temps et de patience.

La bonne nouvelle, pour moi, c'est qu'il a perdu la mémoire. On ne serait pas en train de parler si ce n'était pas le cas.

— J'ai découvert une bague de fiançailles dans le tiroir à chaussettes.

Son aveu est si soudain que je m'étouffe en buvant mon café.

— Désolé. (Il me tape dans le dos et je me racle la gorge, les larmes me montant aux yeux.) J'avais vraiment besoin de dire ça à quelqu'un. Je me préparais à lui demander de m'épouser, et maintenant je ne me souviens même plus qui elle est.

Waouh... waouh ! J'ai l'impression que quelqu'un vient de me brancher sur le courant électrique et de me jeter dans une baignoire. Je savais qu'il avait tourné la page, je l'avais assez espionné pour le savoir, mais le mariage ? Je grimace rien que d'y penser.

— Qu'est-ce que tes parents pensent de ton état ? je lui demande, faisant virer la conversation dans une direction plus tolérable.

Imaginer Leah dans une robe blanche me donne envie de rire. Elle serait plus à sa place dans de la lingerie affriolante autour d'une barre de strip-teaseuse.

— Ma mère me regarde comme si je l'avais trahie d'une certaine manière, et mon père passe son temps à me tapoter dans le dos en répétant « tu la retrouveras bientôt, mon grand, tout ira bien, Caleb ».

Il imite ses parents à la perfection, et je souris.

— Je sais que ça semble égoïste, mais j'ai juste envie qu'on me fiche la paix le temps que je me démerde... tu comprends ?

Je ne comprends pas, mais je hoche la tête malgré tout.

— Je passe mon temps à me demander pourquoi je ne peux pas me souvenir. Si ma vie était aussi géniale que ce qu'on me dit, pourquoi est-ce que rien ne semble familier ?

Je ne sais pas quoi dire. Le Caleb que je connaissais était toujours aux commandes. J'ai toujours trouvé que Jewel le décrivait à la perfection dans sa chanson : il avait une sensibilité unique, mais était trop cool pour y accorder de l'importance². Ce Caleb est désorienté, brisé et vide son sac devant quelqu'un qu'il pense être une parfaite inconnue. J'ai envie de l'embrasser et de faire disparaître la ride entre ses sourcils froncés. Au lieu de ça, je reste figée sur ma chaise, luttant contre l'envie de lui dire tout ce qui nous a déchirés en premier lieu.

— Alors, et toi, Olivia Kaspen ? Quelle est ton histoire ?

— Je... euh... Je n'en ai pas.

Je suis tellement prise au dépourvu par sa question que mes mains se mettent à trembler.

— Allez... Je t'ai tout raconté, plaide-t-il.

— Tout ce dont tu te souviens, lui fais-je remarquer. Depuis combien de temps es-tu amnésique ?

— Trois mois.

— Eh bien, durant ces trois mois de *ma* vie, je n'ai rien fait d'autre que travailler et lire. Voilà ta réponse.

— Je ne sais pas pourquoi, mais je pense que tu ne te définis pas uniquement par ton travail.

Il étudie mon visage, et j'ai l'impression qu'il génère une histoire à partir de ce qu'il y voit.

J'aimerais qu'il s'abstienne... qu'il n'essaie pas de voir au-delà de mes barrières. Je n'ai jamais été douée pour faire semblant avec lui.

— Écoute, quand tu récupéreras la mémoire et seras en mesure de divulguer tous tes secrets du passé, on se fera une soirée pyjama et je te raconterai tout ; mais, en ce qui me concerne, jusqu'à ce que ce jour arrive, nous sommes tous les deux amnésiques.

Il rit de bon cœur, et je dissimule un sourire de contentement derrière ma tasse à café.

— Eh bien, ça ne me semble pas si mal, plaisante-t-il.

— Ah ? Pourquoi donc ?

— Eh bien, parce que tu viens de m'autoriser à te revoir, et maintenant je peux me réjouir à l'idée d'une soirée pyjama.

Je rougis et décide de ne jamais lui avouer la vérité. Il finira par se souvenir et toute cette mascarade s'écroulera autour de moi comme une mauvaise partie de Jenga. D'ici là, je l'ai récupéré et je compte le garder aussi longtemps que je peux.

Chapitre 3

Passé

Le jour où j'ai rencontré Caleb Drake, le soleil se mit à briller un peu plus fort dans mon monde. C'était durant cette période insupportable de l'année où les derniers examens pointaient le bout de leurs nez et où le corps étudiant tout entier commençait à avoir des cernes sous les yeux. Je venais de quitter une session d'étude à la bibliothèque et découvris un ciel assiégé de nuages grincheux. Tout en ronchonnant, je m'étais rapidement dirigée vers mon dortoir, me maudissant de n'avoir pas emporté de parapluie. J'étais à mi-chemin lorsqu'il se mit à bruiner. Je m'abritai sous un saule et lançai un regard noir à ses branches comme si je lui en voulais personnellement pour la pluie. Caleb choisit cet instant pour s'approcher de façon arrogante, comme s'il était ivre de sa propre beauté.

— Pourquoi es-tu en colère contre cet arbre ?

Je grimaçai en remarquant de qui il s'agissait. Il rit et leva les mains, feignant de se rendre.

— Ce n'est qu'une question, mon petit rayon de soleil, pas besoin de mordre.

Je le fusillai du regard.

— Je peux t'aider ?

Pendant un instant, je pensai voir une pointe d'incertitude traverser son visage, mais elle disparut aussitôt et il me sourit de nouveau.

— J'avais envie de découvrir pour quelle raison cet arbre te faisait grimacer, répondit-il, répétant son introduction foireuse.

Je regardai au-delà de son épaule et remarquai le groupe de basketteurs idiots qui lorgnaient dans notre direction. Il m'imita et dut fusiller sa meute du regard, parce que, quelques secondes plus tard, elle s'était dispersée. Il reporta son attention sur moi.

Ah, oui... J'étais censée répondre à sa question.

J'observai le tronc d'arbre, qui ressemblait atrocement à une tresse de pâte à brioche ratée, et pris conscience que je devais être en train de le fixer avec insistance.

— Est-ce que tu essaies de flirter avec moi ? soupirai-je.

Il laissa échapper une espèce de rire étranglé.

— Caleb Drake.

— Pardon, quoi ?

— C'est comme ça que je m'appelle, dit-il en me tendant la main.

Caleb Drake était un nom connu sur le campus, et je n'avais aucunement l'intention de rejoindre son fan-club. Je lui serrai la main fermement pour m'assurer qu'il comprenne qu'il ne me fascinait pas.

— Oui, j'essayais de flirter avec toi, enfin, jusqu'à ce que tu me rembarres.

Je haussai les sourcils et me forçai à sourire. D'accord, il fallait que j'agisse rapidement. Les sportifs avaient une capacité d'attention très limitée.

— Écoute, j'adorerais rester pour flatter ton ego en bavardant, mais je dois y aller.

Je le dépassai, soulagée de me diriger vers le bac de crème glacée dans mon frigo. J'allais y ajouter de la sauce chocolat et transformer ça en milk-shake qui déchirait sa race.

Son rire me parvint alors que j'approchais du trottoir. Je me raidis, mais continuai à avancer.

— Si tu étais un animal, tu serais un lama, me cria-t-il.

Ce qui me fit m'arrêter net. Est-ce que ce connard venait sérieusement de me comparer à un mammifère poilu ?

— Et pourquoi ça ?

Je lui tournai toujours le dos, mais mon œil tressautait.

— Cherche sur Google.

Est-ce que c'était réellement en train de se produire ? Je tournai la tête, comme dans *L'Exorciste*, et lui jetai un regard noir. Il semblait tellement sûr de lui.

— On se revoit bientôt, dit-il en mettant les mains dans ses poches avant de se diriger vers son groupe.

Je levai les yeux au ciel. Avec un peu de chance, bientôt, ce serait jamais. Je fulminai tout le trajet jusqu'à mon dortoir. Avant que j'aie le temps de toucher la poignée, la porte s'ouvrit en grand et ma coloc de première année fit son apparition.

— Pourquoi est-ce qu'il te parlait ?

C'était une sublime blonde aux yeux clairs et, même si je désirais la haïr de tout mon cœur, elle était atrocement adorable.

— Il recrutait des membres pour son fan-club. Je lui ai donné ton nom, Cam.

— Sérieusement, Olivia, qu'est-ce qu'il a dit ?

Elle m'emboîta le pas tandis que j'allais soigneusement empiler mes livres sur mon bureau. Lorsqu'elle comprit que j'essayais de l'ignorer, elle se mit à me jeter des M & M's à la figure.

— Il faisait juste le paon devant ses amis, il n'y a rien à raconter. Sérieusement !

Elle me laissa passer. Je me dirigeais vers ma crème glacée, prête à la faire disparaître d'un seul coup de cuillère, lorsque Cammie me bloqua le passage.

— Tu as la tête tellement dure !

— Dure ? (Je secouai la tête.) Tu es en train de me dire que je suis compliquée ou stupide ?

Je jetai un regard transi par-dessus son épaule en direction du frigo.

— Caleb Drake ne va pas aux filles, les filles vont à Caleb Drake. Il vient de sortir de sa zone de confort pour venir te parler et tu l'as rembarré !

— Il ne s'intéresse pas à moi, soupirai-je. Il était en train de frimer.

— Il frimait, si tu veux. Et alors ? Il a le droit. Il est canon !

J'imitai un bruit de vomi.

— Olivia, m'implora-t-elle. Il y a davantage dans la vie que les livres et les études. (Elle balaya les livres de mon bureau pour le côté théâtral.) Les mecs sont... ils peuvent... faire des choses, finit-elle en hochant la tête tout en me dévisageant.

— Toi, dis-je en lui enfonçant mon index dans les côtes, tu es une chaudasse.

Je portai secours à mes livres et me mis à étudier.

— O-liv-ia !

Je fermai les yeux. Je détestais quand elle prononçait mon nom de cette manière.

— Hmmm ?

Elle m'arracha le livre des mains.

— Écoute-moi bien, petite prude ingrate. (Elle m'attrapa le menton pour le relever jusqu'à ce que je la regarde.) Il va te parler à nouveau, juste parce que tu l'as envoyé balader. Ça lui a plutôt plu. Et quand il le fera, dit-elle en plaquant les mains sur ma bouche pour m'empêcher de protester, tu vas lui parler et tu vas flirter avec lui. Est-ce que c'est clair ?

Je haussai les épaules.

Cammie poussa un cri perçant et partit s'enfermer dans la salle de bain.

Je me fichais bien de l'effet qu'il avait sur les filles du campus. Caleb Drake ne signifiait rien pour moi. Il ne signifierait *jamais* rien pour moi. J'étais incapable de donner dans le relationnel. Point.

Il s'avéra que Cammie avait raison. Plus tard, cette semaine-là, alors que j'avais passé la journée à étudier, elle se mit à insister pour que je l'accompagne à un match de basket.

— Je te paierai un chocolat chaud.

— Avec supplément crème fouettée ?

— Avec des nuages, tant que tu te mignes !

Dix minutes plus tard, j'étais assise dans les gradins à siroter un chocolat chaud avec supplément crème fouettée dans une petite tasse en polystyrène. Cammie m'ignorait et je regrettais déjà ma décision d'être venue. Caleb Drake arpentait implacablement le terrain, courant dans tous les sens. Franchement, je commençais à avoir le tournis à le regarder.

À la mi-temps, je me levai pour aller aux toilettes. J'étais en train de passer par-dessus Cammie lorsque le président du corps étudiant s'avança sur le terrain et leva les mains pour demander le silence.

— Laura Hilberson, l'une de nos étudiantes, a disparu du campus depuis plus de cinq jours, dit-il dans le micro. (Je m'arrêtai pour écouter.) Ses parents, tout comme le personnel, poussent quiconque posséderait n'importe quelle information au sujet de Laura à se faire connaître sur-le-champ. Merci, tout le monde, profitez bien du reste de la partie.

J'avais eu quelques classes en commun avec Laura au cours de ma première année. Les étudiants aimaient bien disparaître pendant quelques jours quand les choses devenaient trop stressantes. Elle était probablement terrée chez une amie quelque part à manger du chocolat tout en disant du mal de ses professeurs. Les gens faisaient toujours une montagne de trois fois rien.

— Elle est sortie avec Caleb Drake pendant sa première année, chuchota Cammie. Je me demande s'il sera capable de se concentrer sur le reste de la partie, maintenant.

Je regardai Caleb, qui était assis sur le banc en train de boire à une bouteille d'eau. Il semblait détendu. Le con. C'était au cours du quatrième quart-temps, lorsqu'il ne restait qu'une minute à jouer, que l'équipe adverse avait fait un retour digne de l'ouverture de la mer Rouge, remontant le score des Couguars, 72-72. Je n'aurais pas su ça si Cammie ne me l'avait pas dit, puisque j'avais passé les vingt dernières minutes à retirer des peluches de mon pull.

Caleb se tenait sur la ligne de lancer franc, se préparant au tir le plus important de la soirée. Il semblait calme, comme s'il savait déjà qu'il allait réussir. Pour la première fois ce soir-là, le gymnase était étrangement silencieux. Intriguée, j'oubliai ma chasse à la peluche et me redressai sur mon siège. Je voulais qu'il gagne. C'était honteux, mais c'était le cas. Pour une fois, je comprenais la Caleb-mania. Il ressemblait à ces piments exotiques : vif et doux, mais dangereusement brûlant. Une petite partie de moi avait envie de le mordre.

Je me tournai vers Cammie, dont les yeux étaient écarquillés d'impatience. Quelque chose de capital était sur le point de se produire. Je reportai les yeux sur le terrain. Et sursautai. Caleb était en train de me fixer. Tout le public étudiant le regardait et lui me fixait. Avant que l'arbitre ne puisse siffler, il cala le ballon sous son bras et trotta vers son coach.

— Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui se passe ?

Cammie sautillait d'un pied sur l'autre, ses couettes sautillant au rythme de la musique.

Quelque chose clochait. Je gigotai sur mon siège, croisai et décroisai les jambes. Caleb était en train de rendre le ballon à son coach. J'avais soudainement l'impression d'être assise dans un sauna.

— Il monte l'escalier, Olivia ! Il vient dans notre direction ! couina Cammie.

Je me baissai furtivement sur mon siège. Ça ne pouvait pas être en train de se produire ! Il se dirigeait droit sur moi ! Je fis semblant d'être occupée à fouiller mon sac à la recherche d'un truc. Lorsqu'il s'arrêta à côté de mon siège, je relevai la tête en feignant la surprise.

— Olivia, dit-il en s'accroupissant pour me regarder dans les yeux. Olivia Kaspen.

Cammie ouvrit la bouche en grand et je remarquai la multitude de têtes qui se tournaient pour nous observer.

— Bravo, tu as découvert mon nom.

Puis, plus doucement, j'ajoutai :

— Qu'est-ce que tu fiches, bon sang ?

Il m'ignora.

— Tu es un vrai mystère sur le campus.

Sa voix était rauque, le genre à donner la chair de poule si son propriétaire vous chuchotait à l'oreille.

Je me raclai la gorge et fis de mon mieux pour avoir l'air agacée.

— Est-ce que tu vas dire quelque chose de pertinent dans les prochaines secondes, ou est-ce que tu as mis la partie sur pause pour te vanter de tes talents de détective ?

Il se mit à rire, puis baissa les yeux au sol avant de les relever sur moi.

— Si je réussis ce tir, est-ce que tu acceptes de sortir un soir avec moi ?

Son regard passait de mes yeux à mes lèvres.

Je sentis la chaleur exploser dans mes joues et baissai la tête. Je n'aimais pas la manière dont il me dévisageait. On aurait dit qu'il était déjà en train de prévoir notre premier baiser, qu'il évaluait mes lèvres. Je secouai la tête. C'était ridicule. Il faisait tout un spectacle de son ego blessé et je me fichais totalement de savoir s'il réussirait son tir.

Je plissai les yeux.

— Si tu étais un animal, tu sais lequel tu serais ? demandai-je.

Une pointe de doute troubla son visage. Après notre petite rencontre sous la pluie, je m'étais renseignée sur les lamas comme il me l'avait suggéré. Ils étaient de toute évidence plutôt malpolis : cracher et distribuer des coups de patte ou de tête faisait partie de leurs habitudes sociales.

— Un paon.

Il sourit.

— Il t'a fallu toute la semaine pour la trouver, hein ?

Il observait à nouveau mes lèvres.

— Si tu le dis, répondis-je en haussant les épaules.

— Donc, du coup, on peut dire que tu as passé la semaine à penser à moi ?

Ce fut mon tour d'être prise de court. Mince. Juste quand je l'avais...

— Non... et... non, je ne sortirai pas avec toi.

Je m'appuyai contre le dossier de mon siège et décidai de regarder le tableau de scores. Peut-être que, si je l'ignorais, il s'en irait. Les enceintes diffusaient les Black Eyed Peas à plein régime. Je me mis à battre du pied en rythme.

— Pourquoi pas ?

Il semblait stressé. Ça me plaisait.

— Parce que je suis un lama, que tu es un oiseau et que nous ne sommes donc pas compatibles.

Le gymnase paraissait de plus en plus intéressé et des gens se levaient même pour mieux voir ce qui se passait. Je commençais à devenir nerveuse.

— D'accord, répondit-il d'un ton neutre. Dans ce cas, qu'est-ce que je dois faire ?

Il était penché si près de moi que je pouvais sentir son souffle sur mon visage. Il avait une odeur de menthe. Je retins ma respiration et essayai de reprendre le contrôle de mon rythme cardiaque.

Puis, j'eus une idée de génie.

— Rate-le.

Il pencha la tête, et je m'approchai de lui en plissant les yeux. Je parlai plus lentement cette fois-ci afin qu'il n'y ait pas de confusion possible.

— Rate-le, et je sortirai avec toi.

Je vis la tendresse déserrer son regard. Demander à un paon de s'arracher les plumes n'était pas chose aisée.

Il se leva rapidement, trop rapidement, et descendit les marches deux par deux jusqu'au terrain. Je me réinstallai sur mon siège avec un sourire satisfait. Il ne s'attendait certainement pas à ça. Champion. Idiot.

Cammie nous regardait tour à tour. Son visage exprimait quelque chose de similaire à de l'émerveillement. Elle ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais je levai un index pour lui intimer le silence. Ce n'était pas le moment qu'elle en rajoute.

— Pas la peine, Camadora, l'avertis-je.

Je concentrai toute mon attention sur la silhouette qui se dressait à la ligne de lancer franc. Caleb ne semblait plus aussi sûr de lui que quelques minutes auparavant.

L'arbitre siffla et Caleb leva les bras, tenant fermement le ballon. J'essayai de deviner ce à quoi il pensait. Je ne l'intéressais plus, sans doute. Il était probablement en colère que j'aie eu l'audace de... Je perdis le fil de mes pensées. Le moment de vérité commençait.

Les muscles de ses bras fléchirent lorsque la balle quitta ses mains et vogua en direction du panier. Durant ces quelques secondes, mon esprit eut le temps d'enregistrer que quelque chose clochait. Puis cela se produisit. Le ballon retomba trente centimètres avant le cercle et rebondit contre le sol dans un bruit atrocement sourd. Je regardai avec horreur la confusion exploser dans le gymnase.

— Non, non, non, non, murmurai-je.

Comment avait-il pu faire ça ? Pourquoi aurait-il fait ça ? Quel crétin fini !

— Olivia, je vais faire semblant de ne rien avoir entendu de cet échange, siffla Cammie en m'attrapant par le poignet. Il faut qu'on s'en aille avant que quelqu'un te tue.

Je me retournai vers le terrain une dernière fois pour voir ce qui s'y passait tandis que Cammie m'entraînait dans la foule. Caleb avait disparu.

Je n'eus aucune nouvelle de lui pendant plus d'une semaine. La culpabilité avait commencé à infiltrer mes os d'hypocrite suffisante, et ça me faisait mal jusqu'à la moelle. Je ne voulais pas admettre que Caleb Drake m'avait surpris en s'humiliant volontairement. Quelqu'un comme lui ne pouvait pas surprendre quelqu'un comme moi... si ?

D'une manière ou d'une autre, le fait qu'il avait saboté la partie pour une fille se répandit sur le campus. Dans la mesure où c'était à moi qu'il avait parlé deux minutes avant de manquer son tir, j'étais la suspecte numéro un. Les filles chuchotaient sur mon passage et l'équipe de basket avait commencé à me jeter des regards virulents et menaçants.

— Elle n'est même pas vraiment mignonne, entendis-je une pom-pom girl dire à une autre. S'il voulait saboter toute sa carrière de basket, il aurait dû le faire pour une fille canon.

Je baissai la tête de honte et disparus dans la bibliothèque. Comment aurais-je pu savoir que des recruteurs se trouvaient dans la salle durant le match ? Ma connaissance des sports se limitait à différencier les couleurs des ballons et, de toute façon, qui aurait pu croire qu'il allait réellement le faire ?

Je passai un peu plus de temps devant le miroir le matin, appliquant du mascara et me bouclant les cheveux. Dans la mesure où tous les yeux étaient rivés sur moi, je pouvais bien essayer d'être plus canon.

J'étais trop mignonne pour être quelconque, mais mes traits étaient trop ronds pour être originaux. Les hommes m'évitaient. Cammie m'avait un jour dit que j'avais une sorte de férocité dans le regard qui faisait fuir les gens. Pourtant, Caleb Drake n'avait pas fui. Il avait fait exprès de rater le panier. Il avait joué mon jeu et j'avais perdu.

— Olivia, il y a un... hum... une livraison pour toi, cria Cammie à travers la porte de la salle de bain un soir.

Une boîte m'attendait sur mon lit parfaitement fait lorsque je sortis. Je la retirai rapidement et aplatis les draps. Cammie leva les yeux au ciel et se laissa tomber sur son lit, qui n'avait pas été fait de la semaine.

— Tu vas ouvrir ce truc, oui ? Ça a été livré en mains propres par le type louche du service postal du campus. Il a même essayé de renifler mes cheveux quand je le lui ai pris.

— Il a des problèmes de sinus, expliquai-je en attrapant les ciseaux, ne te lance pas de fleurs.

Une fois la boîte ouverte, je fixai l'intérieur, pas sûre de ce que j'étais en train de regarder.

— C'est un ballon dégonflé, dis-je en le sortant pour le montrer à Cammie.

Une enveloppe y était attachée. Cammie se redressa, soudainement alerte.

— Non, Einstein, c'est *le* ballon dégonflé !

Je déglutis difficilement tout en lisant la note :

Olivia,

Il est temps de payer tes dettes. Rendez-vous à la bibliothèque dans dix minutes.

Caleb

— Incroyable ! m'exclamai-je en tenant le ballon serré dans mes mains. Même pas un « s'il te plaît » ! Il vient plus ou moins de m'ordonner d'y aller !

— Et tu y vas.

Cammie se leva et posa les mains sur ses hanches.

Je me mordis les coins de la bouche et secouai négativement la tête.

— OLIVIA ! Tu as ruiné le match le plus important de la saison pour lui ! Tu lui *dois* bien ça.

C'était un peu le cas.

— Très bien. TRÈS BIEN ! criai-je pour imiter son ton. (J'attrapai un sweat à capuche dans mon armoire et l'enfilai rageusement.) Mais c'est tout, compris ? ajoutai-je en lui enfonçant mon doigt dans la poitrine. Je vais le voir à la bibliothèque, et, ensuite, je ne veux plus entendre quoi que ce soit à son sujet de ta part, de sa part ou de la part de cette fichue équipe de pom-pom girls !

Le visage de Cammie s'illumina.

— Assure-toi de te souvenir de chaque détail et essaie de placer mon nom.

Je claquai la porte en sortant.

À vingt et une heures trente un vendredi soir, la bibliothèque du campus était pratiquement une ville fantôme. Une femme au visage maussade se tenait derrière le comptoir et fusillait du regard deux première année qui se roulaient des patins. Je dépassai une photo de Laura Hilberson accrochée au mur avec les coordonnées des autorités au cas où on l'apercevrait. Elle était mignonne, du genre pin-up, avec des cheveux blonds, des tonnes de mascara et la bouche en cœur comme si elle venait de terminer une sucette. Cela faisait maintenant seize jours qu'elle avait disparu et Nancy Grace – mon héroïne – couvrait l'affaire.

Je soupirai. J'étais en avance. Je décidai de me balader vers le rayon fiction pour voir s'il y avait quelque chose d'intéressant.

Ce fut là que Caleb me retrouva quelques minutes plus tard.

— Salut, Olivia.

Il s'approcha avec tellement de confiance que j'eus envie de lui tendre un croche-patte.

— Caleb, répondis-je en hochant courtoisement la tête.

Il portait un caban noir par-dessus un pull-over beige qui semblait coûteux. Mon cœur s'emballa légèrement. Je le rappelai à l'ordre, me calmai, et me tournai pour faire face à Caleb. Il avait mis les mains dans les poches de son pantalon de manière décontractée. Ça faisait très gravure de mode. Je m'étais attendue à ce qu'il se pointe avec un de ces stupides blousons de basket et un jean miteux.

— Pourquoi es-tu si bien habillé ? demandai-je sèchement tout en ajoutant un roman à la pile grandissante de livres sur la table.

— Comment trouves-tu le temps pour lire ? s'étonna-t-il, ramassant le livre pour examiner la couverture.

Je n'allais pas lui avouer que je n'avais pas de vie et que je lisais tout le week-end. Je lui adressai un regard féroce, espérant qu'il changerait de sujet. Ce crétin d'athlète n'avait probablement jamais lu un livre du début à la fin. C'était ce que je m'apprêtais à lui dire lorsqu'il descendit l'allée à côté de la mienne avec un roman épais dans les mains.

— Essaie celui-ci. C'est mon livre préféré.

J'observai Caleb avec circonspection avant de le lui arracher des mains.

De Grandes Espérances. Je ne l'avais jamais lu.

— C'est une blague ?

Il sourit.

— Tu imagines que je suis illettré juste parce que je joue au basket ?

Je reniflai dédaigneusement. C'était exactement ce que je pensais.

— Pourquoi m'as-tu demandé de te retrouver ici ?

— Je me suis dit que tu t'y sentiras plus à l'aise. (Il s'assit sur le coin d'une table.) Tu croyais que je n'allais pas exiger le paiement de notre pari ?

Je remarquai pour la première fois son accent. *Anglais*, pensai-je, mais je n'en étais pas sûre. Quoi que ce fût, il produisait le même effet sur moi que la vodka.

— Je t'ai demandé de manquer le tir. Je n'ai jamais dit que je sortirais avec toi si tu le faisais.

— Vraiment ? Ce n'est pas exactement la manière dont je me souviens des choses.

Il plissa les yeux et pencha la tête, feignant la confusion.

J'étais la seule qui avait le droit d'être sarcastique.

— Tu vas sortir avec moi, Olivia, parce que, même si tu détestes l'admettre, tu avais bel et bien tort à mon sujet.

J'ouvris la bouche en grand avant de la refermer. Mes esprits ! Où étaient passés mes esprits ?

— Je... euh...

— Non, me coupa-t-il. Pas d'excuses. Je t'emmène dîner.

— D'accord. (Je fermai les yeux et inspirai profondément.) Un marché est un marché.

Cammie allait m'aduler. M'aduler !

Il se releva. Je reculai d'un pas. Il était tellement grand. Il commença à s'éloigner puis s'arrêta.

— Olivia ?

— Quoi ? répondis-je sèchement.

— Je t'embrasserai. Qu'on soit bien d'accord.

J'entendis l'écho de son rire se répandre dans la bibliothèque lorsqu'il partit. Moi vivante, jamais. Pourquoi fallait-il qu'il soit aussi mignon ? Et pourquoi mon nom me semblait-il si joli quand il le prononçait ?

Je ramassai mes livres et me dirigeai vers le comptoir.

Chapitre 4

J'avais peur de lui. Il avait le dessus, me retirait chaque arme des mains et me faisait me sentir comme un tigre édenté. Ma solution consista à me cacher dans ma chambre jusqu'au mercredi pour éviter de le croiser. Cammie me maintint en vie en me faisant manger des burritos surgelés et sa réserve de haricots blancs à la sauce tomate. Je lus *De Grandes Espérances* qui, il s'avéra, était vraiment bon. Je cherchai les règles du basket sur Internet afin de totalement comprendre ce qui s'était passé lorsqu'il avait raté ce tir.

Lorsque le jour du rendez-vous arriva finalement, je m'en réjouissais presque. Presque. Cammie avait installé un véritable salon d'esthéticienne à son bureau (qu'elle n'avait malheureusement jamais utilisé pour étudier), et j'y pris place comme un petit chimpanzé obéissant afin qu'elle s'occupe de moi. Elle me tira les cheveux, me polit les ongles et tamponna sur mon visage des potions qui sentaient les égouts. Lorsqu'elle commença à me faire la morale sur les rapports sexuels protégés, je mis mes écouteurs et montai la musique au maximum.

À sept heures cinquante-cinq très exactement, on frappa poliment à la porte. Cammie se mit à sautiller, le visage figé de manière grotesque sur un cri silencieux.

— Il va entrer dans notre chambre ! siffla-t-elle en exécutant quelques pas de danse.

Elle s'appliqua un peu de gloss rose sur les lèvres avant d'aller ouvrir la porte.

Je restai en retrait tandis que la chaudasse de première année qui se prenait pour ma mère allait ouvrir à mon rencart.

— Oh, salut, dit-elle d'un ton détaché. Je suis Cammie.

Elle lui tendit la main, qu'il lui serra en souriant poliment. Lorsqu'il posa les yeux sur moi, il me regarda deux fois de la tête aux pieds. J'étais plutôt pas mal. Cammie s'était surpassée. Je portais un jean et un pull en cachemire chic qui laissait une de mes épaules dénudée. Mes cheveux, comme à leur habitude, retombaient en boucles molles jusqu'à ma taille, mais Cammie avait pris le temps de leur donner du volume en m'aspergeant de quantités astronomiques de laque.

— Eh bien, allons-y, dis-je en le dépassant pour sortir dans le couloir.

Je me retournai pour le regarder dire au revoir à Cammie.

— Je ne la ramènerai pas trop tard, l'entendis-je dire.

— Oh, garde-la aussi longtemps que tu veux, dit-elle d'une voix traînante où perçait son accent du Sud. Elle a besoin de discipline, donc n'hésite pas à te montrer autoritaire.

Elle me regarda droit dans les yeux en prononçant la dernière partie. Je décidai de saboter son essai d'anglais lorsque je rentrerais.

— C'est un sacré numéro, dit Caleb une fois que la porte fut refermée derrière nous.

Je grimaçai.

C'était un euphémisme.

— Elle vient du Texas, répondis-je comme si ça suffisait à expliquer son comportement.

Puis je rougis. Pourquoi avais-je dit ça ? Je relevai la tête et vis que Caleb m'adressait un demi-sourire.

Il me fallut user de tout mon self-control pour ne pas faire demi-tour et retourner dans ma chambre en courant. Au final, la fierté empêcha mes jambes de céder. Je ne voulais pas qu'il pense que j'étais incapable de me maîtriser.

Nous croisâmes deux pom-pom girls en nous rendant à l'ascenseur. Elles écarquillèrent les yeux en voyant Caleb. Il les salua poliment d'un hochement de tête, sans s'arrêter, une main au bas de mon dos. J'avais essayé de me défiler, mais il était plutôt doué pour la maintenir là.

— Tu acceptes les compliments ? demanda-t-il lorsque nous entrâmes dans l'ascenseur.

Je pressai le bouton du rez-de-chaussée avant qu'il n'ait l'occasion de le faire.

— S'ils sont originaux.

Il ricana et leva les yeux au ciel.

— D'accord, d'accord, dit-il. (Il essayait de ne pas rire à cause de mon expression.) Voyons voir. Tu as les yeux revolver, tu as le regard qui tue...

— Ce n'est pas original, ce sont les paroles d'une chanson, le coupai-je. Et c'est quoi ce compliment, de toute manière ?

Nous nous dirigeons à présent vers sa voiture. Il avait remis les mains dans ses poches et on marchait de manière décontractée.

— Je dirais que cette chanson a été écrite pour toi, mais si tu veux faire la difficile... De qui veux-tu le compliment ? Du sportif idiot ou du type qui a lu *De Grandes Espérances* ?

— Des deux.

J'essayais de donner l'impression que cet échange ne me plaisait pas, mais je sentais déjà la tension quitter mes épaules et, maintenant qu'il n'avait plus la main dans mon dos, je pouvais à nouveau penser. Nous atteignîmes sa voiture, et je restai vers la portière en tournant le dos à Caleb, attendant qu'il la déverrouille.

— Que je sois devant ou derrière, la vue est plutôt plaisante, dit-il.

Je me sentis rougir aussitôt. Le cliquetis du verrou automatique résonna et Caleb m'ouvrit la portière. Je pouvais entendre le rire étouffé dans sa voix, aussi montai-je sans prononcer un mot. Je n'avais jamais rencontré quelqu'un qui essayait à ce point de me mettre mal à l'aise. Il prit son temps pour contourner la voiture. Je l'observai intensément. Il portait une autre de ses très, très belles tenues.

Je me laissai aller sur le siège et inspirai l'odeur de son parfum. Il imprégnait les sièges en cuir comme la peau, donnant l'impression que Caleb était partout. Il rappelait Noël, l'odeur du sapin et des oranges à la bergamote. Il me plaisait.

— Mets ta ceinture, me dit Caleb lorsqu'il referma la portière conducteur.

Je fis la moue. Pas moyen. Il n'allait pas me donner des ordres.

— Je ne la mettrai pas.

Ma Coccinelle retapée n'avait même pas de ceintures de sécurité. Un de ses propriétaires précédents les avait fait retirer. Je me réprimandai silencieusement de ne pas avoir pris ma propre voiture.

Caleb haussa un sourcil, un geste – je commençais à le remarquer – qu'il faisait souvent.

— Fais comme bon te semble, dit-il en haussant les épaules. Mais si on doit s'arrêter brusquement, je tendrai le bras comme ça pour t'empêcher de partir vers l'avant.

Il illustra son argument en tendant le bras devant ma poitrine, droit devant mon bonnet B.

Je mis ma ceinture de sécurité. Il n'essaya même pas de cacher son sourire.

— Où est-ce qu'on va ? demandai-je amèrement.

Avec un peu de chance, ce serait rapide et je serais rentrée à temps pour regarder *Grey's Anatomy*. Des hommes magnifiques qui n'existaient pas réellement étaient bien plus faciles à supporter que les vrais qui sentaient Noël et ressemblaient à des mannequins Calvin Klein.

— Dans mon endroit préféré pour un rencart.

Il me lança un regard tandis qu'il changeait de vitesse, et une chaleur importune envahit mon bas-ventre. J'avais une obsession pour les mains. Les siennes étaient grandes, ce qui était probablement utile pour le sport qu'il pratiquait. C'était le genre de mains qui rendaient les alliances sexy : bronzées, avec des veines visibles qui serpentaient jusqu'à ses poignets et disparaissaient sous ses manches.

— Ce n'est pas un rencart, lui rappelai-je. Et c'est vraiment foireux de me dire que c'est là que tu as emmené d'autres filles.

— C'est vrai. Eh bien, la prochaine fois, je me souviendrai de te mentir, dans ce cas, répondit-il en m'observant du coin de l'œil.

— Qu'est-ce qui te fait penser qu'il y aura une prochaine fois ?

— Qu'est-ce qui te fait penser qu'il n'y en aura pas ?

Je ne pris même pas la peine de le regarder ; je me contentai de respirer dédaigneusement en guise de réponse et de fixer un point par la fenêtre.

Jaxson's Old Fashioned Ice Cream se trouvait sur l'une des rues passantes de Dania. Son enseigne lumineuse clignotait de manière impatiente sur un centre commercial quelconque, faisant des heures sup pour attirer l'attention des passants. Malgré les lumières vives, les corps d'animaux en carton-pâte au-dessus desquels les touristes plaçaient leurs têtes et la musique tonitruante d'un orgue, je n'avais jamais remarqué cet endroit.

— Oh, fis-je en essayant de dissimuler ma surprise. C'est intéressant.

— Est-ce que tu es intolérante au lactose ? demanda-t-il en se garant.

— Non.

— Au régime ?

— Pas cette semaine.

— Super. Dans ce cas, tu vas adorer.

Il fit le tour de la voiture pour ouvrir ma portière et m'offrit sa main tandis que je manœuvrais pour sortir.

Nous entrâmes dans le hall et fûmes aussitôt accueillis par un homme âgé aux cheveux blancs. Son visage s'illumina lorsqu'il reconnut Caleb et il s'approcha pour lui serrer la main.

— C'est un plaisir de vous revoir, Caleb, dit-il d'une voix marquée par la cigarette.

Il portait un costume rouge à rayures avec des boutons qui ressemblaient à des sucettes.

Cela me mit mal à l'aise.

Caleb plaça une de ses grandes mains sur l'épaule de notre hôte pour le saluer. Ils échangèrent des mondanités pendant quelques instants, puis, de manière plutôt agaçante, Caleb replaça sa main dans le creux de mes reins.

— Harlow, ma table est-elle libre ?

Harlow hocha la tête et se mit en route d'un pas traînant. Nous le suivîmes, traversant la première salle, puis prîmes un petit passage entre les glacières avant de ressortir dans une salle plus grande. Je détaillai les environs avec admiration tandis que nous avancions lentement jusqu'à notre table. Cet endroit regorgeait de fourbi des années 20. En fait, il y avait tellement de bibelots et de bidules aux murs que j'en louchai de confusion. La « table de Caleb » était petite et minable, avec un couffin suspendu de travers au-dessus. Je fis la moue, peu impressionnée. Caleb se tourna pour me regarder et sourit comme s'il lisait dans mes pensées.

Harlow se remit à traîner le pas pour venir tirer ma chaise.

— Je peux m'en charger. Merci, lui dis-je.

Il haussa les épaules et disparut, nous laissant seuls.

Les gosses de riches britanniques ne mangeaient pas de glace dans des endroits comme celui-ci. Ils mangeaient du caviar sur des yachts et sortaient avec ces filles blondes et fortunées qui possèdent des fonds fiduciaires. Il devait avoir un sérieux problème qu'on ne décelait pas à première vue. Je parcourus mentalement une liste de possibilités : mauvais caractère, pot de colle, malade mental...

— Je suppose que tu te poses des questions au sujet de la table ? demanda-t-il en prenant place en face de moi.

J'acquiesçai.

— J'amène des filles ici depuis le collège. (Il croisa les mains sur la nappe poisseuse et se laissa aller de manière décontractée contre le dossier de sa chaise.) Quoi qu'il en soit, tu as vu cette table, là-bas ?

Je me tournai pour voir la table dont il me parlait, dans un coin. Un vieux feu de signalisation pendait au-dessus et oscillait entre le rouge et le vert.

— Ça, c'est la table qui porte la poisse, et je ne m'y assierai plus jamais, ni tout seul, ni avec une fille.

Je me retournai vers lui, amusée. Il était superstitieux. Comme c'était kitsch. Je me sentis suffisante.

— Pourquoi ?

— Eh bien, parce que, chaque fois que je me suis assis à cette table, quelque chose d'atroce s'est produit. Comme mon ancienne petite amie qui me croise avec ma nouvelle petite amie et qui nous jette un gâteau tout chocolat dessus, ou découvrir ton allergie aux myrtilles devant la fille la plus canon du lycée.

Il se mit à rire, et je ne pus empêcher un sourire de venir troubler mon rôle de fille dure.

Une allergie aux myrtilles, c'était plutôt mignon.

— Et cette table ? demandai-je.

— Des trucs cool se passent à cette table, répondit-il simplement.

Je haussai un sourcil, mais j'avais trop peur de demander. Emmener une fille dans un bar à crèmes glacées qui semblait tout droit sorti des années 20 était un très bon point. Cammie en raffolerait. C'était probablement comme ça qu'il emballait.

Je fus excessivement soulagée lorsque notre serveur arriva avec deux eaux minérales et du vieux popcorn.

J'étais encore en train d'étudier le menu lorsque j'entendis Caleb commander pour moi.

— C'est une blague ? demandai-je lorsque notre serveur se fut éloigné. Tu as conscience que les femmes ont le droit de vote de nos jours *et* celui de choisir leur propre nourriture ?

— Tu ne laisses jamais rien passer, répondit-il. Ça me plaît.

Je léchai le sel sur mes doigts et plissai les yeux en le fixant.

— Je t'ai vue regarder ça. (Il désigna la photo d'un banana split.) Juste avant de commencer à regarder les glaces allégées.

Il avait le sens de l'observation ; il fallait lui laisser ça.

— Et si j'avais eu envie d'un truc allégé ?

Caleb haussa les épaules.

— C'est ma soirée. J'ai gagné. Je décide des règles.

Je faillis sourire. Faillis.

Il me parla de sa famille pendant que nous attendions. Il avait grandi à Londres avec sa mère et son beau-père. Il avait eu le genre d'enfance merveilleuse dont chaque gosse rêve : des vacances super chouettes, des Noëls avec les cousins en Suisse et un fichu poney pour son anniversaire. Ils avaient déménagé en Amérique quand il avait quatorze ans. Au Michigan, tout d'abord, puis, lorsque sa mère avait décrété que le froid était mauvais pour son teint, la Floride. Il y avait de l'argent à profusion, peu de disputes, et un frère plus âgé qui faisait des trucs comme gravir le mont Everest durant son temps libre.

Son père biologique, qu'il voyait toujours de temps à autre, était un homme à femmes qui faisait la une des couvertures des tabloïds anglais en sortant et en rompant avec des top-modèles connus.

Lorsque ce fut mon tour de passer à table, je filtrai mon histoire pour ne pas choquer le type de la haute qu'il était, laissant de côté mon père alcoolique – que je décrivis simplement comme « décédé » – et parlant de « mauvais voisinage » plutôt que de HLM. Je ne voyais pas de raison de le noyer sous les détails sordides de ma vie si peu charmante. Je ne voulais pas entacher son « tout est bien qui finit bien ». Il écouta avec attention et me posa des questions. De mon point de vue, on pouvait mesurer l'égoïsme des gens à la quantité de questions qu'ils ne posaient pas. Caleb semblait réellement intéressé. Je n'étais pas sûre de savoir ce que cela signifiait. Soit c'était un stratagème pour que les filles finissent dans son lit, soit il était réellement gentil.

Lorsque je lui parlai de ma mère et du fait qu'elle était morte du cancer au cours de ma dernière année de lycée, je vis une vraie compassion dans son regard, ce qui me fit gigoter de manière inconfortable sur ma chaise.

— Donc tu es toute seule, Olivia ?

Je reculai en entendant sa question. Ça faisait plutôt mal à entendre.

— Oui, je suppose qu'on peut dire ça, si tu parles du fait que je n'ai plus de famille encore en vie.

Je fourrai une cuillerée de dessert dans ma bouche afin de ne pas devoir ajouter quoi que ce soit.

— Tu es heureuse ? demanda-t-il.

Je trouvai la question plutôt bizarre. Était-il en train de me demander si je pleurais encore la nuit parce que ma mère était morte ? Il jouait avec sa cuillère, faisant gicler sans s'en rendre compte du chocolat partout sur la table. Je répondis de manière aussi honnête que possible.

— Des fois. Pas toi ?

— J'en sais rien.

La surprise me fit relever la tête. Athlète de renom, beau à tomber, gâté... comment pourrait-il ne pas être heureux ? Mieux encore, comment pourrait-il ignorer s'il était heureux ou non ?

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demandai-je en reposant ma cuillère.

Je n'avais plus faim. Je n'avais plus envie d'être là. Toute cette conversation me rendait malade.

— Je ne sais pas encore ce qui me rend heureux. Je crois que j'essaie de le découvrir. J'ai toujours voulu me marier et fonder une famille, le genre où tu choisis quelqu'un et restes avec jusqu'à ce que tes cheveux soient gris, ta peau ridée et que tu aies un minivan rempli de petits-enfants.

— Un minivan ? répétai-je, incrédule, en songeant à la voiture de sport noire garée devant le centre commercial. Tu plaisantes ?

— Je ne suis pas aussi mauvais que tu le penses.

Je lui enfonçai l'index dans l'épaule.

— Tu ne veux pas d'un minivan, tu veux une Porsche. Après quinze ans de mariage, tu remplaceras la femme et le minivan pour quelque chose qui te fait battre le cœur à nouveau. Tu es pourri gâté !

— Oh allons, dit-il en rigolant. Toi, tu ne m'as pas été apportée sur un plateau d'argent. Si j'avais dû lutter plus pour te faire venir ici, je me serais retrouvé dans un plâtre de la tête aux pieds.

— Peu importe, c'est toi qui as fixé les règles et maintenant tu te plains de la manière dont je les applique, répliquai-je.

— Très bien. (Il leva les mains de façon défensive.) Je vais en écrire de nouvelles, qui seront considérablement moins narcissiques. Est-ce que tu les suivras ?

— Seulement si chaque fille du campus ne les suit pas déjà.

Il se mit à rire si fort que plusieurs personnes tournèrent la tête dans notre direction.

Je pris quelques grains de pop-corn et les mangeai tout en réfléchissant. Ce n'était pas aussi épouvantable que ce à quoi je m'étais attendue. J'étais presque en train de m'amuser. Lorsque je relevai la tête, Caleb était en train de m'étudier.

— Quoi ? Pourquoi tu me regardes comme ça ?

Caleb soupira.

— Pourquoi es-tu si hostile ?

— Écoute, mon pote, ne va pas t'imaginer un seul instant que je marche pour ton numéro de type sensible. Même dans un joli paquet-cadeau, je sais reconnaître des conneries quand j'en vois.

— Je n'avais pas conscience de jouer le type sensible, répondit-il, sur un ton plutôt honnête.

J'étudiai son magnifique visage en essayant de voir plus loin que son apparence et jusqu'à son âme.

Il avait le genre d'yeux qui paraissaient toujours être en train de rire de vous. Leur couleur était ambrée et des rides de sourire en ornaient déjà les coins comme de délicates plissures de papier.

— À d'autres, lançai-je. Tu m'emmènes dans ce joli petit endroit pour une glace comme si on était encore au lycée. Tu appelles ce vieux type par son prénom ; tu me regardes...

Je ne terminai pas ma phrase parce qu'il fronça les sourcils.

— Tu n'es pas très douée pour cerner les gens.

Il me jeta un grain de pop-corn au visage qui m'atterrit en plein front.

Je frottai l'endroit de l'impact, me sentant insultée. Je me trompais rarement sur les gens.

— Peut-être que je suis un type sympa, Olivia.

Je ricanai.

— Tu peux en apprendre beaucoup sur une personne en observant ses traits et ce qu'elle en fait. Mais apprendre à connaître quelqu'un, qui la personne est réellement, ça prend du temps, ajouta-t-il.

— Qu'est-ce que tu peux dire de moi ? demandai-je. Puisque tu es un expert...

Caleb m'observa en plissant les yeux comme s'il pensait que je n'étais pas prête pour son évaluation.

— Allez, le pressai-je, puisque tu te vantes...

— D'accord... d'accord. Voyons...

Je regrettai aussitôt ma décision. Je venais de lui donner la permission de me dévisager et je commençais déjà à rougir.

— Il y a quelque chose de triste dans ton regard. C'est peut-être à cause de la taille de tes yeux, ou de la manière dont ils retombent, comme s'ils étaient déçus. Ils sont de toute évidence vulnérables, mais fiers également, parce que tu regardes tout ce qui t'entoure comme si tu le mettais au défi. Ensuite, il y a la manière dont tu tiens ton menton. Tu es provocatrice et têtue, et tu as un petit nez snobinard qui pointe toujours vers le nord. Je pense que tu fais semblant d'être snob pour éloigner les gens.

Je me sentis nauséuse. Trop de glace. Trop de vérités...

— Et mon truc préféré : tes lèvres. (Il sourit tandis que le rouge me montait aux joues.) Pleines et sensuelles, toujours pincées vers le bas aux commissures. Elles me donnent plutôt envie de les embrasser jusqu'à ce que tu souries.

Je reculai. Il pensait à m'embrasser ? Évidemment qu'il pensait à m'embrasser. Les mecs pensaient toujours à ce genre de choses ; les choses qui menaient au sexe. Sous la table, j'enfonçai les ongles dans mes paumes.

— Est-ce que je te mets mal à l'aise ?

Il était appuyé contre le dossier de sa chaise, un coude posé sur la table de manière décontractée.

Je déglutis pour me débarrasser du ballon de volley que j'avais dans la gorge. Mon cœur jouait les imbéciles et battait de manière sporadique.

— Non.

— Bien, parce que je ne pense pas que tu es le genre de femme qui est jamais vraiment surprise, surtout quand l'athlète stupide lui prouve qu'elle a tort.

Je me sentais à présent sur le point de m'évanouir.

D'accord, peut-être que ce crétin était moins bête que prévu. Je croisai les bras et plissai les yeux comme le faisaient les cow-boys dans les vieux westerns.

— Très bien, pourquoi as-tu raté le tir ?

— Pourquoi j'ai raté le tir ? répéta-t-il. Parce qu'apprendre à te connaître était plus important à mes yeux que de gagner une autre partie.

Cette fois-ci, je ne tentai même pas de cacher mon air abasourdi. Il venait de me faire le plus beau des compliments, meilleur encore que celui au sujet de m'embrasser. Oublie ça ma grande. Je n'avais même plus de bon mot à placer. Je me fichais que mon esprit m'ait désertée.

En sortant, nous nous arrê tâmes pour jeter un œil aux sucreries et jouets à vendre. Comme si l'endroit n'était pas assez petit comme ça, ils l'avaient rempli à ras bord de bazar.

Caleb étudiait quelque chose dans un coin tandis que je l'étudiais lui.

— Regarde ce truc, dit-il en me faisant signe d'approcher.

Je me glissai entre lui et une rangée d'ours en peluche couleur crème glacée pour voir ce qu'il voulait me montrer. C'était une presse à monnaie, une de celles dans lesquelles on mettait cinquante et un cents pour fabriquer des pièces souvenirs. La machine frappait le penny d'un message aléatoire sur la face tout fraîchement aplatie, gardant les cinquante cents comme paiement. Caleb était en train de sortir le montant de sa poche comme s'il était shooté au sucre.

— Fais-le toi, dit-il en déposant les pièces dans ma paume.

Je glissai la monnaie dans les fines fentes à l'avant et pressai le bouton start. La presse commença à ronronner d'un vibrato poli. J'avais atrocement conscience que Caleb et moi nous tenions très près l'un de l'autre, et j'aurais bougé si j'en avais eu la possibilité. Je renversai quelques-unes des peluches sur l'étagère. Lorsque nous nous penchâmes pour les ramasser, la machine émit un petit bruit ressemblant à un rot et le penny atterrit dans le compartiment de sortie avec un petit tintement. Caleb se frotta les mains et je gloussai.

— Eh bien, voilà quelque chose qu'on n'entend pas souvent, dit-il en me tapotant le bout du nez.

Je ravalai ma réaction de petite fille et repris mon air renfrogné. Mon nez me chatouillait, à présent.

— Du calme, l'artiste, ce n'est qu'une machine à souvenirs.

— Ahhh, mais ce n'est pas n'importe quelle presse à monnaie, rétorqua-t-il en désignant la publicité affichée que je n'avais, malheureusement, pas remarquée.

— C'est une presse à monnaie romantique.

Je pâlis.

La pièce était encore tiède lorsque je refermai les doigts autour. Je la tendis à Caleb sans même prendre la peine de regarder ce qui y était inscrit.

— Eh bien.

Il semblait très satisfait de son coup.

La curiosité prit le dessus. Je tirai sur son bras jusqu'à ce que la pièce soit droit devant mon visage et lus :

Bon pour un baiser

N'importe où, n'importe quand

Quel culot ! Je reculai pour sortir du coin étriqué et me dirigeai vers la porte.

— Bonne chance pour la faire valoir.

Il ne répondit rien, et il n'avait pas besoin de le faire. La manière dont il se pavanait et le sourire sur son visage valaient mille mots.

Je lui posai des questions sur Laura durant notre trajet de retour. Il me raconta qu'il n'était sorti avec elle que durant une semaine lors de leur première année et qu'elle était une chic fille. Le temps qu'il me raccompagne à la porte de mon dortoir, j'étais tellement préoccupée à l'idée qu'il m'embrasse que je trébuchai sur mes propres pieds.

— Attention, Duchesse, dit-il en m'attrapant par le coude, si tu te foules quelque chose, je devrai te porter jusque dans ta chambre. (Il se mit à rire en voyant mon air horrifié.) La plupart des filles seraient excitées à cette idée, tu sais ?

— Je ne suis pas la plupart des filles.

— Oui, j'ai cru remarquer.

Il fit un pas en avant, et je me plaquai contre la fine porte en contre-plaqué. Il était si proche que c'en était insoutenable. Lorsqu'il plaça les mains de chaque côté de ma tête, il n'était plus qu'à quelques centimètres de mon visage. Je pouvais sentir son souffle sur mes lèvres. J'avais envie de voir les siennes, d'observer ce qu'elles étaient en train de faire, mais je gardai les yeux rivés aux siens. Si je parvenais à soutenir son regard, il ne se rendrait peut-être pas compte que ma respiration était hachée et que j'avais enfoncé les ongles dans la porte dans mon dos. Il rapprocha son visage ; son nez touchait pratiquement le mien. J'entrouvris les lèvres. Depuis combien de temps nous trouvions-nous là ? J'avais l'impression que ça faisait cinq minutes, mais j'avais conscience que ça ne devait faire que dix secondes. Il se rapprocha d'un nouveau millimètre. Il n'y avait nulle part où aller. Si je me pressais davantage contre la porte, je finirais par fusionner avec le bois. J'avais tellement peur... mais de quoi ? On m'avait déjà embrassée. Lorsqu'il parla, il était si proche de mon visage que je sentis ses lèvres frôler le coin de ma bouche.

— Je ne vais pas t'embrasser.

Mon cœur fit une embardée. Est-ce que c'était positif ou pas ? Je ne savais même plus si j'étais déçue ou soulagée.

Il recula.

— Pas aujourd'hui, Olivia. Mais je t'embrasserai.

Je ressentis l'agitation se frayer un chemin de mon ventre à ma poitrine, puis jusqu'à ma bouche.

— Non.

C'était tellement puéril ; le mot de défi d'un enfant. J'ignorais pourquoi j'avais dit ça, à part pour récupérer un peu du contrôle qu'il m'avait volé.

Caleb avait déjà commencé à s'éloigner, mais mon « non » l'arrêta. Il se retourna, les mains dans les poches. Le couloir semblait rétrécir autour de lui, comme si sa présence l'absorbait. Comment faisait-il ça ? Je m'attendais à ce qu'il ajoute quelque chose, peut-être flirte encore un petit moment. Au lieu de ça, il sourit, regarda le sol, releva les yeux sur moi... et s'en alla.

Il avait à nouveau gagné. Ce stratagème avait été plus puissant et avait fait plus forte impression que s'il avait réellement posé ses lèvres sur les miennes. À présent, le sentiment d'être hantée me pendait au nez. J'avais à peine eu le temps d'analyser ce qui s'était produit lorsque la porte s'ouvrit violemment et que Cammie m'attira dans notre chambre par la ceinture de mon jean.

— Raconte-moi tout ! exigea-t-elle.

Elle avait des bigoudis énormes dans les cheveux et son visage était recouvert d'une substance qui sentait fortement le citron.

— Il n'y a rien à dire, répondis-je mystérieusement, presque rêveuse.

— Je te laisserai garder le pull que je t'ai prêté.

Je méditais un instant sa proposition avant de hocher la tête.

— Il m'a emmenée chez *Jaxson's Ice Cream*, commençai-je.

Chapitre 5

Présent

Il faut que j'arrête de rêvasser. J'ai passé beaucoup trop de temps à penser au passé et à me remémorer la manière dont on s'est rencontrés. J'ai soudainement conscience que je suis assise à mon bureau en train de gribouiller de manière distraite sur un document que je suis censée retranscrire à l'ordinateur et que des heures se sont écoulées. J'ai apporté des donuts au boulot et un des avocats du cabinet fouille la boîte et se met du sucre partout sur les manches. Il fait son choix, puis pose une fesse sur mon bureau, renversant ce faisant une tasse contenant des stylos. Je grimace, mais garde les mains sur mes genoux.

— Alors, comment ça se passe, la fac de droit ?

Il ignore le bazar qu'il a fichu et mord dans un donut à la confiture.

Je pense à la pile de candidatures pour des facultés de droit posées sur une commode chez moi et soupire. Ce soir. Je serai ambitieuse ce soir.

— Très bien, merci, Monsieur Gould.

Cette fois, c'en est trop. Je ramasse les stylos et repositionne la tasse.

— Vous savez, Olivia, une fille avec votre physique peut aller très loin dans ce monde si elle mène bien sa barque.

Il mâche bouche ouverte.

— Eh bien, j'espérais que mon talent et mon travail acharné me feraient aller très loin dans ce monde, Monsieur Gould, pas mon apparence.

Il me ricane au nez. Je me vois lui enfoncer un stylo dans la trachée. Du sang. Il y aurait beaucoup de sang à nettoyer. Je ferais mieux de m'abstenir.

— Si vous avez un jour envie d'exceller dans ce domaine, mon cœur, faites-moi signe. Je peux vous aider à grimper les échelons.

Il me sourit, me fait un clin d'œil, et mon enfoirromètre s'emballe. Je déteste qu'on me donne des petits noms, en particulier quand ça vient d'une chèvre beuglante en costard rayé.

— M'aider à grimper les échelons ? je répète en feignant l'enthousiasme.

M. Gould se cure une dent, m'offrant ainsi une vue directe sur son alliance, dont il aime oublier qu'elle symbolise la fidélité.

— Est-ce qu'il faut que je vous l'épelle ?

— Non, je soupire de façon ennuyée, mais il faudra que vous l'épéliez pour les ressources humaines quand je leur dirai que vous me harcelez sexuellement.

Je sors une lime à ongles de mon tiroir à bordel et commence à me limer le pouce. Lorsque je relève les yeux, son visage est passé de son traditionnel rouge tomate à une vilaine teinte de bleu mort-de-trouille.

— Je suis triste que vous preniez mon intérêt pour votre futur comme du harcèlement sexuel, dit-il en descendant prestement de mon bureau.

Je le regarde de haut en bas, de ses épaules osseuses qui ressortent de ton tailleur Armani comme deux balles de tennis à ses pieds ridiculement petits.

— Et si on en restait à des conversations ayant pour unique thème le travail et que vous gardiez cet intérêt pour votre femme... Mary, c'est bien son nom, n'est-ce pas ?

Il fait demi-tour, les épaules raides.

Je hais les hommes... enfin, la plupart d'entre eux.

Mon Interphone grésille.

— Olivia, vous pouvez venir deux secondes ?

C'est Bernie.

Bernadette Vespa Singer est ma chef, et elle m'adore. Elle mesure un mètre cinquante, a des chevilles aussi larges que ses mollets, son rouge à lèvres couleur pêche bave constamment et ses cheveux noirs sont dressés sur sa tête et rappellent la fourrure d'un caniche. C'est à proprement parler un génie et une avocate méchamment douée. Avec un taux de réussite de quatre-vingt-quinze pour cent et un rythme qui n'a rien à envier à aucun homme, Bernie est mon idole.

— M. Gould m'a proposé de me faire grimper des échelons, dis-je nonchalamment en entrant dans son bureau.

— L'enfoiré !

Elle frappe son bureau si fort de la paume que toutes ses figurines Bobble Head se mettent à dodeliner de la tête.

— Est-ce que vous voulez porter plainte, Olivia ? Maudit soit cet enfoiré de con fini. Je crois qu'il couche avec la juge Walters.

Je secoue négativement la tête et m'assieds sur une chaise en face de son bureau.

— Vous êtes mon type d'assistante, ma grande, dure à cuire et foutrement ambitieuse.

Je souris. C'était ce qu'elle avait dit quand elle m'avait embauchée. J'avais pris le job en sachant qu'elle était un peu folle, mais en m'en fichant, dans la mesure où elle gagnait des affaires.

— Qu'est-ce qui se passe avec ce type dont vous me parliez ? demande-t-elle.

Elle se gratte le nez du bout de son stylo, et ce dernier laisse une marque sur son visage. Je rougis si violemment que c'est un aveu immédiat de culpabilité.

— Vous savez qu'il finira par tout découvrir, dit-elle en plissant des yeux qu'elle a déjà perçants. Ne faites rien de stupide, vous pourriez vous retrouver avec une putain d'action en justice sur les bras.

Je me mords l'intérieur de la joue. J'ignore pourquoi je lui en ai parlé. À présent qu'elle me dévisage de son regard pénétrant, je le regrette.

— Je sais, je bredouille, faisant semblant de batailler avec les boutons de ma blouse. Est-ce qu'on pourrait ne pas en discuter maintenant ?

— Qu'est-ce qu'il a, ce type ? demande-t-elle en m'ignorant. Est-ce qu'il est bien monté ? Je ne comprendrai jamais pourquoi les jolies filles comme vous courent après les types. Vous devriez vous acheter un vibromasseur. Vous ne reviendriez pas en arrière. Là, laissez-moi vous donner le nom d'un bon.

Elle gribouille quelque chose sur un Post-it et me le tend.

— Merci.

Je regarde le mur au-dessus de sa tête et me saisis du papier.

— Pas de problème. À plus tard, gamine.

Elle me fait signe de sortir de son bureau de ses doigts boudinés recouverts d'encre.

J'ai invité Caleb à manger chez moi... même joue joue encore. Notre café s'est terminé brutalement quand l'ado boutonneux derrière le comptoir a tourné le signe sur la porte et éteint les lumières. Nous nous sommes levés à regret de nos chaises et sommes sortis.

— Est-ce que je peux te revoir ?

Il se tenait droit sous un lampadaire qui projetait une lumière irréaliste autour de ses épaules.

— Qu'est-ce que tu ferais si je disais non ?

— Ne dis pas non.

C'était encore un de ces moments où je flirtais avec ma conscience en faisant semblant que, pour une fois, j'allais faire la chose juste.

— Viens dîner, ai-je laissé échapper. Je ne suis pas une grande cuisinière, mais bon...

Il avait d'abord eu l'air surpris, puis avait souri.

— Ça me ferait très plaisir.

Et c'était ainsi que ça s'était produit.

Mauvais. Mauvais. Mauvais.

Avant de partir du boulot, j'appelle rapidement le numéro sous l'affiche de recherche de Dobson Orchard. L'inspecteur à qui je parle prend mon nom et mon numéro et me remercie pour mes informations. Il me promet de rappeler si ça donne quoi que ce soit. Puis j'appelle mon resto thaï préféré et commande un grand plateau de curry rouge aux légumes à emporter.

Pickles m'attend derrière la porte quand je rentre. Je pose mes paquets sur le comptoir et attrape un Coca dans le frigo.

— Tu es pathétique, Pickles, dis-je en attachant la laisse à son collier. Tu sais que je n'ai pas le temps pour ça aujourd'hui.

Notre pipi rapide se transforme en promenade de vingt minutes, dans la mesure où Pickles me désobéit de manière délibérée et refuse de pisser sur commande. Le temps qu'on rentre, il ne me reste que trente minutes avant que Caleb n'arrive. Je verse le curry que j'ai acheté dans une cocotte et la place dans le four pour la maintenir au chaud. J'astique deux verres à vin et en bois un cul sec. Puis je sors tous les ingrédients pour faire une salade et les aligne par ordre alphabétique sur mon plan de travail.

Caleb arrive avec cinq minutes d'avance.

— Pour toi, dit-il en me tendant une bouteille de vin et un petit gardénia en pot.

Il y a un unique bouton en fleur, et je m'arrête pour le sentir.

— C'est ma fleur préférée, dis-je, à moitié surprise.

— Vraiment ? Un coup de chance.

Je grogne. *Si seulement il savait.*

Je me change les idées en essayant de calmer Pickles qui est en train de se jeter de façon hystérique sur la jambe de Caleb. Lorsqu'il se penche pour lui caresser la tête, elle pousse un jappement et part en courant.

— Elle est du genre « Je peux te toucher, mais pas toi », je lui explique.

— C'est une provocatrice dans ce cas, comme sa propriétaire.

— Tu ne connais pas assez sa propriétaire pour affirmer ce genre de choses, lui dis-je en souriant.

— Tu as sans doute raison.

Il jette un coup d'œil à mon salon, et je me sens soudain gênée. Ma maison est petite et il y a beaucoup de violet. Il est déjà venu, bien sûr, mais il ne s'en souvient pas. Je suis sur le point de lui expliquer pourquoi je n'ai pas de plus jolis meubles quand ses yeux s'illuminent.

— Tu avais les cheveux longs, avant, dit-il en s'avançant nonchalamment vers un collage de photos sur mon mur.

Je lève le bras et enroule autour de mon doigt une des mèches de ma coupe déstructurée.

— Oui, à l'université. J'avais besoin de changement, alors j'ai coupé cinquante centimètres.

Je me racle la gorge et disparaîs à la cuisine.

— Je m'y suis un peu prise à la bourre pour le repas, dis-je en attrapant un couteau, puis en marquant une pause pour observer Caleb.

Il est en train d'arpenter la pièce, allant d'un bibelot à l'autre, inspectant tout. Je le regarde soulever un hibou en céramique de mon étagère. Il le retourne et observe le dessous, puis le repose délicatement. Il m'a acheté ce hibou.

— Je te ferais bien visiter l'appartement, lui dis-je, mais tu peux tout voir de là où tu te tiens.

— C'est sympa, répond-il en souriant. Féminin. Mais définitivement toi.

Je hausse un sourcil. J'ignore ce qu'il sous-entend par là. Il ne me connaît pas... c'était le cas, avant, mais plus maintenant. Je suis perdue. Je découpe les oignons avec rage.

Quatre ans plus tôt, Caleb m'a aidée à emménager. On a peint les murs ensemble ; mon salon brun-roux et ma chambre lilas. Connaissant mon penchant pour la perfection, il a touché le plafond avec son rouleau au-dessus de mon lit pour m'embêter. Il a laissé une trace violette : j'étais furax.

— Voilà, maintenant tu penseras à moi tous les soirs avant de fermer les yeux, avait-il dit en riant devant mon air mortifié.

Je détestais les imperfections, je les *haïssais*. Une tache sur le tapis, un bout de feuille qui flotte dans le thé, tout ce qui souillait la manière dont les choses étaient censées être. Je refusais même de manger une chips cassée. Après notre rupture, j'avais été reconnaissante pour cette tache de peinture. C'était la dernière chose que je voyais en allant me coucher et la première en me réveillant. Je regardais cette cicatrice violette comme si le visage de Caleb y était dissimulé. Caleb avait été mon imperfection, avec son accent anglais légèrement américanisé et la façon dont il pratiquait n'importe quel sport et pouvait citer tous les philosophes. Il était le parfait mélange de classe et de sportif idiot, de romantique et de connard ; ça me rendait dingue.

— Je peux t'aider ?

C'était censé être une question, mais il me pousse déjà pour me prendre le couteau des mains et se mettre à hacher les champignons. Je m'arrête alors que je me rends vers le four et le regarde découper les légumes.

— Alors... est-ce que tu t'es souvenu de quelque chose cette semaine ?

Je sors mon faux plat maison et le place sur la cuisinière.

— Oui.

Tout mon corps se contracte et le sang se précipite à ma tête.

— J'étais en train de feuilleter un magazine, un de ces trucs de voyage, et il y avait une photo de camping en Georgie. Je ne sais pas si j'y suis déjà allé. Je pourrais très bien être en train de l'inventer, mais j'ai ressenti quelque chose en regardant les images.

Je détourne le regard avant que mes yeux ne me trahissent. Il a bien campé là-bas, avec un serpent du nom d'Olivia.

— Tu devrais y aller. Peut-être que ça stimulerait certains souvenirs.

Je prends conscience de ma stupidité une fois que les mots m'ont échappé. Je suis du côté de l'amnésie. S'il se rappelait, ce serait la fin de mon jeu inconsidéré.

Il ouvre la bouche pour répondre quelque chose, mais ma sonnette retentit. Caleb me regarde, surpris, les mains en suspension au-dessus d'un poivron.

— Tu attends quelqu'un ? demande-t-il.

— Personne, à moins que tu aies invité ton groupe d'amnésiques anonymes.

Je me sèche les mains, évite un champignon qu'il me lance au visage et me dirige vers la porte. Qui que soit la personne qui a sonné, elle est maintenant en train de frapper contre la porte avec ce qui semble être ses deux poings.

Je déverrouille sans même prendre le temps de vérifier par le judas de qui il s'agit et ouvre la porte en grand. Une femme se tient devant moi, un bras suspendu en plein vol.

— Je peux vous aider ?

J'élimine de suite les Témoins de Jéhovah puisqu'ils viennent toujours par deux, et son maquillage a trop coulé pour qu'elle soit représentante. Elle me regarde avec un mélange de peur et d'anxiété. Alors que je suis sur le point de dire « Non, merci » et de lui refermer la porte au nez, je remarque les larmes qui lui coulent sur le visage. On se dévisage quelques instants, puis, avec horreur, je comprends.

Leah.

— Leah ? (J'entends la voix de Caleb derrière moi tandis que je grimace.) Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je pourrais te poser la même question.

Sa voix tremble alors qu'elle étudie nos visages.

— Je dîne chez une amie. Comment as-tu... ?

— Je t'ai suivi, répond-elle rapidement. Tu n'as pris aucun de mes appels et je voulais savoir pourquoi. (Elle murmure la dernière partie de cette phrase en fermant les yeux, comme si elle voulait me faire disparaître.) Comment as-tu pu faire ça, Caleb ?

À point nommé, elle baisse la tête et se met à sangloter dans ses mains. J'avise son nez dégoulinant et tourne la tête, dégoûtée. J'ai la pire chance du monde.

— Leah.

Caleb me dépasse et la prend dans ses bras.

J'observe la scène, la peur serrant mon estomac comme un poing.

— Allez, je te ramène à la maison.

Il se retourne pour me dire silencieusement « Je suis désolé », puis l'emmène à l'extérieur. Je les regarde s'en aller. Elle semble enfantine à côté de lui. Il ne m'a jamais fait paraître aussi petite et fragile. Je claque ma porte et jure. J'ai l'impression d'avoir mille ans.

Le soir suivant, je suis pelotonnée sur le canapé et je me prépare à une soirée de folie avec mes candidatures pour les facultés de droit quand on sonne à la porte.

Je grogne et enfonce mon visage dans un coussin. Rosebud.

J'ouvre la porte sans vérifier par le judas.

Ce n'est pas Rosebud. Il s'agit de Caleb. Je le regarde avec méfiance.

— Eh bien, eh bien, dis-je, regardez qui voilà sans sa copine rouquine.

Il me sourit honteusement et se passe une main dans les cheveux.

— Je suis désolé, Olivia, je crois qu'elle le vit plus mal que ce que je pensais.

— Écoute, je ne veux vraiment pas être mêlée à un drame avec ta petite amie...

Je touche visiblement une corde sensible, parce qu'il se met à cligner des yeux comme si un moustique venait d'y atterrir.

— Je comprends tout à fait, répond-il. Elle veut que j'aie des amis. Ça lui a simplement fait un choc.

— Elle ne veut pas que tu aies des amis comme moi, Caleb, et si elle t'a dit que ça ne lui posait pas de problème, elle t'a menti.

— Des amis comme toi ? répète-t-il en souriant. Est-ce que tu sous-entends que tu es séduisante ?

Je lève les yeux au ciel. Totalement hors sujet.

— D'accord, d'accord, dit-il en montrant les paumes, mais j'ai envie qu'on soit amis, peu importe ce que les gens pensent. Est-ce que ça compte ?

Je le fais patienter. Je fais semblant d'y réfléchir. Je me mords la lèvre et fronce les sourcils. Puis je bouge sur le côté pour lui laisser la place d'entrer. Il a l'air plutôt content de lui.

On décide qu'on a envie de cake. Je sors des saladiers et des ingrédients et Caleb nous fabrique des toques de chef improvisées dans des essuie-tout. Je m'émerveille en songeant au fait que, quelques semaines auparavant, je pensais que je ne le reverrais plus jamais, et voilà qu'il se trouve dans ma

cuisine. On rit beaucoup et, quand la pâte est prête à être versée dans le moule à gâteau, Caleb plombe l'atmosphère.

— Leah fait le meilleur red velvet du monde.

Je lui jette un regard noir, parce que je n'ai pas envie qu'il pense à sa petite amie m'as-tu-vu en ce moment ET que je n'ai jamais mangé de red velvet cake.

Comme il continue à en parler, je prends une cuillerée de pâte et la lui lance au visage.

Je manque, bien sûr, et elle atterrit sur le mur derrière sa tête. Caleb se retourne pour regarder.

— Tu sais, dit-il avec un calme étonnant, tu devrais vraiment t'entraîner à viser.

Avant que j'aie le temps de comprendre ce qui se passe, il renverse tout le contenu de son bol sur ma tête.

Je dégouline de pâte brune qui goutte sur le sol, et je ris tellement que je peine à rester debout. Je tends la main vers le plan de travail pour recouvrir l'équilibre et sens mes pieds glisser sous moi. Caleb tend un bras pour me rattraper et, au lieu d'accepter son aide, j'essaie de lui jeter de la pâte dessus. Je la lui envoie en plein visage. Il couine et, en quelques secondes, ma minuscule cuisine se transforme en zone de combat. On se balance des œufs, de la farine et de l'huile et, quand on est à sec, on passe aux pépites de chocolat. À un moment donné, je le tacle et on dérape sur le sol. On rigole si fort que des larmes se mettent à jaillir de mes yeux recouverts de pâte à cake à moitié séchée. Je suis penchée sur lui, étendu sur le dos. Il a de l'œuf sur le nez et ses deux sourcils sont recouverts de farine. Je n'ose imaginer ce à quoi je ressemble. On arrête soudainement de rire en remarquant la position embarrassante dans laquelle on se trouve. On pourrait s'embrasser. Comme dans les films.

Je reste au-dessus de lui pendant un instant, attendant de voir s'il compte faire quelque chose. Il a sans l'ombre d'un doute les yeux posés sur mes lèvres, et ma respiration est coupée par l'anticipation. Mon cœur est pressé quelque part contre sa cage thoracique et je me demande s'il le sent battre à toute vitesse.

— Olivia, murmure-t-il.

Je déglutis.

— On a toujours un cake à faire.

Cuisiner ? Je jette un regard alentour sur la pagaille qu'on a mise et grogne. Comment peut-il penser à cuisiner ?

Deux heures plus tard, on est assis par terre sur mon petit balcon, toujours recouverts de pâte, à manger le cake de Caleb. Je retire un bout de substance visqueuse de mes cheveux et l'expédie par-dessus la balustrade. Caleb me donne une nouvelle part de gâteau.

— Livre préféré ? demande-t-il.

— *Madame Bovary*.

Il ricane.

— Passe-temps favori ?

— Déprimer.

— Passe-temps favori ? répète-t-il.

Ça fait une heure qu'on joue à ce jeu. C'est une version très unilatérale, dans la mesure où il ne peut pas se souvenir de ses choses préférées.

Je me gratte le menton.

— Manger.

— Souvenir préféré ?

Je marque une pause à cette question. Il fait partie de tous mes meilleurs souvenirs.

— Il y avait ce... type... il avait concocté un rendez-vous super extraordinaire. Il m'a organisé une chasse au trésor et je devais deviner la réponse à ses énigmes, par exemple, l'endroit où s'était déroulé notre premier rencart et où était le meilleur endroit pour acheter un soutien-gorge. Chaque fois que j'allais à un des lieux trouvés, il y avait un cadeau et un autre indice qui m'attendaient. Ça s'est terminé quand je

suis allée à l'endroit où on s'est embrassés pour la première fois. Il avait dressé une table, préparé le dîner et mis de la musique. On a dansé. C'était...

Je ne sais pas comment terminer cette phrase.

Caleb est silencieux. Quand je me tourne pour le regarder, il a le visage levé vers le ciel.

— Comment s'appelait-il ?

Je secoue la tête.

— Hors de question.

— Pourquoi ? Fais-moi rêver... dis-moi...

— Les étoiles sont très argentées ce soir, dis-je pour changer de sujet. Peut-être que tu te souviendras bientôt de tes choses préférées.

Il hausse les épaules.

— Ou j'en trouverai juste de nouvelles. À commencer par toi.

Ça devrait me rendre folle, mais ça me rappelle juste que notre relation est une bombe à retardement.

— Je peux être ta fille préférée ?

— Tu l'es déjà, Duchesse.

Ma vision se trouble et mon cœur manque un battement. Est-ce que je viens d'imaginer ça ?

— Comment tu m'as appelée ?

Caleb semble gêné.

— Duchesse, mais ne me demande pas pourquoi, ça m'est juste venu comme ça. Désolé.

Je regarde droit devant moi en espérant qu'il ne remarque pas l'horreur sur mon visage.

— Non, non, pas de problème, dis-je doucement.

Mais c'est faux. Duchesse était le surnom qu'il me donnait à l'université.

— Je ferais mieux d'y aller, décrète-t-il en se levant rapidement.

J'ai envie de lui demander s'il vient de se souvenir de quelque chose, mais j'ai trop peur pour le faire.

Je le raccompagne à la porte, où il se baisse pour déposer un baiser sur ma joue.

— Bye, lui dis-je.

— Bye.

Et il s'en va dans l'air stagnant de la nuit, me laissant seule.

Il va bientôt recouvrer la mémoire ! Il faut que je trouve un moyen de gagner un peu de temps.

Duchesse songe à se bourrer la gueule, mais finit par appeler Cammie plutôt.

— Eh bien, il était temps !

Sa voix semble distante.

— Désolée Cam, j'ai été occupée.

— Occupée à quoi ? Moi qui croyais que tu avais arrêté de manger des chips.

J'arrête de mâcher et laisse ma chips à moitié écrasée tranquille. Je reste silencieuse.

— Tu mijotes quelque chose, lance Cammie après un instant. Avoue-moi tout...

— Hmm... euh..., je marmonne.

Je ne peux rien cacher à cette fille. Elle a un radar à potins.

— J'ai vu Caleb, Cammie, je lâche avant de me ronger nerveusement un ongle.

Le silence m'accueille à l'autre bout de la ligne. Elle sait que je ne plaisanterais pas à ce sujet.

— Il est amnésique et il ignore qui je suis.

Je l'entends soupirer.

— Olivia... dis-moi que tu n'as pas fait ce que je pense que tu as fait.

— Je l'ai fait.

— TU ES COMPLÈTEMENT MALADE ?

J'éloigne le téléphone de mon oreille.

— Cammie, quand je l'ai vu, tout était encore aussi intense que quand on était ensemble. On dirait que tout est toujours pareil et que ces trois dernières années n'ont pas existé.

— Tu as le droit de l'aimer, ce n'est pas quelque chose que tu peux contrôler. Ce que tu n'as pas le droit de faire, en revanche, est de tirer avantage de lui... ENCORE UNE FOIS !

D'où sortait ce petit tyran mature ?

— Tu me plaisais mieux quand tu étais en première année.

— Ouais, eh bien certains d'entre nous grandissent, Olivia, et d'autres continuent à jouer les mêmes jeux jusqu'à la fin des temps. As-tu déjà songé que, peut-être, vous n'êtes pas ensemble parce que vous n'êtes pas faits l'un pour l'autre ? Passe à autre chose !

— Je ne peux pas, je réponds doucement.

Cammie parle plus gentiment cette fois-ci.

— Olivia, tu pourrais avoir n'importe quel homme si tu le désirais. Pourquoi lui ? Pourquoi toujours Caleb ?

— Parce que... parce que je n'avais jamais eu besoin de personne jusqu'à ce que je le rencontre.

— Tu as conscience qu'il va finir par découvrir le pot aux roses ?

— Je dois y aller, dis-je.

Je n'ai pas envie d'y penser maintenant. Les larmes se mettent à déborder de mes yeux.

— Je t'aime, Olivia, sois prudente.

Je raccroche avec l'impression que mon estomac est rempli de pierres. Il m'a oubliée. Je peux le faire se souvenir... pas de ce que je lui ai fait, mais de ce qu'il ressentait pour moi.

Je me dirige jusqu'à mon armoire, tends le bras vers l'étage supérieur et en descends une boîte poussiéreuse. Je la pose sur le tapis, retire le couvercle, puis reste à fixer le contenu. Quelques enveloppes bourrées de lettres, quelques photos, et une petite boîte en bois avec une fleur peinte sur le couvercle. Je l'ouvre. Je fouille dans le méli-mélo de souvenirs : un porte-clés, un CD, des allumettes en fin de vie. Je me fige en effleurant l'objet le plus important de tous. Je secoue la boîte jusqu'à ce que tout le contenu bouge sur le côté et que je puisse voir la petite pièce ovale.

— Toi, dis-je d'un ton accusateur en l'attrapant pour la faire rouler entre mes doigts. Tout est ta faute.

Chapitre 6

Passé

— Je n'entrerai pas dans la piscine ! On se les gèle !

— On est en novembre et en Floride, Olivia. Il fait plus de vingt degrés. En plus, c'est une piscine chauffée. Allez, fais pas ta gonzesse.

Caleb pataugeait en caleçon dans les eaux turquoise de la piscine du campus. J'essayais d'éviter de regarder ses muscles.

— Tu ne peux pas me manipuler pour me faire entrer dans l'eau avec un commentaire sexiste, rétorquai-je en me penchant pour lui éclabousser la figure.

Il m'attrapa par le poignet avant que je puisse reculer.

Je braquai le regard dans le sien.

— Ne t'avise pas, l'avertis-je.

Pendant un instant, je pensai qu'il n'avait pas le cran de le faire. Puis, avant que j'aie le temps de comprendre ce qui se passait, je tombai tête la première dans l'eau.

Je ressortis haletante, les cheveux enroulés de manière inconvenante autour de la tête. Caleb les retira en riant.

— Je n'arrive pas à croire que tu aies fait ça !

J'ouvris la bouche en grand et le poussai à la poitrine. J'eus l'impression de pousser des pierres brûlantes.

— T'es mignonne, trempée, dit-il. Ce serait probablement plus facile de nager si tu retirais quelques vêtements.

Je lui jetai un regard noir, puis me mis à nager en brasse jusqu'au bord de la piscine.

— Ah, on n'aime pas trop s'amuser à ce que je vois.

Sa voix était légère quand il avait prononcé ces mots, mais il y avait définitivement un défi dans son ton.

— Et puis merde, marmonnai-je en m'arrêtant à trente centimètres de l'échelle.

J'étais le genre de fille qui sauterait réellement d'un pont pour emmerder ses amis.

Je portais mes beaux sous-vêtements de toute manière. Je plongeai sous la surface et me débarrassai de ma peau de polyester tel un serpent qui mue. Je refis surface quelques secondes plus tard, uniquement vêtue de mes sous-vêtements.

Caleb laissa inconsciemment échapper un « waouh ».

— À ta soirée d'amusement, toastai-je avec mes habits trempés avant de les lui jeter au visage.

Il les évita et nagea jusqu'à l'endroit où je faisais du surplace.

— Jolie dentelle, dit-il avec un sourire en coin tout en me reluquant sans se cacher.

— Est-ce que tu pourrais être un poil plus discret pendant que tu mates ?

Je me sentais souillée. Je me baissai dans l'eau jusqu'à ce que seule ma tête dépasse.

— Je pensais que notre relation était basée sur l'honnêteté, fit-il avec un nouveau sourire.

— Pffff, répondis-je, notre « relation » est basée sur des « chiche » et du chantage.

Son regard brillait. Il avait des yeux si expressifs. J'avais envie d'écraser cette lueur et de lui mettre un coup là où ça faisait mal.

— Le chantage est un mot si dur, dit-il en se rapprochant de moi.

— Tu as menacé de raconter au canard de l'uni que c'était à cause de moi que tu avais raté ton tir, Drake.

Il se trouvait bien trop près pour que je me sente à l'aise, à présent. Je commençai à barboter vers l'arrière. Il avait une cicatrice au coin de l'œil droit que je n'avais encore jamais remarquée. Il ne s'agissait que d'un croissant de lune très peu visible, mais ça lui donnait malgré tout l'air dangereux d'une certaine manière – d'une manière sexy. Je secouai la tête. Ces pensées ne m'appartenaient pas... c'étaient celles de Cammie. Maudite soit-elle !

— Comment tu t'es fait cette cicatrice ? demandai-je.

Je marchai sur la pointe des pieds pour m'éloigner de lui. Il la toucha distraitement du bout du doigt.

— J'ai volé un billet d'une livre dans le porte-monnaie de mon grand-père et, quand il m'a pris, il a décidé de me punir avec sa canne.

Je sentais qu'un moment de vérité était sur le point d'arriver, et je me préparai à me montrer compréhensive.

— Vraiment ?

— Non.

Je rougis. Je lui donnai un coup de poing sur le bras aussi fort que je le pus.

— Je suis tombé de mon vélo quand j'avais douze ans, expliqua-t-il en riant tout en frottant l'endroit où je l'avais touché. Une histoire très ennuyeuse.

— Au moins c'est la vérité, rétorquai-je, exaspérée. Quelqu'un comme toi n'a pas besoin de mentir pour être intéressant.

— Quelqu'un comme moi ? répéta-t-il. Tu me trouves intéressant, Libby ?

— Non, et ne m'appelle pas Libby. Tu sais, tu es plutôt simple et barbant, ajoutai-je dédaigneusement.

Il ne me regardait pas et fixait l'eau.

— Tu as égaré un bijou ?

— Quoi ?

Il avait si vite perdu intérêt pour moi que je me sentis offensée.

— Il y a quelque chose au fond de la piscine.

Il désignait un point entre nos pieds. Je plissai les yeux pour essayer de voir ce qu'il observait.

— Je ne porte pas de bijoux, répondis-je de manière impatiente, c'est probablement juste une pièce ou un truc du genre.

Je poussai l'objet du pied. C'était plus grand qu'un penny. Avant qu'il ait le temps de dire quoi que ce soit, je plongeai la tête sous l'eau pour le récupérer. Lorsque je refis surface, Caleb se rapprocha automatiquement de moi.

— Qu'est-ce que c'est ?

Il regardait mon poing serré.

— Voyons voir, dis-je théâtralement en écartant lentement mes doigts l'un après l'autre.

Ce n'était pas un bijou. C'était un vieux penny aplati et estampillé d'un message qui donnait droit à son propriétaire à un élan gratuit d'affection, un baiser.

Avant de comprendre ce que je faisais, je laissai tomber la pièce dans sa paume.

— T'as plus d'un tour dans ton sac ce soir, hein ?

Il était en train de rire... toujours en train de rire.

— Je ne vois pas du tout de quoi tu veux parler.

Je n'eus pas le temps de rétorquer quelque chose d'intelligent. Caleb tendit la main et m'attrapa par la taille. Même dans l'eau fraîche, sa peau semblait brûlante. Il m'attira à lui, pressant nos corps l'un contre l'autre, ventre contre ventre, poitrine contre poitrine. J'étais tellement sous le choc que, d'abord, je ne protestai pas. Je n'avais pas été physiquement si proche d'un autre être humain depuis que j'étais bébé. Il sourit et son regard se voila de ce que j'identifiai comme de la luxure.

J'abandonnai l'idée de résister et le laissai poser ses lèvres sur les miennes. *Je le fais pour Cammie*, me dis-je. Il n'y avait rien de simple avec ce type. Il passa la langue sur ma lèvre inférieure. Il se montra d'abord doux, essayant de faire coopérer ma bouche butée. Je répondis de la seule manière que je connaissais : avec de la pudicité frigide. Caleb, sans se démonter mais remarquant mon manque d'enthousiasme, recula. Il avait les mains posées sur ma taille, les doigts passés sous la ligne de mes sous-vêtements. Nos fronts se touchaient et ma respiration sortait de manière saccadée. C'était embarrassant.

— Embrasse-moi en retour, Olivia.

Sa voix était autoritaire et, pendant un instant, je ressentis une étincelle de rébellion comme lorsqu'il m'avait ordonné de mettre ma ceinture de sécurité. Je déglutis avec peine et fermai les yeux. Je n'avais pas gagné ce combat. Je n'allais probablement pas gagner celui-ci non plus. Je n'en avais peut-être même pas envie.

Je pouvais le faire. Embrasser était du gâteau, comme manger ou marcher. Il posa à nouveau ses lèvres contre les miennes et je penchai la tête sur le côté, comme dans les films. Cette fois-ci, j'étais prête, enthousiaste même. Je sursautai lorsque nos bouches entrèrent en contact, et ses lèvres, qui étaient collées aux miennes, s'étirèrent en sourire amusé. Il rit dans ma bouche. C'était exaspérant et incroyablement sexy. J'essayai de reculer, mais il me retint. Le baiser. Le baiser. Le baiser. Il était délicieux et me donnait des frissons. Personne ne m'avait jamais embrassée comme ça auparavant.

Puis il fit un truc très étrange ; il recula et me tint à bout de bras. Le charme était rompu.

— Olivia...

Sa voix était rauque.

Je secouai la tête. Je ne voulais pas entendre ce qu'il allait dire.

— Il faut que j'y aille, dis-je rapidement.

L'eau, qui était calme jusque-là, se mit à onduler tandis que je luttais pour parvenir vers le bord de la piscine. D'un geste fluide, je me hissai hors de l'eau, puis je baissai les yeux sur mon corps frissonnant. J'étais en train de flirter dans une piscine, en sous-vêtements, avec le Casanova de l'université. J'étais une fille de petite vertu. J'attrapai mes vêtements trempés et observai les alentours, inquiète. Quelqu'un allait me voir rentrer avec mes habits mouillés.

— Olivia, dit-il à nouveau.

Je refusais de le regarder.

— Tiens.

Il me tendit son sweat-shirt sec, que j'acceptai avec gratitude et enfilai. Il ouvrit la bouche.

— Écoute, quoi que tu sois sur le point de dire, abstiens-toi !

Il hocha la tête. Nous retournâmes jusqu'au portail qui menait au parking. Caleb récupéra une serviette de gym dans sa voiture et me la tendit. Je m'épongeai le visage et les cheveux, puis la lui rendis, les yeux

rivés au sol. J'avais trop honte pour dire quoi que ce soit. J'avais mal agi. Je ne voulais pas lui donner une mauvaise impression. Je serrai les dents et fermai les yeux.

— Bonne nuit, Caleb, dis-je rapidement.

Ma voix semblait à moitié étranglée.

Je sentis son regard sur mon dos tandis que je m'éloignais. Pourquoi avait-il reculé de la sorte ? La première fois que je me laissais totalement aller, je me prenais une immense baffe en pleine figure.

— Il t'aura oubliée d'ici demain, me sermonnai-je, et ensuite, tu pourras reprendre le cours normal de ta vie et oublier comment c'était de l'embrasser.

Je me réveillai le lendemain avec l'étrange impression d'avoir avalé une poignée de gravier. Ma gorge me brûlait et tout mon corps était douloureux. Je me terrai sous mon duvet et tentai d'empêcher les images du soir précédent de tourner en boucle dans mon esprit. Des images stupides et dissolues qui défilaient encore et encore au point que j'avais envie de hurler. Je n'avais pas de place pour les erreurs dans ma vie. Je n'avais pas de famille ni d'argent. J'avais une seule opportunité de faire quelque chose de ma vie et Caleb était le genre de distraction qui pourrait tout faire capoter.

Il appela deux fois durant la journée, et une fois après le dîner. Je mis mon téléphone sur silencieux et interdis à Cammie de répondre. Je me préparai pour aller en cours lundi matin, toujours légèrement pâle et déterminée à faire semblant que rien ne s'était produit. On avait un cours de sociologie ensemble, un détail dont il ne s'était probablement jamais rendu compte dans la mesure où c'était une des plus grosses classes ce semestre et que j'étais assise aussi près du professeur qu'il l'était de la sortie.

Lorsque j'arrivai, l'auditorium était en train de se remplir rapidement. La vision trouble et avec un léger vertige, je me dirigeai vers l'extrême gauche du bâtiment. Cinq sièges étaient cachés par une avancée au plafond. Je voulais me planquer là. Leurs occupants habituels étaient les gens qui dormaient en classe et un type qui ressemblait à un Fred Flintstone des temps modernes. Aujourd'hui était mon jour de chance. Il restait deux places. Je me mis à traverser les allées, tenant mon sac d'une poigne de fer sur le côté. J'étais à mi-chemin lorsque j'entendis le professeur appeler mon nom depuis le podium.

— Mademoiselle Kaspén ?

Je me figeai. Le professeur Grubbs me parlait à travers le micro et les gens se tournaient pour me fixer. J'essayai de continuer à marcher comme si je ne l'avais pas entendu.

— Mademoiselle Kaspén ? chantonna à nouveau le professeur Grubbs. Où pensez-vous aller comme ça ?

Je me retournai lentement, plaquant un sourire par-dessus mes dents serrées. Quel odieux et insupportable petit c...

— Bonjour, professeur, dis-je gentiment.

Ses trois mentons se balançaient sous sa bouche souriante comme un pendule. Caleb, qui avait jusque-là la tête penchée sur un livre de cours, pivota dans ma direction. Prise la main dans le sac. Je jetai un regard par-dessus mon épaule et vis avec regret que deux étudiants venaient de se glisser sur les chaises que je visais.

— Y a-t-il un problème avec votre place habituelle ? demanda le professeur Grubbs en désignant le premier rang. S'agit-il de mon haleine ?

Il souffla dans ses mains et fit semblant de renifler.

Des rires s'élevèrent dans l'auditorium.

Je lui lançai un regard noir et me dirigeai silencieusement vers l'avant de la salle.

Le professeur Grubbs était un taureau de cent cinquante kilos qui adorait avoir l'esprit de contradiction. Les étudiants étaient intimidés par sa voix retentissante et son imposante présence. Je le trouvais adorable. Mais pas aujourd'hui ; aujourd'hui, je le détestais.

— On dirait que vous vous cachez de quelqu'un.

Il se pencha sur son podium et, pendant un instant, je crus que ce dernier allait lâcher sous le poids.

Je coulai un regard rapide sur Caleb. Il était en train de sourire.

Aaaaaaargh !

— Me cacher de quelqu'un ? soupirai-je en m'asseyant. Pourquoi est-ce que je me cacherais de quelqu'un ? Et merci de ne pas analyser mes moindres faits et gestes, surtout quand toute la classe écoute, ajoutai-je sur un ton acerbe.

Le professeur Grubbs me lança un regard malicieux, puis se racla la gorge dans le micro.

Il garda les yeux sur moi lorsqu'il demanda :

— Quelqu'un dans cette classe soupçonne-t-il Olivia Kaspen de l'éviter ?

Caleb leva la main.

Je baissai la tête au point que mon menton touche ma poitrine.

— Monsieur Drake ? (Le professeur Grubbs se montra ouvertement surpris.) Venez vous asseoir à côté d'Olivia, je vous prie, afin que je puisse la voir se tortiller d'inconfort sur son siège.

J'entendis ses pas, puis sentis sa présence à côté de moi lorsqu'il se glissa sur une chaise. Je gardai la tête baissée.

— Vous êtes plutôt joli garçon, dit le professeur Grubbs. Je ne crois pas vous avoir jamais vu d'aussi près.

Je relevai le visage et ricanai. Le professeur Grubbs nous étudia, son regard passant de Caleb à moi avec une curiosité non dissimulée.

— J'ai une récente faim de savoir, Monsieur. Je pense que je continuerai à m'asseoir à l'avant de la classe à partir de maintenant.

— Allons, je sais que les rumeurs sont vraies, Monsieur Drake.

— Quelles rumeurs, professeur ?

La voix de Caleb était enjouée, taquine, même.

— Vous vous la pétez.

L'auditorium explosa de rire. Caleb continua à sourire, pas démonté pour deux sous. Il se délectait de l'attention.

— Tu te sens mieux ? demanda-t-il doucement lorsque le cours eut commencé.

— Oui. Ça va.

Je gardai les yeux rivés droit devant moi et retins ma respiration pour éviter de sentir son parfum.

Alors qu'il tendait le bras pour fouiller dans son sac, sa jambe toucha la mienne. Je bougeai brusquement sur le côté, mais c'était trop tard. J'avais déjà des papillons dans le ventre.

— Désolé, murmura-t-il avec un large sourire.

Je le fusillai du regard et lâchai mes livres de cours si violemment sur mon pupitre que le professeur Grubbs fit une pause pour me regarder.

— Doucement, Miss Perfection, chuchota-t-il. Si tu commences à faire une scène chaque fois que je suis dans les parages, les gens vont remarquer à quel point je te plais.

Ma mâchoire s'en décrocha.

J'essayai de me concentrer sur le cours, honnêtement, mais à la fin des cinquante-cinq minutes, je ne pouvais pas me souvenir d'une seule chose qui avait été dite. J'avais mémorisé l'odeur du parfum de Caleb cependant, et je pouvais expliquer sa gestuelle en détail ; tapoter son livre du bout de son stylo par séquence de trois, croiser les jambes sous son pupitre afin qu'il puisse monter et baisser celle du dessus tandis que celle du dessous restait nonchalamment étendue en avant.

Lorsque le cours toucha officiellement à sa fin, je me levai de mon siège comme un boulet de canon et pris la direction de la sortie. Il ne me suivit pas. En fait, lorsque je me tournai pour voir où il se trouvait, il n'était nulle part. Ma première réaction fut du soulagement, puis de la déception. Peut-être qu'il avait finalement compris le message et qu'il allait me fiche la paix.

Plus tard ce jour-là, je le découvris qui m'attendait devant mon dortoir. Je redressai le dos et pris quelques secondes pour maîtriser mes émotions. *Respire, Olivia, c'est juste un garçon comme un autre et ils sont tous faits sur le même moule.* Je m'arrêtai à quelques pas de là où il se tenait. Si je sentais son odeur, je savais que je perdrais mes bonnes résolutions. C'était pittoresque, qu'on se trouve sous un lampadaire pour un face-à-face émotionnel, nos sacs en bandoulière sur la poitrine.

— Caleb, dis-je d'une voix un peu trop haut perchée, je vais me montrer honnête.

Il hocha la tête et cligna lentement des yeux.

— Je ne suis pas intéressée... par... ce qui t'intéresse. Je t'aime bien, mais juste comme ami.

Je m'arrêtai pour étudier son visage, qui était aussi indéchiffrable que *Guerre et Paix*, et ajoutai une dernière chose pour être sûre qu'il comprendrait ce que je voulais dire :

— Je ne crois pas qu'on soit compatibles.

— Ce n'est pas mon impression.

Il avait l'air dangereusement intense, et il me fallut fixer mes chaussures pour éviter de me noyer dans ses yeux.

— Hum, eh bien, j'en suis désolée. Je crois qu'on n'est simplement pas sur la même longueur d'onde, bégayai-je.

— Non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Je sais que tu m'apprécies autant que je t'apprécie. Mais c'est ton choix, et je suis un gentleman. Tu veux que je te laisse tranquille ? D'accord. Au revoir, Olivia.

Il s'éloigna.

Je le regardai s'en aller, consternée. Est-ce que je venais réellement de faire ça ? J'avais envie de lui courir après et de lui dire que je n'étais que partiellement sérieuse, que j'étais enivrée chaque fois que j'étais près de lui et lui demander de bien vouloir m'embrasser encore une fois afin que je puisse être sûre que je prenais la bonne décision.

Je n'en fis rien, bien évidemment.

Caleb, fidèle à sa parole, se tint éloigné durant les cinq mois suivants. Si éloigné, en fait, que parfois, quand on se croisait sur le campus, il regardait droit au travers de moi comme s'il ne me voyait pas.

Je n'arrêtais pas de songer à ce que ma mère aurait dit de la situation.

— Un vrai homme, et tu bousilles tout parce que tu as peur. Tu ressembles trop à ton père, Olivia.

J'étais une attardée des relations. Je donnais des coups, repoussais et tenais les gens à distance afin qu'ils n'aient jamais l'occasion de me blesser.

La vie continua, mais, tout d'un coup, rien n'était plus pareil. Un changement s'était opéré en moi. Je n'arrivais pas à mettre le doigt sur ce dont il s'agissait, pourtant, quelque part dans mon cerveau, une nouvelle porte était apparue et, malgré tous mes efforts pour la maintenir fermée, mes pensées continuaient de s'y rendre, flânant dans la pièce vide, y affichant des photos de Caleb. Parfois, j'étais triste des jours durant, puis mon humeur changeait du tout au tout et je ressentais une rage incroyable à son égard pour avoir bousillé mon esprit. Au cours du deuxième mois de torture émotionnelle, j'abandonnai le combat. De toute évidence, je ne voulais plus être isolée. Peut-être qu'il était temps de m'ouvrir et de faire des expériences en matière de relations.

Je commençai à m'intéresser aux garçons quasiment du jour au lendemain. Je fis appel à Cammie, qui me donna des leçons sur comment me sécher les cheveux, me maquiller et, comme toute amie véritable, me fit découvrir le soutien-gorge rembourré. Ce nouveau look, doux et matelassé, ainsi que de grands efforts de ma part pour ne pas me montrer austère me valurent un rendez-vous, puis un autre. Au bout du quatrième mois, j'avais mes propres bigoudis chauffants et avais accumulé un petit groupe d'admirateurs ardents.

Je voyais Brian, l'intello en prépa de médecine, Tobey, qui conduisait une Lamborghini et m'emmenait dans des restos chics et, bien sûr, il y avait Jim, un poète qui était trop prétentieux pour son propre bien. Il fumait un paquet de Marlboro par jour et pouvait réciter des passages entiers de Tolstoï. C'était mon

favori ; tout ce qu'il faisait et disait était si audacieux que ça me faisait frissonner. Il y avait, bien sûr, un petit problème avec tous ces hommes : aucun d'eux ne remplissait la place de Caleb dans mon esprit. Il était comme une démangeaison qui ne disparaissait jamais. Je pensais à lui quand je regardais les arbres, les bâtiments, et quand j'étais dans la file d'attente du supermarché pour acheter du chewing-gum. Je pensais à lui quand je me brossais les dents et quand Cammie parlait encore et encore de la couleur de ses nouvelles chaussures (elle prétendait qu'elles étaient saumon, mais selon moi, elles étaient corail).

Au bout de cinq mois, je ne supportais plus d'avoir son visage à l'esprit. Caleb saturait mon existence et j'étais fichue. Pour empirer les choses, il était partout, impliqué dans tout, souriant à tout le monde. Je ne pouvais pas m'éloigner de lui. J'arrêtai de voir Tobey et Brian et gardai Jim sous le coude parce que je l'appréciais sincèrement en tant que personne. Je laissai tomber les rendez-vous, ce n'était pas moi, de toute manière, et je devins espionne professionnelle à la place.

Je restai à jour sur qui Caleb fréquentait grâce à la chaîne à potins de Cammie, un groupe de première année fouineuses qui avaient la langue bien pendue et pas assez de devoirs. Je savais qu'il était sorti avec Susanna parce qu'elle avait des jambes d'enfer et avec Marina parce qu'elle aimait le basket-ball et qu'elle avait des jambes d'enfer. Je savais qu'il avait emmené Emily à Disney World pour leur premier mois ensemble et que Danielle avait reçu un sac à main Burberry pour son vingt-deuxième anniversaire. Je savais toutes ces choses et, pourtant, je n'arrivais pas à me résoudre à lui parler.

— Tu me fais penser à ce nain visqueux du *Seigneur des anneaux*, fit un jour remarquer Cammie.

Je venais de finir de lui poser des questions sur la soirée de Caleb dans une boîte de nuit où il avait été vu avec une nouvelle blonde.

— C'est un Hobbit.

— Ouais. Mon précieux, c'est ça ?

Je lui montrai mon doigt le plus long.

Début mars, lorsque les oiseaux migrateurs s'éloignèrent du bercail, Caleb se mit à sortir avec une poupée Barbie. Son nom était Jessica Alexander. Elle avait été transférée de Las Vegas, où elle travaillait comme danseuse professionnelle dans le spectacle de Toni Braxton. Elle avait des jambes incroyablement longues, des cheveux incroyablement blonds, et la rumeur voulait que ses parents soient les héritiers de la fortune des saucisses Oscar Myer. J'arrêtai de manger des saucisses et me convainquis que Caleb en aurait rapidement marre d'elle, comme ça avait été le cas avec toutes les autres. Les blondes n'avaient jamais beaucoup d'activité cérébrale, de toute manière. Ce n'était qu'une question de temps et d'avoir l'air sexy et disponible quand le bon moment se présenterait.

Ma théorie s'effondra lorsque le journal de l'université sortit sa une de février. Je trouvai Jim en train d'en lire un au café où on avait rendez-vous pour un latte. Le visage de Jessica me souriait sur la couverture, dont le titre annonçait *La Belle et les Livres*. J'arrachai le journal des mains de Jim et lus l'article la bouche tordue en une grimace jalouse.

— Elle a la plus haute moyenne de sa spécialité ? (Mon estomac était retourné.) C'est quoi, d'ailleurs ? La mode pour les nuls ? Jim rit, sortit une cigarette de son paquet et fit craquer une allumette d'un mouvement fluide.

— En fait, elle est en licence préparation pour un master de droit. C'est une des tiennes, et elle s'en tire visiblement mieux que toi.

Je sentis ma bouche s'assécher.

— Pourquoi je ne l'ai vue dans aucune de mes classes ? rétorquai-je, étudiant l'article pour vérifier ce qu'il venait de dire.

— Peut-être qu'elle a déjà suivi les cours que tu suis. Peut-être qu'elle les a sautés parce qu'elle est tellement intelligente.

Je grognai et pris une gorgée de son café.

C'était du sabotage. Je veux dire, n'était-il pas suffisant qu'elle soit une riche héritière de saucisses ? Il fallait qu'elle prenne Caleb et ait une moyenne extraordinaire à la fois ? S'il voulait sortir avec une fille intelligente, ça devait être moi. Ça aurait dû être moi !

Il m'avait voulue et je l'avais repoussé parce que j'étais une sainte nitouche jusqu'au bout des ongles.

Je décidai de sympathiser avec l'ennemi. Me frayer un chemin dans le carré de choux qu'étaient les amies de Jessica était la seule manière qui me permettrait de causer des ennuis. Il fallait qu'elle m'apprécie. Je commençai à observer le groupe de copines qui lui collait aux basques comme de la colle à dentier. Elles étaient incroyablement amicales, mais sans la vraie loyauté d'une Cammie. Je décidai de les appeler des « pamies » (pseudo-amies). Elles tissaient des liens en faisant du shopping et utilisaient le mot « genre » dans toutes leurs phrases. « C'est, genre, tellement cool de faire du shopping avec toi. Tu connais, genre, tellement bien mon style. » « Tu as, genre, les plus beaux cheveux du monde. » « Quand Brad a rompu avec moi, tu étais, genre, teeeeeellement là pour moi. »

Jessica vivait quelques chambres plus loin que la mienne et je commençai à lui sourire quand on se croisait dans le couloir. Petit à petit, je me mis à lancer un très poli « salut ». Comme elle était populaire, elle répondait avec le regard vide et un petit sourire qui relevait automatiquement le coin de ses lèvres. Après quelques semaines, elle commença à me remarquer, d'abord en me saluant de la main, puis en me disant un jour qu'elle aimait mes chaussures. J'appris que les jolies filles avaient tendance à repérer les autres jolies filles, ne serait-ce que pour évaluer la concurrence. J'étais légèrement fière d'avoir attiré l'œil d'une telle figure de beauté. Si elle me remarquait, peut-être était-ce également le cas de son petit ami.

Notre première discussion officielle se produisit un après-midi où j'étais dans la buanderie du campus. Je venais de récupérer mes habits propres du séchoir quand elle arriva avec un panier de linge sale. Voyant ça comme un signe du destin, je laissai retomber mes vêtements soigneusement pliés dans la machine à laver et amorçai la conversation, qui ressembla à quelque chose comme...

— Méfie-toi avec cette machine, elle a détruit mon pyjama Chanel la semaine dernière.

Elle releva le visage, les yeux écarquillés, la main posée sur la machine ouverte. Bien entendu, je n'avais pas de pyjama Chanel. Je ne savais même pas si Chanel faisait des pyjamas, mais, si c'était le cas, cette fille en avait un.

— C'étaient les nouveaux ? Avec les broderies argentées sur les manches ?

Bingo. J'acquiesçai.

— C'est atroce. Cette école refuse de lâcher de l'argent pour, genre, de l'équipement digne de ce nom, ma parole.

Je versai un bouchon de lessive bleue dans la machine et la refermai.

— Est-ce que tu n'as pas, *genre*, déménagé de Vegas ou un truc comme ça ? demandai-je tandis que je me dirigeai avec désinvolture vers le distributeur à sodas et y glissai une pièce.

Jessica hocha la tête.

— Ouais, j'avais, genre, besoin de changement. Je suis venue ici pour un semestre pour essayer, mais ensuite j'ai rencontré mon petit ami et ai décidé de rester.

— Tu sors avec qui ?

Je donnai un coup sec sur le bouton du Coca et m'agenouillai pour le récupérer.

Son visage changea quand elle prononça son nom. Je la détestais.

— Caleb Drake. Il est dans l'équipe de basket. C'est un mec vraiment cool, un vrai gentleman.

Sa voix était incroyablement ennuyante.

— Ouais ? C'est dur à trouver, de nos jours, les mecs sont tellement...

J'essayai d'employer les mots justes, ceux qu'elle utiliserait.

— Des cons stupides.

Je souris.

Jessica hochait la tête, ses gracieux sourcils froncés. Je sentis la colle à dentier prendre. Elle acceptait ma « pamié ».

— Je ne le laisserai littéralement jamais me filer entre les doigts. J'épouserai ce garçon.

Je détestais quand on utilisait *littéralement* pour des choses non littérales. J'ouvris mon soda et lui rendis son sourire.

Il faudrait me passer sur le corps... *littéralement*.

La Floride était humide. Le ciel éternellement bleu se couvrait de gros nuages gris. C'était comme ça depuis une semaine, et je commençais à en avoir marre de voir des parapluies partout sur le campus. Je décidai de prendre mes livres scolaires dans le foyer des étudiants pour réviser. J'emportai quelques encas dans un sac avec mes manuels et sortis après avoir laissé un mot à Cammie pour lui demander de me rapporter à dîner de la cafétéria.

Je descendis quelques étages en ascenseur et partis en direction de la plus calme des deux salles d'étude de mon dortoir. La pièce était miteuse et sentait la vieille chaussette, mais elle était rarement occupée et j'aimais bien l'ambiance abandonnée de l'endroit. Je pris un virage et reconnus une tête blonde familière devant une fenêtre. Jessica. J'étais sur le point de lui offrir mon « Genre, salut » le plus chaleureux quand je remarquai la manière dont ses épaules retombaient. C'étaient les épaules de quelqu'un qui pleurait. Je connaissais bien ça. Je regardai précautionneusement aux alentours. Les blondes en détresse n'étaient jamais seules. Il y avait en général des amis qui reconfortaient, tapotaient les épaules, rassuraient...

L'endroit était désert. Je fis un pas en avant et m'arrêtai. Peut-être qu'ils avaient rompu. Ma poitrine fourmilla d'espoir et je le chassai, agacée. Il valait mieux ne pas tirer de plans sur la comète.

— Jessica ? Tu vas bien ?

Je posai une main sur son épaule et elle se retourna, me regardant avec de grands yeux de biche humides.

Une collection de mouchoirs usagés était alignée sur le rebord de la fenêtre. Je me demandai depuis combien de temps elle se cachait ici.

— Salut, dit-elle d'une voix faible et rauque.

— Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi est-ce que tu pleures ?

Elle se retourna vers la fenêtre et se tamponna le nez. Elle garda le silence pendant un moment et je me dandinai sur mes pieds, me demandant si elle avait oublié ma présence. J'allais dire quelque chose lorsqu'elle se mit à sangloter.

— Je.. crois... que je... suis... enceinte.

Il me fallut un instant pour comprendre ce qu'elle venait de dire. Elle pleurait moins fort et se mouchait doucement. J'évaluai ma position, la sienne, et celle de Caleb. Les choses étaient merdiques pour nous trois.

— OK, murmurai-je. Est-ce que tu lui as dit ?

— Non.

— Est-ce que quelqu'un est au courant ?

Elle secoua négativement la tête.

— Mes... parents... me déshériteraient et... j'ai tellement peur de... le perdre, dit-elle de manière hachée entre ses sanglots.

— Je comprends.

J'avais l'air compatissante, et une part de moi l'était réellement... une part si minuscule qu'elle aurait fait paraître un atome de la taille d'un poing.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ?

Je ramassai les mouchoirs usagés sur le rebord de la fenêtre et les jetai à la poubelle.

— Il n'y a rien à faire... J'ai un rendez-vous samedi, mais j'ai besoin que quelqu'un m'y amène et je ne veux en parler à aucun de mes amis, tu comprends ? Je suis toujours nouvelle ici. Je n'ai pas envie qu'ils me regardent différemment.

Je doutais fortement que ça change quoi que ce soit. La rumeur voulait que, le semestre avant que Jessica arrive, deux de ses pamiés aient subi la même procédure.

— Pourquoi n'en parles-tu pas à Caleb ? Il comprendrait. Je veux dire, il est à moitié responsable, pour l'amour du Ciel.

— Noooooon, s'écria-t-elle en m'attrapant par le bras et en plongeant ses grands yeux dans les miens. Je lui ai dit que je prenais la pilule... et je comptais recommencer à la prendre, c'est juste que j'ai été tellement occupée avec les cours et lui... Je n'ai jamais pensé qu'un truc pareil arriverait. J'ai fait tellement attention à tout. Je ne peux faire confiance à personne.

Elle s'accrocha alors à moi ; les bras autour de ma nuque, la tête baissée sur mon épaule. Je pris conscience avec un malaise grandissant qu'elle était en train de me serrer contre elle, cherchant une forme de réconfort. Je lui tapotai le dos de la même façon que je l'aurais fait pour quelqu'un qui sentait mauvais et me libérai.

— Je t'y emmènerai.

— C'est vrai ? (Elle essuya les larmes sur ses joues, y laissant des traînées de mascara noir.) Tu ferais ça ?

— Bien sûr. Je suis assez éloignée de la situation. Tu n'auras pas à impliquer tes amis, et Caleb n'aura jamais besoin de l'apprendre.

— C'est samedi à sept heures, répondit-elle, m'attirant dans ses bras de manière si désespérée que je sursautai. Merci du fond du cœur, Olivia.

Eh bien, ça, c'était une surprise. Après notre longue discussion l'autre jour pendant qu'on s'occupait de nos vêtements, elle n'avait pas une fois pensé à s'enquérir de mon nom, même après que je lui avais demandé le sien. Les filles populaires partaient du principe que tout le monde connaissait leur nom. *Bien sûr ! Jessica Alexander. Tu ne lis pas le journal de l'université ?* Jessica n'avait aucune raison de connaître mon nom.

— Je ne me souviens pas t'avoir donné mon nom, lui dis-je en souriant.

— Tout le monde connaît ton nom. Tu es la fille pour qui Caleb a manqué son tir, non ?

Le choc me fit vibrer de la tête aux pieds. Comment avais-je pu oublier mes quinze minutes de gloire, ma course amère à la popularité ? Je reculai, soudain gênée. Il s'agissait d'une période très sombre de ma vie.

— Ne t'en fais pas, il m'a parlé de tes... préférences.

Le mot « préférences » roula sur sa langue comme un bonbon trop sucré. Il tomba entre nous, me criant ses sous-entendus effrayants au visage.

— Il m'a expliqué que tu es lesbienne, expliqua-t-elle avec des pincettes. Une femme qui dit non à Caleb est soit lesbienne soit totalement folle. On se voit samedi.

Touché.

Je retournai à ma chambre, abasourdie, considérant deux options.

Un. Caleb décidait que la seule raison pour laquelle je pouvais le rejeter était que j'étais lesbienne. Deux. Il racontait à tout le monde que j'étais gay en guise de vengeance pour lui avoir mis un râteau. Quoi qu'il en soit, j'allais devoir étaler ma sexualité au grand jour pour éclaircir les choses.

Chapitre 7

Passé

Je conduisis une Jessica maussade à la clinique le samedi matin comme prévu. Fort à propos, le temps était morne, et elle regarda par la fenêtre pendant presque tout le trajet, faisant de temps en temps un commentaire sur un magasin qu'on dépassait ou un restaurant dans lequel Caleb l'avait emmenée. Je me demandais si elle était capable de parler de quoi que ce soit d'autre que de Caleb lorsqu'elle désigna un panneau publicitaire Calvin Klein et dit que Caleb était tellement plus sexy que le type qui posait en sous-vêtements. Je l'imaginai en caleçon, s'amusant dans la piscine et, soudainement, j'eus le vertige. Elle avait raison.

Espèce de sale enfoiré metteur enceinte de petite amie...

La clinique était chic ; définitivement pas l'un de ces endroits louches planqués dans les quartiers pauvres. C'était là que les filles de riches venaient pour faire disparaître leurs petites indiscretions.

La salle d'attente était bourrée de meubles immensément grands et de tableaux. Je choisis un siège dans un coin et fixai intensément un porte-plantes en macramé tandis que Jessica s'entretenait avec la réceptionniste. Elle vint s'asseoir à côté de moi pendant qu'elle remplissait une pile de formulaires. Le bruit du stylo sur le papier était le seul qu'on entendait dans la pièce.

Avant que l'infirmière ne l'emène à l'arrière, Jessica me regarda avec des yeux gros comme des soucoupes et me demanda :

— Tu crois que je prends la bonne décision ?

Un nerf se mit à s'agiter dans mon sourcil. Je n'étais que la conductrice. Je ne voulais pas être son coach de conscience. Si je lui disais « non », on s'en irait tout de suite d'ici... elle cherchait une raison de partir. Si je lui disais « oui »... eh bien... ça faisait de moi une complice.

Je pensai à Caleb. Il ferait ce qui était juste et l'épouserait si elle gardait le bébé. Ils divorceraient probablement dans les cinq ans. Foyer brisé, cœurs brisés... moi sans lui. Je déglutis difficilement.

— Absolument, oui, répondis-je en hochant la tête.

Elle m'adressa un sourire éclatant et m'attrapa la main.

— Merci, Olivia, dit-elle en la pressant.

Je retirai gentiment mes doigts et cachai mes mains derrière mon sac.

Ohmondieu, ohmondieu, ohmondieu !

Quand elle se redressa pour partir, j'eus la soudaine envie de l'attraper par la main et de sortir en courant vers la voiture. Qu'est-ce que j'étais en train de faire ? Je pouvais la faire changer d'avis ! Elle fit

un pas, deux... et le moment de bonté s'en alla, kidnappant ma conscience par la même occasion. L'infirmière conduisit Jessica à travers une série de doubles portes, puis elle disparut. Je me sentis mal, comme si tout le sang dans mes veines avait tourné au vinaigre. Qu'avais-je fait ? Et pour quoi... lui ? Est-ce que je prévoyais réellement d'utiliser cette information pour obtenir ce que je voulais ? Je me balançai d'avant en arrière, les bras enroulés autour de mon ventre.

— Vous allez bien ? demanda la réceptionniste en jetant un coup d'œil par-dessus le panneau de verre givré derrière lequel elle était assise.

— Un truc que j'ai mangé, répondis-je.

Elle hocha la tête comme si elle comprenait et m'indiqua la direction des toilettes. Je me cachai dans celles des handicapés pendant trente minutes, le dos plaqué contre la porte à essayer de convaincre ma conscience meurtrie que Jessica avait fait ses propres choix et que je n'avais rien à voir avec. Lorsque suffisamment de temps fut passé, je retournai à la salle d'attente et me rassis.

Je parcourus quelques magazines et me rongei les ongles jusqu'au sang. Une autre fille arriva pendant ma séance de torture. Elle avait l'air d'avoir seize ans et était escortée par sa mère, qui se cachait derrière des lunettes sombres. La mère se précipita vers la fenêtre, tandis que sa fille se laissait tomber sur une chaise et se mettait à envoyer des textos, ses pouces bougeant comme une machine à grande vitesse. Je détournai les yeux. Ma mère me l'aurait fait garder. Elle m'avait dit un jour : « *On ne pourra jamais dire que j'ai élevé une fille qui fuit ses responsabilités. Fais-le une fois, et tu le feras pour le restant de tes jours.* » Ma mère me manquait vraiment. Peut-être que, si elle était encore en vie, je ne serais pas si mauvaise.

Une infirmière vint me trouver une heure plus tard et se pencha pour s'exprimer à mi-voix, comme toutes les personnes ici. *Si on parle doucement, peut-être qu'on n'attirera pas l'attention sur ce qui se déroule réellement entre ces murs.*

— Jessica est prête. Vous pouvez garer votre voiture vers la sortie arrière pour la récupérer.

Je vacillai. Ils la faisaient sortir par l'arrière du bâtiment. Sournois. Comme si elle était un vilain déchet. Je me précipitai à l'extérieur et sautai dans ma voiture, contente d'être libérée de cet endroit. Une infirmière se tenait derrière le fauteuil roulant de Jessica, les mains posées délicatement sur ses épaules. Jessica était aussi pâle qu'une patate pelée. Elle sourit quand je me garai, un genre de sourire de soulagement qui me mit mal à l'aise. Je sortis précipitamment de la voiture pour aller lui ouvrir la porte passager.

— Elle ne doit rien porter de lourd ni faire d'exercices pendant une semaine, m'informa l'infirmière. Je hochai la tête.

— Tu vas bien ? demandai-je à Jessica pendant qu'elle se glissa du fauteuil roulant au siège avant.

Elle acquiesça mollement.

Je démarrai, l'anxiété me nouant le ventre.

J'avais accompli ce que j'avais décidé de faire, et, à présent, j'avais besoin d'éloigner Jessica de moi autant que possible. Elle me faisait me sentir coupable ; un luxe que je ne pouvais pas me permettre pendant que j'essayais de voler Caleb.

Je mis la radio lorsque nous nous engageâmes sur l'autoroute. Jessica passa à nouveau la plus grande partie du trajet à regarder par la fenêtre. Une part de moi voulait lui demander ce qu'elle ressentait, si elle était triste ou soulagée. Mais la part de moi qui voulait Caleb me fit garder le silence. *Ce sont ses affaires*, me rappelai-je. Je n'étais pas là pour me faire une amie.

Lorsque les toits gris du campus apparurent, nous poussâmes toutes les deux un soupir de soulagement. Je me garai en face de notre dortoir et sortis en vitesse pour ouvrir la portière à Jessica.

— Tu as besoin que je t'aide à aller jusqu'à ta chambre ?

Elle secoua négativement la tête et grimaça lorsque je la soutins tandis qu'elle se relevait. Elle était pâle et ses lèvres d'habitude pleines étaient pincées et disparaissaient sous son nez coulant. Ce n'était pas

la Jessica Alexander qui avait fait la une du journal moins de deux mois auparavant. Même ses cheveux étaient ternes et sans vie, retombant en mèches grasses le long de son visage.

Elle me prit dans ses bras avant de se diriger d'un pas incertain vers l'ascenseur. Je la regardai presser le bouton, s'appuyer contre le mur, enrouler les bras autour de son corps. Lorsque l'ascenseur arriva finalement, elle se retourna une dernière fois pour me faire timidement signe avant d'entrer dans la cage et que les portes ne se referment. Je me laissai aller contre ma voiture, me sentant soudain épuisée. Je décidai de ne pas retourner à ma chambre. Cammie serait là et, quand il s'agissait de moi, elle était terriblement perspicace. À la place, je conduisis jusqu'à un restaurant à quelques kilomètres pour prendre le petit déjeuner et m'assis au bar avec le journal que quelqu'un avait abandonné à l'extérieur.

La une était sur Laura Hilberson et le manque d'avancée dans son affaire. L'inspecteur en charge émettait l'hypothèse que la disparition de Laura pouvait ne pas être un enlèvement et que toutes les preuves indiquaient que Laura avait volontairement disparu. Ses parents éplorés suppliaient quiconque en possession d'informations de se faire connaître.

Je regrettai de ne pas avoir prêté meilleure attention à cette fille quand nous avions des cours en commun. C'était mon époque pré-Caleb, quand je me fichais encore de savoir avec qui il sortait et pourquoi. Elle ne m'apparaissait pas comme le genre de fille qui voudrait disparaître. Elle était populaire et joyeuse, étudiait la communication, selon le journal, dans le but de devenir présentatrice de journal télévisé. J'observai sa photo pixellisée et essayai de l'imaginer assise au pupitre des nouvelles de dix-huit heures. À présent, elle était devenue le *sujet* des nouvelles de dix-huit heures. Je me sentis triste pour elle, où qu'elle puisse être. Qu'elle ait été kidnappée ou non, quelque chose avait mal tourné. Et, à présent, Laura ne réaliserait probablement jamais ses rêves.

Je pensais à mes propres rêves tout en mordant dans mon bagel. Je voulais être avocate et mettre les gens crapuleux en prison. À présent, c'était moi la méchante, puisque j'avais comploté et échafaudé des plans pour un garçon stupide. Je n'avais même plus songé à mes rêves, dernièrement. C'était comme si Caleb avait déraciné mes ambitions et les avait remplacées avec une obsession tenace. Seigneur, je me précipitais vraiment au bas de la pente. Je finis ma tasse de café et jetai de la monnaie sur le comptoir. Si cette obsession faisait tarir mes ambitions maintenant, que se passerait-il si je parvenais vraiment à l'avoir ? Est-ce que je serais tellement en extase devant Caleb que je serais satisfaite d'être sa petite amie et rien d'autre ? Ça signifierait suivre les pas de ma mère, et elle m'avait mise en garde contre le fait de tomber amoureuse d'un homme avant d'avoir accompli mes rêves.

J'avais à moitié réussi à me convaincre d'oublier Caleb lorsque je revins au campus. Je me garai dans le parking étudiant et retournai à mon dortoir avec une nouvelle résolution. Il fallait que j'arrête ces conneries maintenant, avant de tout ruiner. Tandis que je montais l'escalier, j'entendis des rires qui provenaient du troisième étage. Je ralentis en remarquant que l'un d'eux était celui de Jessica. Elle roucoulait et parlait de cette douce voix féminine que les pros du flirt utilisaient pour charmer les hommes. Je marchai lentement, essayant de comprendre autant de ce qu'elle disait que possible.

— Pas aujourd'hui. J'ai mes... tu sais...

Je gravis les dernières marches et tournai dans le couloir. Jessica était sur la pointe des pieds, les bras autour du cou de Caleb. Ils étaient nez à nez, il la contemplait avec adoration. Quand je m'arrêtai net, ils se tournèrent tous les deux pour me dévisager.

— Olivia ! s'exclama-t-elle, embarrassée. Salut.

— Salut, répondis-je en observant Caleb.

Il regarda droit à travers moi comme si je n'étais même pas là. Il se retourna pour faire face à Jessica. *Aïe*. Jessica venait de se doucher et ses cheveux humides étaient ramenés en chignon. Elle avait l'air bien plus en forme que quand je l'avais laissée quelques heures plus tôt. Je pris conscience que Caleb avait dû faire des suggestions sexuelles. Jessica, qui avait reçu comme instruction ferme de s'abstenir des parties

de jambes en l'air pendant les deux prochaines semaines, essayait de le dissuader en prétendant avoir ses règles.

Je me balançai d'un pied sur l'autre, mal à l'aise. Elle avait le visage rougi et me regardait avec insistance.

— Hum...

Je désignai la porte qu'ils bloquaient et levai les sourcils pour signifier mon agacement.

— Oh, désolée.

Jessica gloussa et tira Caleb hors du passage.

Elle ne manqua pas de m'adresser un clin d'œil alors que je les dépassais, et je ne manquai pas de toucher le dos de Caleb avec mon bras. Il s'éloigna vivement du contact, ce qui m'arracha un sourire de satisfaction.

Connard.

J'avançai rapidement jusqu'à ma porte, les prémices de la colère naissant dans ma poitrine. Comment pouvait-elle flirter de la sorte après ce qu'elle venait de faire ? J'enfonçai rageusement ma clé dans la serrure et tournai si violemment que j'en eus mal au bout des doigts. Elle n'avait avorté que depuis quelques heures et elle était pendue à son cou. C'était une idiote et il fallait que j'aie Caleb. C'était aussi simple que ça. J'apprendrais à trouver un équilibre entre lui et mes ambitions. Je pouvais avoir les deux, et c'était ce qui se passerait. J'entrai en trombe et ordonnai à Cammie de se taire avant qu'elle n'ait l'occasion d'ouvrir la bouche. Je me jetai sur mon lit et fis semblant de lire un manuel scolaire. D'ici la fin de la semaine, la relation de Jessica et Caleb serait anéantie, et j'aurais ma deuxième chance.

Chapitre 8

Présent

— Olivia ? Est-ce que tu viendras ?

Caleb, à l'autre bout de la ligne, attend ma réponse.

Je soupire, étudie mon appartement, retire une peluche de mon pull. Il voudrait que je vienne dîner chez lui, et j'ai l'impression que ce serait vraiment dépasser les bornes. Ce n'est pas comme si je ne l'avais jamais fait, mais je suis en train d'*essayer* d'être une bonne personne. Si je parviens à garder les choses éloignées de sa vie privée, alors je peux faire semblant que c'est lui l'instigateur de toute cette affaire.

— Sincèrement, Caleb, je ne crois pas que ce soit une excellente idée. Ta petite amie ferait une syncope si elle découvrait ça. Pourquoi ne pas se donner rendez-vous dans un restaurant ou un truc du genre ?

— Je cuisine mieux que n'importe quel restaurant dans lequel tu as jamais mis les pieds. En plus, il y a plus de chance qu'elle nous remarque dans un resto que chez moi.

À moins qu'elle ne te surveille comme la dernière fois... je pense amèrement.

— Elle n'a pas eu trop de problèmes à trouver *mon* appartement, dis-je d'un ton acerbe. En plus, je te connais à peine. Tu crois vraiment que ce serait prudent de me pointer chez un étranger pour le dîner ? Tu pourrais être un violeur, pour ce que j'en sais.

— Olivia, tu m'as déjà invité chez toi et tu as survécu. J'ouvrirai une bouteille de vin... ce sera marrant.

— Les trucs marrants, c'est pas trop mon genre.

— Ce sera dangereux.

Je souris.

— Je ne bois que du rouge.

— Très bien, m'dame.

— Et assure-toi qu'*elle* ne nous rende pas une visite surprise, cette fois-ci.

Caleb se met à rire.

— Vraiment ? Je pensais que ce serait sympa qu'elle passe.

On convient d'un jour et d'une heure, et je me sens anxieuse en raccrochant. J'enfonce mon visage dans un coussin et grogne de honte. Je suis dépassée par les événements.

Mon téléphone sonne à nouveau. Croyant qu'il s'agit de Caleb qui a oublié un minuscule détail, je décroche direct.

— Allô.

— Olivia ?

C'est une autre voix.

— Ouiiii ?

— Olivia ! Merveilleuse et sexy Olivia ! Où te cachais-tu toute ma vie ?

— Jim ?

— Le seul et unique, bébé. Comment va ? Tout roule pour toi en ce moment ?

— Tout roule, je réponds en riant. À quoi dois-je le plaisir ?

— Je suis en ville, et il n'y a rien dont j'aie plus envie que de passer un peu de bon temps avec la fille de mes rêves.

— La fille de tes rêves ! La dernière fois qu'on s'est vus, tu m'as traitée de mégère et dit que je n'avais aucun talent.

— Ce ne sont que des mots, ma puce. En plus, tu venais encore de dénigrer une de mes déclarations d'amour. Laisse un homme se venger par les mots, OK ? Quand es-tu disponible ?

Jim. Jim. Le type que j'avais utilisé pour faire une déclaration sur ma sexualité. Celui que j'avais laissé tomber comme une vieille chaussette dès le moment où j'avais volé Caleb. Il restait fidèle. Je recevais un coup de fil chaque fois que son travail le faisait venir près de chez moi, et on passait une folle soirée à danser, manger, ou à nous adonner à n'importe quel autre plaisir coupable dont nous avons envie. Ensuite il s'en allait, et ça me convenait parfaitement.

— Pendant combien de temps es-tu dans les parages ?

— Deux jours, trois tout au plus. Je pensais qu'on pourrait aller au Wave se bourrer la gueule et se frotter sur la piste de danse...

— Hmm... ça a l'air romantique. Quand peux-tu être là ?

— D'ici quinze minutes, il faut que je m'arrête prendre des clopes.

— OK, je réponds. Je serai prête.

Je raccroche et applique un peu de rouge à lèvres. Je suis toujours en train de penser à Caleb, il faut que je me force à arrêter.

Ce soir, ce serait juste Jim et moi et un agréable moment. Pas d'obsessions. J'enfile un pantalon noir, un pull vert aux épaules dénudées et ramène mes cheveux en queue de cheval.

Jim me prend devant chez moi. Je saute dans sa voiture, une Mustang verte rénovée de 1969 avec des bandes jaunes, et lui souris.

— Tu es comme un cachet de Vicodin un mauvais jour, Libby, dit-il, me surprenant et m'embrassant droit sur la bouche.

Je recule et secoue la tête.

— Hmm... j'adore quand tu me compares à des médocs.

Je mets ma ceinture de sécurité et commence à triturer les boutons de la radio. Jim aime Phish, ce qui est à mon sens un péché, puisque ce sont des Grateful Dead au rabais.

Jim m'adresse un clin d'œil et cale une cigarette entre ses lèvres. En règle générale, je ne tolère pas la fumée ; elle me fait me sentir recouverte de saleté, et le fait que ma mère soit morte du cancer n'aide pas. Mais il y a un truc dans la manière dont Jim fume qui me donne envie de le regarder. Quand il actionne son briquet, je suis impatiente de voir la première ligne de fumée. Il abaisse sa cigarette contre la flamme et inspire. Je peux presque entendre l'extrémité de sa Camel siffler de plaisir lorsqu'elle accepte le feu. C'est mon moment préféré ; il prend une longue bouffée, bat des paupières comme un junkie, puis exhale la fumée grise par le nez. Elle fait des ronds en s'échappant vers le ciel, comme un fantôme cendré gracieux. Magnifique.

Je me laisse aller contre mon siège, satisfaite. Jim est sombrement séduisant. Il porte de l'eye-liner et un jean qui s'accroche à son corps comme une peau de reptile. Il a les cheveux hirsutes et teints en noir,

ce qui fait paraître ses yeux bleus pénétrants presque couleur lavande. J'ai toujours pensé que l'accent anglais lui serait mieux allé qu'à Caleb. Je dégage de la fumée à l'aide de ma main et chantonne la fin d'une chanson qui passe à la radio et que ma mère aimait beaucoup.

— Pourquoi es-tu si heureuse ce soir ? demande-t-il en faisant tomber un centimètre de cendre dans une canette de Red Bull vide. Quelque chose d'extrêmement grave doit se tramer dans l'univers pour que tu sois assez heureuse pour chanter.

Il se faufile dans le trafic, manquant de peu le parechoc du camion devant nous.

— Je sais pas. Je le suis, c'est tout.

Jim hausse un sourcil.

— Allons, Libby. Je sais quand il se trame quelque chose.

Je marque une pause. Puis je réponds :

— Caleb est de retour.

Un silence choqué suit ma révélation. Gladys Knight chante à la radio. Jim tape le volant du bout des doigts de manière distraite au rythme de la chanson.

— Il est de retour.

On dirait une affirmation plutôt qu'une question. J'entends distinctement le dégoût dans sa voix, et je ne peux pas lui en vouloir. Caleb avait toujours été un caillou dans la chaussure de Jim, surtout quand j'avais fini par choisir Caleb plutôt que lui.

— Olivia, dit-il en éteignant la radio et en lançant sa cigarette par la fenêtre, ce qui signifie que je vais pouvoir assister au processus d'allumage une nouvelle fois d'ici quelques minutes. Comment ça, de retour ?

Je ne compte vraiment pas lui parler de l'amnésie.

— Je sais pas. Il est juste de retour et je me fiche bien de savoir pourquoi.

Jim plisse les yeux, ce qui lui donne l'air de regarder la route de manière suspicieuse.

— Je ne sais pas ce que tu as avec ce trou du cul. Quatre ans et une sale rupture plus tard, tu es toujours raide dingue de ton Ken du basket.

Je n'ai pas envie d'entendre ça. Pas de la part de Jim. Pas de la part de Cammie. Même dans mes rêves les plus fous, jamais je n'avais espéré un tel retournement de situation. Un millier de filles pourraient me dire qu'elles auraient agi différemment que moi le jour où j'avais fait semblant de ne pas connaître Caleb que je m'en ficherais. C'était ma seconde chance.

— C'est arrivé par accident. Je ne suis pas allée le chercher, donc n'ajoute rien.

On se gare devant le club et je sors avant que le voiturier n'ait le temps d'ouvrir la porte. J'attends Jim pendant qu'il extrait son long corps de l'habitacle et qu'il jette les clés au préposé. Il est en pétard. C'est écrit en gros sur son visage. Il m'a plus d'une fois accusée de me rabattre sur lui quand Caleb n'était pas dans le coin. Je marche devant lui, ignorant le regard réprobateur qu'il m'adresse. Je me sens super sûre de moi ce soir, alors ce n'est pas dur. Ce ne sont pas ses putains d'affaires de toute manière – espèce de sale punk fouineur qui porte de l'eye-liner. Jim déteste la faiblesse, et, bon sang, Caleb est la mienne. Mais j'ai bon espoir que, lorsqu'on commencera à danser, il oubliera tout ça.

Le Wave est rempli à ras bords de corps vibrants. Jim attrape ma main et me fait traverser la foule de danseurs en direction du bar. La plupart des filles se tournent pour nous regarder. Qu'est-ce qu'un rocker pur et dur comme lui fait avec une gentille fille comme moi ? La manière dont elles promènent sur moi leurs yeux curieux me hérissent, ce qui me vaut quelques regards noirs.

Jim pose un billet de cinquante sur le bar visqueux et commande quatre shots de tequila. Je prépare nos citrons et lui souris.

— Tu es toujours en colère ? je lui demande.

Le barman glisse les verres dans notre direction et on en prend chacun deux. Jim hausse les épaules.

— Ça a de l'importance ?

Je descends le premier et suce le citron pour faire passer le goût. Je déteste la tequila.

— Je n'ai pas envie que tu sois en colère. Je te vois si rarement.

Jim cligne trois fois des yeux, ce qui lui donne l'air très agacé, puis m'embrasse sur la joue.

— Et si on s'amusait, plutôt ?

Il commande deux shots supplémentaires, et on trinque. On s'attarde quelques minutes au bar tout en regardant la piste de danse. On est encore trop sobres pour se laisser aller.

— Bon, allons nous frotter sur le dancefloor, dit-il en jetant son reste de citron dans la poubelle.

Je le suis dans la foule qui se déhanche alors que la tequila me monte à la tête. On danse jusqu'à ce que je ne sente plus mes pieds et que mes cheveux soient humides de sueur. Jim me touche davantage que ce qu'il fait en général. Je mets ça sur le compte du retour de Caleb. Les hommes ressentent toujours le besoin de pisser sur ce qu'ils pensent leur appartenir. Je le laisse m'attirer près de lui. Je suis trop bourrée pour m'en soucier. Ça me rappelle cette scène dans *Dirty Dancing*, quand Bébé s'incruste à la soirée des employés et tient la pastèque. On danse face à face, de manière sensuelle. Jim n'est pas un fervent adepte du frotti-frotta, qui est pour lui la danse caractéristique des ados. Il appelle ça le câlin cuillère cochonne. Je trouve qu'il y a quelque chose de très sincère dans le fait de danser en se regardant dans les yeux.

On ne part pas avant que le DJ range son équipement.

— Tu es en état de conduire ? je lui demande.

J'ai l'impression d'être en train de flotter dans l'espace.

Jim ricane.

— Je suis aussi sobre qu'un prédicateur le dimanche matin, répond-il avec un faux accent du Sud.

Sur le trajet du retour, je garde les yeux fermés et laisse le vent me caresser le visage. On ne parle pas beaucoup. Jim passe un vieux CD de Marcy Playground qu'on avait l'habitude d'écouter à l'université. *Sex and Candy*. Je glousse quand il se met à chanter les paroles.

Quand on se gare devant mon appartement, il sort de la voiture et me suit jusqu'à la porte.

— Est-ce que c'était un rencart ? Pourquoi tu me raccompagnes à la porte ? je demande en rigolant.

Je fouille mon sac à la recherche de mes clés tandis qu'il m'observe. Quand je relève les yeux, il me regarde de manière étrange.

— Jim ? je demande en faisant un pas dans sa direction. Tout va bien ?

Il est peut-être malade. Son expression est vide et il a les joues légèrement rouges, comme quelqu'un qui hésite à dégobiller. Je m'arrête lorsqu'il se penche soudain en avant. Au début, je pense qu'il va vomir, mais, au dernier moment, il modifie sa trajectoire et vise mon visage, essayant de m'embrasser. Je tourne la tête, ce qui fait que ses lèvres atterrissent en baiser humide sur ma joue. Lorsqu'il recule, ses yeux sont rougis.

— Qu'est-ce que tu fais ? je lui demande.

Jim et moi n'allons jamais plus loin. C'est une règle tacite que j'ai instaurée. Il est si proche qu'il faut que je recule la tête pour voir son visage. On ne s'est pas embrassés depuis l'université.

— Est-ce que c'est parce que je ne suis pas lui, Olivia ? Ce putain de Caleb ?

Je secoue la tête. Je me sens confuse. Je n'arrive pas à formuler mes pensées assez rapidement.

— Ce n'est pas comme ça entre nous, Jim. Pourquoi maintenant ?

— Tu sais, le sexe n'est pas toujours obligé de signifier quelque chose. Ça peut juste être marrant.

Il cligne et cligne des yeux, comme s'il essayait de me repousser de son champ de vision. Qu'est-ce que je suis censée répondre à ça ?

— Je pense que des amis devraient rester uniquement amis, sans les complications que le sexe amène.

— Des amis, répète-t-il en sifflant. J'en ai marre d'être ta putain de roue de secours.

Un frisson me parcourt. C'est tout à fait vrai, mais c'est moche à entendre.

— Tu es une vraie allumeuse, tu sais ça ?

La surprise me fait relever les yeux. Il m'a souvent appelée comme ça pour plaisanter, mais jamais sur ce ton.

Il a le visage bouffi, ses yeux sont rouges, et il m'effraie au point que mon instinct de survie féminin me crie de partir en courant. Je fais un pas en arrière.

— Jim, tu es bourré, dis-je lentement.

— Je suis bourré et tu es une salope.

L'instant d'après, il est sur moi avec sa bouche, appuyant contre mes lèvres fermement closes, ses mains entre mes jambes. Je pousse un cri étouffé et m'efforce de l'écarter. Il ne bouge pas malgré mes efforts, et je comprends qu'il n'y a rien que je pourrai faire pour l'arrêter. J'essaie de le raisonner, mais il ne semble rien entendre. Il me pelote, tente de descendre mon pantalon. La porte de mes voisins se trouve à moins de dix mètres de l'autre côté du bâtiment. Si je parviens à me libérer, je peux courir là-bas. Puis arrive le moment où il est distrait et relâche sa poigne sur mon bras. Je saisis l'occasion de libérer mes mains et le gifle violemment. Il recule, choqué, et porte la main là où je l'ai frappé. Je suis préparée à ce qu'il revienne en force, mais il se contente de me regarder. Je ne peux aller nulle part. Je suis coincée contre ma propre porte. Je pense à hurler, mais la seule personne susceptible de m'entendre est Rosebud, et que pourrait-elle faire ? Alors j'essaie de le raisonner.

— Rentre chez toi, Jim.

Ma voix est ferme.

Les quelques secondes qu'il met à réfléchir à ses options deviennent un souvenir diffus. Je suis en colère, honteuse et effrayée tandis que je le regarde décider s'il va me violer ou non.

Je t'en supplie, mon Dieu, fais qu'il parte.

L'espace grandit entre nous lorsqu'il fait demi-tour et retourne d'un pas incertain à sa voiture.

Je tombe pratiquement sur mon palier en entrant. Lorsque je suis de l'autre côté de la porte, je verrouille et me jette sur mon canapé. Je sanglote dans un coussin jusqu'à ce que ma gorge soit à vif, puis je prends le téléphone et appelle la seule personne en qui j'aie jamais eu confiance.

— Caleb...

— Olivia ? (Sa voix est épaissie par le sommeil.) Qu'est-ce qui se passe ?

— Est-ce que tu peux venir ?

— Maintenant ?

Je l'entends marcher dans sa chambre... actionner un interrupteur... fouiller dans un tiroir.

— Caleb... s'il te plaît... je...

— Je serai là dans un instant.

Quand Caleb arrive, il est décoiffé et porte un short et un vieux tee-shirt.

— Que s'est-il passé ? demande-t-il dès qu'il me voit.

Il relève mon menton du bout des doigts et fait pivoter mon visage. Je lui raconte pour Jim, le club, et ce qu'il a fait ensuite.

Caleb fait les cent pas dans mon salon. Son visage est déformé par la colère.

— Où est son hôtel, Olivia ?

Il a les poings serrés le long de son corps.

J'ai peur que, s'il trouve Jim, il découvre qui je suis réellement.

— Non ! N'y va pas !

Je tire sur son bras jusqu'à ce qu'il se rasseie à côté de moi.

Sa colère laisse petit à petit place à l'inquiétude, et il m'attire contre son torse. C'est une position dans laquelle je ne me suis pas retrouvée depuis longtemps, et je me sens bouleversée. Il sent le savon, Noël et sa propre odeur, et je me mets à pleurer comme un bébé devant la sécurité inhabituelle que son toucher me procure. Personne ne m'a jamais tenue comme ça. Je ne sais pas si je dois m'éloigner ou m'accrocher à lui comme si ma vie en dépendait.

— Est-ce que tu peux rester ici ce soir ? je murmure.

Il m'embrasse sur le front et fait disparaître mes larmes du bout du pouce.

— Oui, bien sûr, je resterai.

Je me sens si soulagée que je me mets à trembler de façon pathétique. Il me serre plus fort. Qu'est-ce que j'aurais fait s'il n'avait pas été là ? Qui aurais-je appelé ? Caleb est ici, à présent, mais le temps presse. Je me suis mise dans une situation qui va me faire le perdre une seconde fois. La première a été assez douloureuse. Je me cale contre sa chaleur et profite de la sensation qu'on s'occupe de moi. Je m'endors la tête posée sur son torse en écoutant son cœur battre le plus beau rythme que j'aie jamais entendu.

Chapitre 9

Passé

Ma décision était prise. Je parlai de l'avortement à Cammie tandis que nous mangions à la cafétéria.

— Tu déconnes, dit-elle, et une frite lui tomba de la bouche.

— Non, répondis-je en déglutissant difficilement. Je l'ai entendue en parler à cette fille, celle qui s'arrache les croûtes.

J'avalai le reste de mes frites et léchai le sel sur mes lèvres.

— Nadia ? demanda Cammie en repoussant son assiette.

— Oui, Nadia, mais tu ne dois répéter à personne ce que je viens de te raconter, Cammie. Je veux dire, tu imagines comme ce serait horrible si la nouvelle se répandait ?

J'étudiai le joli visage de ma coloc et fronçai les sourcils. Peut-être que Cammie déciderait pour la première fois de garder un secret. Qu'est-ce que je ferais, dans ce cas ?

— Tu crois que ça ferait quelque chose à Caleb ? Je veux dire, tu crois qu'il aurait voulu le garder ?

J'étudiai ses yeux brillants tandis que mon estomac se retournait. Je n'avais jamais vraiment songé à ça. Il aurait voulu le garder. J'en étais convaincue. La manière dont il avait parlé de sa famille, ce soir-là chez Jaxson's, me soufflait qu'il voulait être père. Je fermai les yeux et soupirai.

— Pourquoi penses-tu que j'aurais la réponse à cette question ?

Cammie haussa les épaules.

— Tu le connais un peu. Je veux dire, tu as passé du temps avec lui, non ? J'ai juste supposé que...

— Je ne sais rien de lui, rétorquai-je en me levant et en attrapant mon plateau.

En dehors du fait que je le désirais plus que tout au monde. Je regardai Cammie et ressentis un pic de panique. C'était trop tard.

Cammie souffrait de diarrhée verbale. La nouvelle allait se répandre entre les murs de l'université comme une traînée de poudre. Je venais officiellement de me réserver une place en première classe dans le train pour l'enfer.

Tchou tchou !

— Je retourne au dortoir, lui dis-je.

J'avais envie qu'elle me suive afin que je puisse garder un œil sur elle. Je n'étais pas sûre de vouloir qu'elle...

— OK. Je vais rester dans le coin un moment.

Cammie m'adressa un sourire doux. Son visage était l'innocence incarnée, mais ses yeux étaient diaboliques. Je pouvais voir le monstre à potins remonter le long de son œsophage et pousser frénétiquement ses lèvres pour sortir.

Je fis demi-tour et fuis avant qu'elle ne puisse voir les larmes qui s'amassaient aux coins de mes yeux.

Tchou tchou...

La nouvelle de l'avortement se répandit bruyamment à travers la chaîne du potin et mit deux jours à atteindre Caleb. Ce fut une ancienne petite amie qui porta le coup fatal. Elle avait saisi sa première opportunité de se débarrasser de Jessica pour le récupérer. Je l'avais vue adresser des regards pleins de haine à Jessica ces dernières semaines. Je les reconnaissais parce que je faisais la même chose.

La rupture se déroula en moins de dix minutes. Elle se produisit devant une grande partie du corps étudiant, qui s'attardait sur les lieux comme des mouches autour d'une carcasse saignante. Je n'étais pas présente, mais Cammie, qui se trouvait aux premières loges, me raconta tout. L'ex avait parfaitement minuté la chose, relatant les faits à Caleb juste avant un dîner avec Jessica, puis était restée pour regarder. Jessica avait trouvé Caleb en train de l'attendre sur les marches de la cafétéria. Leur échange avait été bref. Jessica, hystérique, avait tout avoué à Caleb, qui – selon certains – avait donné un coup de poing dans un mur et – selon d'autres – avait jeté un banc contre un arbre. En réalité, il s'était éloigné d'elle, impassible, et ne lui avait plus jamais adressé la parole. Jessica était retournée chez elle quelques jours après les événements et avait paraît-il laissé toutes ses affaires au campus. Je me demandais si elle savait que ça venait de moi, si elle avait seulement repensé à moi une seule fois, ou si mon visage avait simplement disparu avec ceux de tous les gens non populaires.

Je me sentis coupable pendant une semaine. J'avais l'impression qu'une main invisible appuyait constamment sur ma nuque. Je baissai la tête de honte et hantai les dortoirs comme une ombre. Au bout du huitième jour, je justifiais déjà ce que j'avais fait.

Je m'étais complu dans mon amour-propre. J'avais tiré avantage d'une fille qui cherchait quelqu'un de confiance et j'avais exploité sa situation délicate à mon avantage. J'étais la fille de mon père. Je me haïssais.

Mon père – Oliver Kaspen, pas de deuxième nom – était le pire enfoiré qui avait jamais existé. Ma mère avait l'habitude de dire qu'il était le portrait craché d'Elvis : sombre et sexy avec un regard langoureux. Il avait le genre de bouche qui disait de belles choses, mais, lorsque les choses s'envenimaient, adoptait un vilain rictus et tranchait là où ça faisait mal. Mais, avant qu'il ne laisse tomber le masque de charme qu'il portait, avant qu'il ne vous explique que la seule raison pour laquelle il était avec vous était à cause de cette horrible gosse que vous lui aviez faite, c'était le plus adorable des hommes et il distribuait les compliments. C'était comme ça qu'il avait eu ma mère, et comme ça qu'il m'avait eue moi, l'horrible gosse.

Il n'était resté que pendant trois ans après ma naissance, avant de partir sac au dos. De temps en temps, durant ma préadolescence, il se « réconciliait » avec ma mère et élisait domicile du côté gauche de son lit avant de prendre une fois encore la poudre d'escampette pour aller faire les quatre cents coups ailleurs. Il avait joué notre budget nourriture, nous avait engueulées lorsqu'il l'avait perdu, et il n'avait jamais sourcillé quand on n'avait rien d'autre à manger qu'un vieux paquet de crackers. Mon père.

Une fois, quand nos placards étaient vides et que j'étais en train de me ronger un pouce tellement j'avais faim, il était parti avec le dernier dollar de ma mère. Mon esprit d'enfant de cinq ans avait pensé qu'il était allé chercher de la nourriture, mais, des heures plus tard, il était rentré en empestant tellement le steak que j'en avais eu l'eau à la bouche. Oliver Kaspen ne se préoccupait que d'Oliver Kaspen. Aïe. Pour ma mère, ça avait été la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase. Elle l'avait fichu à la porte de notre studio miteux en lançant une collection de gros mots que je n'avais jamais entendus.

La frénésie hystérique pour Caleb commença peu après le départ de Jessica. Les filles se battaient pour son attention comme des chimpanzés sous acide.

— Il a la banane qu'elles veulent toutes, fit un jour remarquer Jim alors que nous observions deux blondes s'agiter autour de Caleb comme des ballons gonflés à l'hélium mal attachés.

Caleb était en train de rire à ce que l'une d'elles avait dit. Elle se pencha vers lui et déposa un baiser sur sa joue, geste auquel il répondit en rougissant et en reculant vivement, surpris. La jalousie me fit détourner les yeux. Je ne pouvais plus le supporter. J'étais en train d'assassiner mentalement une nouvelle personne toutes les cinq minutes.

Mon opportunité se présenta le jour où je ratai mon test de latin. Je n'avais jamais reçu de *C* de toute ma carrière étudiante, alors le large *F* entouré de rouge et souligné deux fois me fit faire une syncope. J'étais en train de perdre pied. Je n'arrivais plus à me concentrer. Caleb s'était implanté dans mon cerveau comme un parasite qui se nourrissait de mes pensées et émotions. Il fallait faire quelque chose. Je me tenais entre deux bâtiments, serrant mon test contre ma poitrine tout en observant d'un regard vide une brique aléatoire dans un mur lorsque quelqu'un s'approcha et me colla un flyer dans les mains. En temps normal, je l'aurais jeté direct, mais, cette fois-ci – on peut mettre ça sur l'état de choc dans lequel je me trouvais –, je le retournai.

MEGATEUF ZAX

Où ? Où d'autre ?

Quand ? Samedi dès 22 h.

Amenez de la bière.

Lorsque je rentrai à ma chambre, je plantai le flyer dans le visage de Cammie.

— Il faut qu'on y aille.

Elle était penchée sur un panneau d'affichage et utilisait de l'eye-liner liquide pour écrire les mots « Plan de développement » au sommet. Elle jeta un coup d'œil au flyer une fraction de seconde, puis se mit à souffler sur ses lettres fraîchement tracées.

— Tu fais une sorte de crise de la quarantaine ?

— Je n'ai que vingt ans, petite insolente. Tu dois avoir quarante ans pour faire une crise de la quarantaine. Pourquoi tu n'utilises pas un feutre ?

— Je n'en ai pas, et je ne suis pas d'humeur à rigoler. Je dois rendre ce projet demain, et la seule chose que je connais du développement, c'est son orthographe.

— Pas sûr que tu le saches vraiment... Tu as oublié un P.

Cammie fronça les sourcils en étudiant son panneau et entreprit de rajouter un P.

— Il faut que tu viennes avec moi...

Je marchai jusqu'à mon bureau pour y prendre une boîte de feutres.

— Qu'est-ce que tu irais faire à une fête ?

Je réprimai l'envie de lui mettre une baffe et tentai de parler gentiment.

— Je sais pas, des trucs normaux que font les gens à des fêtes... Genre... s'amuser.

— Tu ne bois pas, tu ne dances pas, tu ne fumes pas. Désolée, Olivia, personne n'aura envie de parler politique avec toi, à moins que tu te retrouves dans une fête chez les Bêta Nu, et ça, ça craindrait vraiment.

— Je sais danser, rétorquai-je sur la défensive, et tout le monde peut boire, il ne faut pas être spécialement doué pour le faire.

— Oui, mais il faut être doué pour ne pas se comporter comme un imbécile quand on a bu.

Elle était en train de dessiner des cœurs aux coins de son panneau d'affichage et mettait des petits smileys à l'intérieur de chacun.

Elle était irrécupérable.

Je soupirai de manière dramatique.

— Je ferai ton projet... si tu viens avec moi.

Cammie roula sur le dos et se mit à agiter les bras en l'air comme si elle nageait la brasse.

— Dieu soit loué ! Tu as prononcé les mots magiques !

Je grognai. Je le lui aurais fait de toute manière. Jamais je n'aurais laissé ma coloc rendre un plan de développement qui ressemblait à une carte de Saint-Valentin.

Le samedi, je me préparai avec la précision d'un neurochirurgien. Tout ce que je faisais devait être absolument parfait. Je comptais gagner cette bataille – que ce soit à l'aide de rouge à lèvres Rubis ou du parfum Sexy de chez Victoria's Secret. À dix heures, Cammie et moi montions les marches de la demeure de la fraternité Zax, entourées d'un nuage de nicotine. La tête me tournait et ma robe, qui était une taille trop petite, serrait ma poitrine comme un boa constricteur.

— Je suis contente que tu aies l'air d'une fille normale, dit Cammie en m'observant avec un sourire approbateur.

— Normale, par opposition à quoi ?

J'étais en train de remonter ma robe pour essayer de couvrir mes seins, qui ressortaient comme deux muffins charnus du soutien-gorge push-up de Cammie.

Elle m'adressa un sourire taquin et tira sur la robe pour la faire redescendre.

– Eh bien, déjà, tu as ces trucs, dit-elle me plantant un doigt dans la poitrine. Tu as passé ton temps à les cacher dans ces horribles hauts démodés que tu affectionnes. Et le maquillage te donne l'air sexy, exotique, même. Le résultat est plutôt pas mal.

J'espérais bien.

— Tu es prête, O ? demanda Cammie en me serrant le bras.

Je me sentais un peu nauséuse, pour dire la vérité, mais je pris une profonde inspiration et acquiesçai.

— Bien, parce que ça va être la soirée la plus intéressante de ta vie.

La porte s'ouvrit et nous entrâmes dans une pièce tellement bourrée de monde et empestant si fort la bière que mon premier instinct fut de ressortir aussitôt. Cammie me poussa dans la pièce en direction d'une table envahie de bouteilles.

— Un verre pour commencer, dit-elle en me tendant un verre en plastique, et ensuite tu feras ce que tu es venue faire.

Cammie versa de la vodka dans mon verre et ajouta un maigre filet de jus de canneberge. J'étais tellement nerveuse. Je pris une trop grosse gorgée et renversai une partie du cocktail sur le devant de ma robe.

— Doucement, Julia Roberts. Le but est d'être discrète.

Cammie me fit les gros yeux et je pris une nouvelle gorgée, avec précaution cette fois-ci. C'était pire que je ne l'aurais cru. Les gens transpiraient et touchaient tout, expirant leurs haleines alcoolisées au visage de tout le monde... leurs microbes ! Ces gens se comportaient comme des animaux en rut. La panique me saisit soudain. Être quelqu'un d'autre était trop difficile. Il devait y avoir une autre manière d'arriver à mes fins.

— Je ne crois pas que je vais pouvoir..., dis-je en faisant demi-tour.

La porte ne se situait qu'à dix pas de là. Tout ce que j'avais à faire était slalomer entre quelques personnes, et je pourrais filer dans l'air frais de la nuit avant d'avoir l'occasion de me ridiculiser.

Cammie m'attrapa par le bras.

— Le voilà, me souffla-t-elle à l'oreille.

Je me tournai. Caleb se trouvait dans une pièce sur notre gauche en pleine partie de billard. Des rires tapageurs s'élevaient autour de lui, et les mots « vibromasseur et serrurier » me parvinrent.

— Bon, peut-être qu'on peut rester un moment, dis-je faiblement.

Caleb était en train de jouer. Il se pencha sur la table, très concentré, et ficha deux balles dans un trou.

— Qu'est-ce que je fais, maintenant ?

— Il faut que tu attires son attention sans attirer son attention.

— Je ne comprends pas le langage codé féminin.

Cammie fit signe à quelqu'un à l'autre bout de la pièce.

— Écoute, évite juste d'être trop flagrante, répondit-elle. Il n'y a rien de moins attirant qu'une fille qui se jette au cou d'un type.

Ça sortait de la bouche de la même Cammie qui s'appliquait de l'huile d'amande douce sur le décolleté tous les matins pour attirer l'attention sur ses « plus beaux atouts », selon ses propres mots.

— Comment je suis censée faire ça, bon sang ?

— C'est toi qui voulais venir. Débrouille-toi.

Et, sur ces quelques paroles, elle m'abandonna. Saleté de première année. Je restai vers la table des boissons pendant quelques minutes, puis pris conscience que je devais avoir l'air d'une tocard et m'éloignai. OK, il fallait que je fasse quelque chose pour attirer son attention, pour lui faire savoir que j'étais là.

Je remarquai le stand du DJ et une idée se fraya un chemin à mon esprit. Danser ! Mon arme secrète ! Un type qui portait un tee-shirt de Korn était en train de pianoter quelque chose sur un ordinateur portable derrière la table. Il me salua de la tête lorsque je m'approchai, et dirigea aussitôt son regard sur mon décolleté.

— Est-ce que je peux demander une chanson ? criai-je pour couvrir la musique.

Il hocha la tête sans quitter mes seins des yeux et me colla un bout de papier et un stylo dans la main. J'y inscrivis rapidement le nom d'une chanson et de l'interprète et le lui rendis.

— Mon visage est ici, dis-je en tendant une main pour lui remonter le menton jusqu'à ce qu'il me regarde dans les yeux.

Il me sourit et m'adressa un clin d'œil.

Abruti. Il me plaisait plutôt bien.

— Je la passe après celle-ci, hurla-t-il par-dessus les basses.

Il me montra ses pouces levés tandis que je m'éloignais d'un pas nonchalant.

J'observai la piste de danse avec inquiétude en remarquant que la seule autre personne qui s'y trouvait était un type prématurément bourré qui bougeait n'importe comment en agitant les hanches sans la moindre once de rythme. Ça me coûterait, mais c'était le prix de l'obsession. J'allais le faire. Je pris une immense gorgée, finissant ce qu'il restait de mon cocktail à la vodka, et me remémorai le baiser dans la piscine pour me donner du courage. Ce souvenir m'insuffla un élan momentané d'audace. Je voulais être embrassée comme ça à nouveau, tous les jours, si c'était possible.

Je m'avançai sur la piste lorsque ma chanson sortit des haut-parleurs. Il ne me fallut que dix secondes pour gagner l'attention de toute la pièce. Les gens s'arrêtèrent tous en même temps pour me regarder. J'étais douée. J'étais vraiment, vraiment douée. Je remerciai silencieusement ma mère pour les huit années de cours de danse qu'elle avait réussi à me faire suivre dans l'école du coin tandis que je me déhanchais de manière compliquée.

*I'm obsessive when just the thought of you comes up...*¹

Du coin de l'œil, je vis Cammie guigner pour voir ce qui se passait. Sa bouche s'arrondit et elle m'adressa un clin d'œil approbateur.

*It's not healthy for me to feel this...*²

Des personnes me rejoignirent sur la piste de danse, mais gardèrent une distance respectueuse, se déplaçant autour de moi comme mes danseurs personnels.

— On dirait qu'on a quelqu'un prêt à mettre le feu ce soir ! s'exclama le DJ dans le micro.

Alors que davantage de gens s'amassaient pour me regarder, je vis Caleb et ses potes de billard sortir de la pièce où ils se trouvaient. *Oui, c'est ça, viens voir ce qui se passe.* Je laissai mes cheveux retomber de manière séductrice devant mes yeux et tournai les hanches dans sa direction.

*This time, please, someone come and rescue me...*³

J'étudiai son visage lorsqu'il me remarqua. Des papillons se mirent à danser d'excitation dans mon ventre. Bingo ! Contact visuel. En dehors d'un léger plissement d'yeux, son visage n'exprima pas la moindre once d'émotion. Et merde ! J'exécutai ma marque de fabrique, un coup de hanche de danse orientale, et vis avec satisfaction qu'il haussait un sourcil. Lorsque Rihanna chanta : « *Just your presence and I second-guess my sanity...* »⁴, je regardai Caleb droit dans les yeux et agitai un doigt pour lui faire signe d'avancer. Il ne sembla pas le moins du monde surpris et s'éloigna du mur pour s'approcher d'une démarche décontractée, mains dans les poches. Il me laissa danser autour de lui pendant de nombreuses secondes, souriant lorsque les gens se mirent à crier des remarques salaces, avant de m'attraper par la taille et de danser avec moi. Il était doué et bougeait de manière suave, exactement comme je m'y attendais.

Lorsque la chanson se termina, nous continuâmes à danser sur la suivante, puis celle d'après. Mes cheveux humides me collaient à la nuque quand Caleb me fit sortir de la piste. Je lui tins la main tandis qu'il nous faisait traverser l'océan d'invités pour arriver jusqu'au porche. Nous nous appuyâmes sur la balustrade et laissâmes l'air frais caresser notre peau moite.

— Tu es pleine de surprises.

C'étaient les premiers mots qu'il m'adressait depuis des mois. Je me délectai du son de sa voix avant de répondre.

— Pourquoi ? Parce que je sais danser ?

Je relevai mes cheveux et le regardai dans les yeux.

Caleb secoua la tête et bougea les lèvres d'une manière qui me fit pratiquement défaillir.

— Non. Parce que tu es venue... parce que tu portes cette robe, ajouta-t-il en souriant tout en observant mon décolleté, et non pas parce que tu sais danser, mais parce que tu *as* dansé.

— Tu penses que je suis coincée, soupirai-je en regardant une fille vomir dans une azalée à une dizaine de mètres de nous.

— Tout le monde pense que tu es coincée.

Je savais qu'il ne disait pas ça pour être méchant. C'était juste un fait, comme le fait que les pommes vertes étaient acides.

— Tu es comme une paire de bottes avec dix centimètres de talons... pleine d'attitudes et incroyablement sexy, mais te regarder met les gens mal à l'aise.

Eh bien, je venais officiellement d'être promue de lama à chaussure.

— Et après ce soir ? demandai-je en retirant de la peinture craquelée de la balustrade.

— Je dirais que tu t'es cassé un talon et que tu portes des tongs comme tout le monde.

Sa voix était rieuse.

— Je pourrais remettre mes bottes demain, répondis-je. Et pourquoi est-ce qu'on parle en métaphores ?

Caleb éclata de rire avant de reprendre son sérieux.

— J'aime tes bottes. Elles sont sexy.

Sa voix était rauque et séduisante. Je savais qu'il lui suffisait de l'utiliser pour mettre les filles – peut-être même moi – dans son lit.

— J'ai quelque chose pour toi, dis-je, sortant soudain de la transe dans laquelle il me mettait.

Il pencha la tête sur le côté. Ce simple geste me fit tellement craquer que j'en oubliai ce que j'étais censée faire pendant quelques secondes. J'attrapai sa main pour y placer quelque chose. Il me sourit d'un air interrogateur avant de baisser les yeux. C'était le penny. Je l'avais trouvé dans la poche de son sweat le matin après notre baiser.

Cette fois-ci, je fis le premier pas. Je franchis la distance qui nous séparait le temps qu'il relève la tête. Il passa un bras autour de ma taille et, d'un mouvement fluide, il nous fit pivoter jusqu'à ce que mon dos se retrouve pressé contre le mur. Il essayait de maintenir cet instant dans l'intimité malgré les gens qui

traînaient sur le porche. Je disparus totalement derrière son dos, mais je pouvais toujours entendre quelques rires moqueurs et exclamations de surprise.

Ce baiser fut différent du premier. On s'était déjà embrassés, donc il n'y eut ni hésitation ni timidité cette fois-ci. Il fit des choses avec sa bouche qui me firent aussitôt penser à des choses osées. J'avais le souffle court lorsqu'il se recula. Mes mains étaient plaquées derrière moi, contre le revêtement rêche de la maison. Caleb se mit à rire, passa la main dans mes cheveux, puis tira sur les pointes.

J'étais toujours appuyée contre le mur et me demandais si mes jambes me soutiendraient si j'essayais de faire un pas. La porte arrière s'ouvrit, laissant s'échapper le bruit de la fête.

— Allez, dit-il en me prenant la main. J'ai envie de te voir danser encore un peu.

Je tombai amoureuse de manière violente et rapide, comme un uppercut de Mike Tyson. Un jour, j'appréciais juste sa compagnie et, le suivant, je ne pouvais plus vivre sans lui. On se voyait dès qu'on avait une minute, même si c'était juste pour un baiser aussi torride que bref avant un cours. Lorsque nos résultats scolaires touchèrent le fond, nous décidâmes de nous imposer des limites : pas de discussion au téléphone une fois la nuit tombée et pas de rendez-vous en semaine, à part pour manger ensemble à midi. La plupart du temps, on brisait nos propres règles quelques minutes après les avoir instaurées. Tenter de rester éloignée de lui était futile. Il était ma drogue. Je ne pourrais jamais en avoir assez et, lorsque je l'avais, j'étais déjà en train de penser à la prochaine fois où je pourrais l'avoir.

On semblait plus heureux que les autres couples, perpétuellement en état de béatitude si intense que nous sourions même en dormant. Caleb m'apprit à jouer, chose que je n'avais jamais connue ni durant ma jeunesse ni une fois adulte. Il m'apportait des cupcakes pour mieux me les écraser en plein visage. Il m'emmenait faire du kayak et nous faisait chavirer.

Une fois, un jour où sa fraternité organisait un match de catch dans de la gelée, il me convainquit d'y participer, puis me défia en duel. Enfoncée jusqu'aux genoux dans de la gelée bleu électrique, je fonçai sur lui, visant ses genoux. J'eus de la chance et parvins à lui faire perdre l'équilibre. Nous atterrîmes tous les deux sur le dos, et Caleb riait si fort qu'on aurait dit qu'il était en train de sangloter. Je l'aimais de tout mon être. Il m'apprit qui j'étais, chose que je n'aurais jamais découverte s'il ne m'avait pas adroitement fait prendre conscience de ma personnalité.

Cet été-là, je pris un job à temps partiel dans une librairie. J'étais la seule employée en dehors du propriétaire, et je travaillais en soirée, ce qui exigeait que je ferme le magasin vers minuit. La librairie partageait un parking avec un bar et, la plupart des soirs, je devais supporter les quolibets sexistes dans la rue et les sifflements de motards soûls qui traînaient dehors. Je détestais ça et gardais les poings serrés jusqu'à ma voiture, au cas où j'aurais à frapper quelqu'un.

Je travaillais là-bas depuis trois semaines quand Caleb passa me rendre visite au boulot. Il avait le visage rouge et vif lorsqu'il entra.

— Que se passe-t-il ? lançai-je en contournant le comptoir pour le prendre dans mes bras, me demandant si l'un des habitués du bar avait dit quelque chose qui l'avait énervé.

Ils faisaient souvent des commentaires grossiers aux clients lorsqu'ils entraient ou sortaient.

— Tu es seule ici ?

— Eh bien, il y a quelques clients, dis-je en observant les allées.

— Quand tu pars à la fermeture, est-ce que tu marches seule jusqu'à ta voiture ?

Sa voix montrait des signes d'impatience, et je me demandai où il voulait en venir exactement.

— Oui.

— Tu ne travailles plus ici, dit-il d'un ton ferme.

— Quoi ?

J'ouvris la bouche en grand. Il ne m'avait jamais parlé de la sorte auparavant.

Il pointa le bar par la vitrine.

— C'est dangereux. Tu es une femme. Tu es seule, et le fait que tu sois aussi mignonne n'arrange rien.

— Tu es en train de me dire que je dois quitter mon travail à cause de ce à quoi je ressemble ?

Je haussai un sourcil et retournai derrière le comptoir.

Il m'énervait carrément.

— Ce que je te dis, c'est que tu n'es pas en sécurité ici toute seule et quand tu retournes à ta voiture.

— Je peux m'occuper de moi.

Je commençai à empiler des livres en attente de rangement sur un chariot.

— Tu fais cinquante kilos toute mouillée, et ces hommes sont totalement soûls.

Je haussai les épaules.

Caleb semblait déborder d'énergie et il me faisait peur.

— Je ne démissionnerai pas, répondis-je en posant les mains sur mes hanches. J'ai besoin de ce travail.

On n'a pas tous des parents riches et des fonds fiduciaires qui nous permettent de vivre.

Il devint livide. Il détestait que quiconque mentionne le fait qu'il était plein aux as, et il le supportait encore moins de ma part. Il sortit du magasin sans même un au revoir. Je jetai un stylo en direction de la porte, regrettant que Caleb ne soit plus là pour le recevoir en pleine tête.

Plus tard ce soir-là, alors que j'étais en train de fermer, je remarquai sa voiture dans le parking.

Je me dirigeai jusqu'à la portière conducteur et tapai contre la vitre du bout de mes clés.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demandai-je lorsqu'il baissa la fenêtre.

Il haussa les épaules.

Agacée, je m'éloignai.

À partir de ce jour-là, chaque fois que je bossais, la voiture de Caleb se trouvait dans le parking au moment de mon départ. Nous ne nous parlions jamais là, pas plus que nous ne le mentionnions lorsqu'on se voyait ailleurs. Mais, à minuit, il était toujours là pour s'assurer que j'étais en sécurité. Ça me plaisait.

Il me fallut un moment pour m'habituer à la grande popularité de Caleb. Cinq personnes tout au plus connaissaient mon prénom, mais le sien était gravé sur des plaques de cuivre dans le gymnase.

— J'ai l'impression de sortir avec une star, dis-je un soir où on était allés dîner et que deux filles lui avaient fait signe depuis leur table.

Il leva les yeux au ciel et réagit comme si je me montrais dramatique. Mais la jalousie rampait sournoisement à mon esprit chaque fois qu'une bimbo le saluait.

Ces filles se fichaient totalement de savoir que c'était mon petit ami. Elles n'attendaient que l'occasion de se jeter sur lui... exactement comme je l'avais fait.

Et puis il y avait le problème du sexe. On n'avait pas franchi ce cap. Cammie me questionnait tous les soirs pour savoir jusqu'où on était allés.

— On ne fait que s'embrasser, lui répondis-je pour la millième fois.

Nous étions chacune dans notre lit, les lumières éteintes, et Cammie suçait une sucette, faisant des bruits de suction.

— Tu n'oublieras pas de te laver les dents une fois que tu l'auras finie.

— Et il n'essaie jamais de faire plus ? demanda-t-elle en m'ignorant.

— Je n'ai pas envie qu'il le fasse.

— Olivia, le simple fait de regarder ce type me donne envie de m'envoyer en l'air, et je suis sûre que quatre-vingt-dix-neuf pour cent du corps étudiant féminin sera de mon avis. Quel est ton problème ? Attends ! Est-ce que tu as été violée ?

Elle avait prononcé le mot « vio-lée ». Je levai les yeux au ciel.

— Non, et ferme-la. Je n'ai juste pas envie. Pourquoi est-ce qu'il faudrait que je sois une victime d'abus sexuel simplement parce que je ne me précipite pas dans son lit ?

— Hellooooo, Caleb est un homme. Il a envie de s'envoyer en l'air, et si ce n'est pas avec toi, il trouvera quelqu'un d'autre.

Je roulai pour lui tourner le dos et refusai d'ajouter quoi que ce soit. Qu'est-ce que Camadora en savait, de toute manière ? Est-ce que les première année n'étaient pas connues pour être stupides et aguicheuses ? Est-ce que mon père n'était pas connu pour « trouver quelqu'un d'autre » ?

Non. Je refusais d'utiliser mon père comme excuse pour perdre Caleb une nouvelle fois. Caleb était fidèle, attentif, et il ne m'avait jamais poussée à aller plus loin que des baisers, parce qu'il me respectait. Je me souvenais de la dernière fois qu'on s'était embrassés. On était dans sa chambre, allongés sur son lit. Il était totalement tendu, comme s'il avait les nerfs en pelote et était prêt à exploser. Et s'il se contrôlait quand il était avec moi ? Le mot « allumeuse » me sauta aux yeux, et je m'enfonçai un peu plus sous mes couvertures, honteuse.

Ce n'était pas que je ne pensais pas à coucher avec Caleb. J'y pensais tout le temps. Mais y penser et le faire étaient deux choses différentes. Je n'étais pas prête, et j'ignorais pourquoi.

Laura Hilberson fut retrouvée la même semaine où Caleb et moi allâmes plus loin pour la première fois. La police la découvrit en train d'errer dans l'aéroport de Miami ; pieds nus, les paupières lourdes sur des yeux vitreux. Laura raconta qu'un homme l'avait enlevée pendant qu'elle faisait son jogging dans un parc à moins de trois kilomètres du campus. Il appelait à l'aide et avait prétendu s'être foulé une cheville avant de lui réclamer son aide. Il avait demandé si elle pouvait l'aider à retourner à sa voiture, qui se trouvait tout près, de l'autre côté de la colline. Laura avait accepté à contrecœur. Elle avait soutenu son poids et parcouru la courte distance jusqu'au van blanc. C'était une vieille Astro bouffée par la rouille. Avec le recul, Laura savait que les vitres teintées et le coffre en mauvais état auraient dû la mettre en garde. Alors qu'elle l'aidait à monter sur le siège conducteur, il avait laissé tomber ses clés dans l'herbe aux pieds de Laura. Quand elle s'était baissée pour les rattraper, il avait soulevé un pied-de-biche et l'avait frappée à la tempe d'un geste puissant. Puis il l'avait jetée à l'arrière de ce que les journaux avaient commencé à appeler « la tanière du violeur ».

Laura se souvenait avoir été enfermée dans quelque chose qui ressemblait à une cave pendant un laps de temps qu'elle ne pouvait déterminer, parce qu'elle était sous sédatifs. L'homme, qu'elle décrivait comme « timide », se servait d'elle pour le sexe et la compagnie. Un jour, sans raison particulière, il l'avait embrassée sur la joue et déposée à l'aéroport. Elle avait dit à la police que son nom était Devon. Laura Hilberson avait disparu pendant six mois.

Tandis que Laura était étendue sur un lit d'hôpital et interrogée par la police, Caleb et moi étions à une vente de charité à laquelle la plupart des étudiants de dernière année de sa fraternité étaient tenus d'assister. C'était l'un de ces trucs où tout le monde se mettait sur son trente et un et où des serveurs arpentaient la salle avec des flûtes de champagne. Caleb repéra un groupe de gens agglutinés dans un coin.

— Je suis allé au lycée avec eux, dit-il d'un ton détaché avant de gober une olive au bout d'un cure-dent.

— Avec combien de ces filles es-tu sorti ? demandai-je en les étudiant.

Elles étaient quasiment toutes assez belles pour se trouver sur une couverture de magazine, et plusieurs d'entre elles avaient salué Caleb avec une fraternité sensuelle qui avait fait sortir ma jalousie de son hibernation.

— Pourquoi serait-ce important ? s'enquit-il, et je remarquai l'amusement dans ses yeux.

— Parce que si je te disais la même chose, tu aurais envie de savoir combien de ces types j'ai embrassés, répliquai-je, agacée.

Il sourit et accepta de me répondre, penchant la tête pour chuchoter à mon oreille.

— Adriana Parsevo.

Il avait parlé si doucement que j'avais dû faire un effort pour l'entendre. Je rapprochai mon oreille de sa bouche et frissonnai quand je la sentis contre mon lobe.

— C'est elle, dans la petite robe argentée.

Je tournai le regard vers une fille magnifique dont la robe ne couvrait pas dix pour cent de ses jambes interminables. Qu'est-ce que Caleb avait avec les jambes, à la fin ?

— On est sortis ensemble un moment. Elle aimait beaucoup... expérimenter.

Ce dernier mot et la manière dont il l'avait prononcé laissaient envisager tellement de choses que la jalousie m'étouffa.

Caleb, qui appréciait de toute évidence ma réaction, continua.

— Si je me souviens bien, la fille à qui elle est en train de parler – celle qui boit un Mimosa – s'appelle Kirsten. Elle a une tache de naissance de la forme de l'Afrique à l'intérieur d'une cuisse.

J'expirai par le nez et lui lançai un regard noir. Il se mit à rire de la manière sexy qui me donnait des papillons dans le ventre.

— C'est toi qui voulais savoir, Duchesse...

Je l'imaginai en train d'embrasser ces filles ; ses doigts traçant le contour de leurs taches de naissance, et ma respiration se bloqua. Je les détestais, et je le détestais de les avoir appréciées.

— Tu voudrais en entendre davantage ? demanda-t-il, ses lèvres caressant le sommet de mes oreilles.

— Non, répondis-je, et j'étais amèrement sérieuse.

Poser la question avait été une grossière erreur.

Dès que nous retournâmes à sa voiture, je me jetai sur lui. Je l'embrassai violemment, quittant mon siège pour monter sur ses genoux. Il rit dans ma bouche, conscient que son petit jeu avait fait vibrer une corde sensible, et il attrapa mes fesses. Je l'ignorai et continuai à l'embrasser, bien décidée à me montrer séductrice.

L'humeur de Caleb changea rapidement et, bientôt, les sourires n'étaient plus qu'un souvenir. Nous étions perdus dans un baiser si intense qu'on avait tous les deux le souffle court. Je crus que j'allais mourir lorsqu'il fit descendre les bretelles de ma robe et que l'air frais toucha ma poitrine. Puis il y eut davantage que de l'air. Ses mains et sa bouche me trouvèrent, et je me demandai pourquoi je n'avais jamais fait ça auparavant. Je dis quelque chose. J'ignore ce que c'était, mais ma voix le fit revenir à la réalité, parce qu'il se recula dès qu'il l'entendit et me retint à distance de bras. Je n'avais jamais rien fait d'aussi dévergondé, d'aussi osé ; il n'avait jamais dû arrêter aussi tôt dans les préliminaires.

— Pourquoi... ?

J'étais à bout de souffle, les poings toujours serrés sur sa chemise.

Il m'embrassa doucement. Toute la tension sexuelle avait disparu. Il mit le contact.

Je retournai de mon côté de la voiture et me glissai sur mon siège. C'était parce qu'il ne voulait pas aller à mi-chemin. On ne « rigolait » pas avec Caleb. La plupart des types étaient contents de prendre ce qu'on leur donnait. Avec Caleb, les choses étaient différentes. Soit on y allait jusqu'au bout, soit on se contentait de s'embrasser. Il ne voulait pas ruser pour que je couche avec lui ; m'attirer de plus en plus loin de ma virginité en me montrant des morceaux de ce que j'étais en train de rater. Je me rassis sur mon siège et songeai à balayer toutes mes inhibitions. Qu'étaient-elles, après tout ? Je m'en souvenais à peine quand je pensais à ses mains et à la manière dont il savait exactement où les poser.

Je me demandai ce que ma mère aurait dit. Elle aurait été heureuse que j'aie trouvé un type comme Caleb, mais elle se serait méfiée quand même de lui. Mon père nous avait laissées toutes les deux avec une tonne de méfiance qui nous faisait rester aussi vigilantes qu'un chien de garde montrant les dents.

Protège ton cœur afin qu'on ne le brise pas comme le mien l'a été, avait-elle l'habitude de me répéter au moins deux fois par semaine.

Sheri, la meilleure amie de ma mère, avait brutalement mis fin à la vie de mon père le 4 juillet suivant mes onze ans. Elle avait utilisé son fusil de chasse calibre.22 pour ce faire, étalant sa cervelle sur son rideau de douche rose. À l'insu de ma mère, Sheri était l'une des nombreuses femmes dont mon père se servait pour le sexe et l'argent. Elle me rappelait un cocker spaniel larmoyant et avait une personnalité mielleuse. Avant que ma mère ne découvre que mon père avait une liaison avec elle, j'étais déjà au

courant. Les après-midi où ma mère travaillait tard et où mon père passait me chercher à l'école, on allait rendre visite à ses « amis ». Ces amis étaient étrangement tous des femmes et avaient soit accès à de l'argent, soit à de la drogue, voire aux deux.

— Ne va pas raconter à ta mère les petites visites que tu fais avec ton papa, disait Sheri en agitant un doigt dans ma direction. Elle a déjà bien assez de pain sur la planche comme ça, et ton papa a juste besoin d'une amie avec qui parler.

Ils parlaient pendant des heures dans la chambre à coucher de Sheri, parfois avec la radio qui diffusait de vieilles chansons et de la fumée de cigarette qui filtrait sous la porte. Mon père était incroyablement gentil avec moi quand il en ressortait. On s'arrêtait toujours pour une glace sur le chemin du retour. Il ne me manquait jamais quand il n'était pas là. C'était juste un type qui venait me chercher à l'école et qui achetait mon silence à coups de crème glacée.

Au moment de sa mort, je ne l'avais plus vu depuis dix mois. Il ne m'avait même pas appelée pour mon dernier anniversaire. Oliver Kaspen, mon quasi-homonyme, mourut en me laissant de mauvais souvenirs troubles et un verrou sur le cœur, dont lui seul détenait la clé. Mes problèmes avec mon père avaient condamné Caleb dès le départ.

Chapitre 10

Présent

Dimanche matin, je me réveille dans mon lit, les cheveux puant la transpiration et la cigarette. Je grogne, roule sur le côté et vomis dans ma poubelle. Ma poubelle ? Je ne me souviens pas l'avoir mise là. Puis j'entends la chasse d'eau.

Mon Dieu... Caleb !

Je me laisse retomber contre mon oreiller et plaque une main sur mes yeux.

— Salut, beauté.

Caleb entre dans la chambre en tenant un plateau et souriant de manière radieuse. Je grogne à nouveau et me cache la tête dans mon oreiller. Les événements de la nuit précédente me reviennent : alcool, trahison d'un ami, un coup de fil embarrassant.

— Je suis tellement désolée de t'avoir appelé. Je ne sais pas à quoi je pensais, dis-je d'une voix rauque.

— Ne le sois pas, répond-il en plaçant le plateau sur ma table de nuit. Je suis honoré d'avoir été ton premier choix.

Il attrape un verre d'eau et une petite pilule blanche et les pose tous les deux dans ma main.

Je baisse la tête, honteuse, et me mets à me ronger un ongle.

— Je t'ai aussi amené quelques toasts, si tu es partante.

Je jette un coup d'œil au pain et au beurre, et mon estomac grogne à son tour. Je secoue la tête, et Caleb retire rapidement le plateau.

Mon héros.

— J'ai appelé le motel ce matin, dit-il sans me regarder.

Je me redresse d'un bond dans le lit, si vite que la tête me tourne.

— Ton ami est parti hier soir. Visiblement, il était pressé de quitter la ville.

Il s'appuie contre le mur et m'observe sous ses longs cils.

Si je ne me sentais pas aussi nauséuse, le voir dans ma chambre à coucher m'aurait fait sourire.

— Sacré ami, hein ? dis-je en jouant avec ma couverture.

— Ce n'était pas ta faute. Les types comme ça devraient être castrés. (Je hoche la tête fermement pour abonder dans son sens.) Mais s'il s'avise de s'approcher à nouveau de toi, Olivia, je le tue.

Ça me plaisait. Ça me plaisait même beaucoup.

Le thème musical de *Friends* s'échappe de ma petite télévision quand je sors de la douche. J'entre d'un pas hésitant dans le salon en peignoir et pantoufles et m'arrête comme si je ne savais pas où m'asseoir. Caleb se pousse sur un coin du canapé pour me laisser de la place, et je vais me blottir dans le coin opposé. Je décide de me montrer relativement honnête.

— Je t'apprécie, Caleb, je lance avant de me couvrir le visage, embarrassée. On aurait dit une confession d'ado.

Il tourne la tête dans ma direction, le regard rieur.

— Tu veux qu'on devienne exclusifs ?

Je lui donne un coup de poing sur le bras.

— Je ne suis pas en train de plaisanter. C'est sérieux. Toi et moi, ce n'est pas une bonne idée. Tu ne sais pas qui tu es et je sais *exactement* qui je suis, ce qui est la raison pour laquelle tu devrais probablement prendre tes jambes à ton cou.

— Tu n'as pas réellement envie que je fasse ça.

Il est à moitié sérieux, à présent, ou, du moins, il ne sourit plus.

— Non, mais ce serait la meilleure chose à faire.

Je rentre les mains dans mes manches.

Je me sens nerveuse et nauséuse, et la manière dont il m'observe ne rend pas les choses plus aisées.

— Tu me balades un peu comme un Yo-yo, là, dit-il en posant ses deux mains sur ses genoux comme s'il s'apprêtait à se lever.

— Je sais, je réponds rapidement. Je pense que je ne suis pas le genre de fille avec qui tu as envie d'être ami.

— Je n'ai pas seulement envie d'être ami avec toi.

Pendant un instant, ma vision fait des siennes et mon cœur misérable et mauvais se gonfle comme un ballon. Je suis tellement perdue. Je ne devrais pas lui faire ça, mais j'en ai envie. Je me frotte les tempes. Tout ceci est trop compliqué et injuste. Après trois longues années, j'ai ce que je désire, mais ce n'est pas réel. Il ne sait pas qui je suis et, s'il le savait, il ne serait pas assis sur mon canapé.

J'expire par le nez. L'honorable Olivia me supplie de tout arrêter une fois pour toutes et de ne plus le revoir. Elle se souvient de ce putain de bleu aéroport, de la peinture sur le plafond et de ce qui se passe quand ces souvenirs traversent sa vie vide et lui rappellent à quel point tout est froid. On se retourne vers la télévision, embarrassés tous les deux. Caleb part quelques heures plus tard, emportant avec lui le peu d'espoir qu'il me restait en passant la porte.

— Verrouille bien derrière moi et, si tu as besoin de moi, tu m'appelles, OK ?

Je hoche la tête en me mordant la lèvre inférieure. Je n'ai pas envie d'être seule, mais j'ai trop honte pour lui demander de s'attarder plus longtemps.

— On se voit demain.

Je le supplie silencieusement de rester tout en observant son magnifique visage.

Il semble hésiter et, pendant un instant, je pense que ça fonctionne.

— Qu'est-ce qu'il y a ? je chuchote.

Je vous en supplie, faites qu'il ne soit pas en train de retrouver la mémoire. Je vous en supplie, faites qu'il soit en train de retrouver la mémoire.

— Rien... j'ai juste l'impression qu'on a déjà été dans cette situation... comme un déjà-vu, tu sais ?

Je sais, parce que c'est de cette manière que nos adieux se passaient toujours quand on était ensemble. Il n'était jamais resté pour la nuit parce que je ne l'y avais jamais autorisé.

— Eh bien, salut.

— Salut.

Je me fais une tasse de thé et m'installe sur le canapé. Je l'ai perdu une fois parce que mon cœur est pourri. Mes mensonges avaient commencé à s'effiloche les uns après les autres et l'avaient submergé,

puis il m'avait fixée droit dans les yeux pour me dire au revoir à jamais. Je me souviens m'être sentie apathique en le regardant s'en aller, puis le reste de la journée, jusqu'à ce que je prenne conscience qu'il ne reviendrait pas. *Jamais*. C'était le moment où les murs de mon barrage émotionnel avaient commencé à s'effondrer autour de moi. La douleur que j'avais ressentie était si puissante et dévastatrice pendant les six premiers mois qu'elle avait dominé chaque journée. Après ça, c'était devenu une douleur constante, une absence qui ne quittait jamais mes os.

Caleb est parti, Caleb est parti, Caleb est parti...

Même maintenant qu'il était de retour dans ma vie, je ressentais toujours son absence. Je savais que mon temps était compté et que, bientôt, la douleur abominable reprendrait. Ce n'était qu'une question de temps avant qu'il découvre notre passé et le maillon de mes mensonges.

Je décide de savourer le présent. Si le temps m'est compté, autant profiter de sa compagnie autant qu'il est possible de le faire. J'attrape le téléphone et compose le numéro de son appartement. Il ne répond pas, alors je laisse un message sur son répondeur lui demandant de me rappeler, ce qu'il fait environ dix minutes plus tard.

— Olivia ? Tout va bien ?

— Je vais bien, très bien. (Je balaie son inquiétude de la main comme s'il pouvait me voir.) Je passe chez toi, j'ajoute rapidement. Je préférerais ne pas être seule, et tu m'avais promis un repas de toute manière.

J'attends en retenant ma respiration.

Il y a une pause durant laquelle je me mords les lèvres et ferme les yeux. Peut-être qu'il a prévu quelque chose avec Leah.

— Super, dit-il finalement. Tu aimes le steak ?

— J'adore la viande. (Je grimace quand il se met à rire.) Dis-moi comment on vient chez toi.

J'écris la série de directions qu'il me donne, puis jette mon stylo. Je connais l'immeuble qu'il décrit. C'est le genre qu'on ne peut pas s'empêcher de regarder en passant près du cours d'eau vers la suite de cafés et boutiques luxueux qui s'alignent devant la plage. Il fait au moins trente étages et est aussi brillant que le pays d'Oz.

Lorsque j'arrive, je tends les clés de ma Coccinelle au valet et pénètre dans le corridor frais.

Un concierge m'accueille. Il me regarde lentement de la tête aux pieds. J'ai eu droit à ce regard des milliers de fois de la part des amis de Caleb. J'étais parmi eux, mais je n'étais pas l'une d'entre eux. Ils reconnaissaient les Louboutins et Gucci, alors quand je débarquais avec mon prêt-à-porter, ils me toisaient comme si je les ennuyais. La plupart de leurs conversations commençaient par : « *Quand j'étais en vacances en Italie l'année dernière...* » ou « *Le nouveau voilier de papa...* »

Je me contentai d'écouter, n'ayant jamais quitté la Floride – et certainement pas dans l'épave de mon cas social de père. Mon père était le genre de type qui jetait ses bouteilles de bière vides sur les hommes plus chanceux que lui.

Lorsque je m'en étais plainte à Caleb, il m'avait donné des cours sur l'art et la manière d'être snob.

— Regarde-les comme si tu connaissais tous leurs secrets et que tu les trouvais ennuyants.

La première fois que j'avais regardé une riche héritière de haut, elle m'avait demandé où j'avais acheté mes chaussures.

— Payless¹, avais-je répondu. C'est marrant, non, qu'on ait les mêmes chaussures, mais que le prix des tiennes puisse nourrir un petit pays pendant un mois ?

Caleb avait avalé son cocktail de crevettes de travers, et l'héritière ne m'avait plus jamais adressé la parole. J'avais senti un pouvoir dingue. Pas besoin d'être riche ou important pour intimider quelqu'un, il fallait juste être enclin à critiquer.

Je ne regarde pas le concierge dans les yeux, mais je cligne rapidement des paupières dans sa direction comme s'il m'ennuyait. Il sourit.

— Êtes-vous venue rendre visite à quelqu'un, mademoiselle ?

— Caleb Drake, je réponds. Pouvez-vous lui dire qu'Olivia est là ?

J'entends que l'ascenseur s'ouvre, et le concierge salue quelqu'un par-dessus mon épaule.

— Olivia, me salue Caleb en posant la main au creux de mes reins.

Je sursaute quand il me touche.

Caleb salue le concierge.

— Ce type triche au poker. Il m'a totalement escroqué cent dollars la semaine dernière.

Le petit crétin rayonne à cette anecdote.

Pourquoi est-ce que l'attention de Caleb transforme les gens en vers luisants ?

— Monsieur ? C'étaient les cent dollars que j'ai gagnés le plus honnêtement de ma vie.

Caleb sourit et me conduit à l'ascenseur.

— Tu traînes avec le personnel ? je lui demande quand les portes se referment.

— Je joue au poker avec eux le mardi soir, répond-il. Quoi ? Je les aime bien. Ils ne se prennent pas au sérieux. De plus, je ne me souviens d'aucun de mes autres amis.

Il me laisse sortir de l'ascenseur en premier, puis me suit. J'ai l'impression qu'il me reluque le cul.

— Cet endroit est... magnifique.

Il grimace.

— Pas très chaleureux, hein ? Ça fait un peu célibataire macho.

— Et alors ? Tu es les deux, donc ça va.

— Je suis sûr que j'aurais pu acheter une maison pour le prix que je paie pour cet appartement.

— Et un minivan, dis-je en souriant.

Il grimace à nouveau.

— Ça, je ne sais pas trop. On y est, dit-il en s'arrêtant devant le 749. Ne sois pas intimidée par les hauts plafonds et les écrans plasma... ils sont impressionnants, mais n'aie pas peur.

Je le suis jusque dans le salon.

Son appartement est saisissant. Le vestibule se révèle être aussi grand que ma chambre à coucher. Il est vide en dehors de l'imposant lustre suspendu au-dessus des carreaux couleur crème. Je me sens classe par osmose. Caleb me conduit jusqu'au salon, qui, comme il l'avait promis, a des plafonds incroyablement hauts. Le mur principal est une fenêtre immense qui donne sur l'océan.

— Alors, est-ce que maman t'a aidé à décorer, ou tu as tout bêtement engagé quelqu'un ? dis-je en m'arrêtant pour admirer un tableau.

— Je n'en sais rien, répond-il en haussant les épaules. Mais on raconte que je suis sorti avec une décoratrice pour profiter gratuitement de ses services.

— Tiens donc ?

Je tends la main pour passer un doigt sur la couverture de l'atlas géant qui trône sur sa cheminée.

— Voici la cuisine, dit-il en me conduisant dans une pièce recouverte d'acier inoxydable. (Il continue dans un couloir et s'arrête avant d'ouvrir la porte.) Mon bureau.

Je jette un coup d'œil par-dessus son épaule dans une chambre qui est remplie de bibliothèques du sol au plafond. Mon estomac se tord d'excitation et j'ai soudainement besoin de faire pipi. *Des livres. De merveilleux et magnifiques livres...*

— Tu les as tous lus ?

— J'espère que non. Ça laisserait penser que je n'avais absolument pas de vie avant mon amnésie.

— Je ne sais pas, je réponds en parcourant les titres du regard. Je suppose que certains classiques te plairaient... peut-être *De Grandes Espérances*.

Je vais le chercher dans sa bibliothèque et le lui met entre les mains. Il fait une drôle de tête, mais il ne le range pas et le dépose sur son bureau.

Une photo encadrée de Leah trône stratégiquement à côté de son ordinateur. C'est probablement elle qui l'a placée ici. Je lui jette un regard noir. C'est un de ces clichés faits en studio où le photographe a difficilement essayé de donner un effet naturel. Leah regarde légèrement à la gauche de l'objectif et sa bouche est boudeuse et ouverte. « *Embrasse-moi, je suis une magnifique pute* », voilà ce que cela veut dire.

— J'aimerais avoir un immense bureau, un jour, dit Caleb en suivant mon regard posé sur la photo de Leah. Davantage de livres – que je ne lirai pas –, une cheminée, et une de ces grandes portes en forme d'arche avec un lourd heurtoir.

— Est-ce que tu vas emporter cette photo dans ton nouveau bureau ? je demande.

Ça me fait mal de la voir là, tellement fixée dans sa vie. Caleb hausse les épaules et me regarde avec intérêt.

— Ça dépend. La fille dans le cadre pourrait être différente. J'ai toujours eu un truc pour les brunes.

Je lui fais la grimace.

— Et ma chambre...

Ses draps sont en soie noire et son lit n'est pas fait. Penser à toutes les femmes qui ont roulé entre ses draps me rend malade.

— Où sont les toilettes ? je demande d'une petite voix.

Il me conduit à la salle de bain depuis sa chambre et me regarde observer l'endroit. Il y a une douche avec six têtes différentes et une baignoire encastrée au sol dans laquelle on pourrait facilement mettre cinq personnes. Il y a même un petit bar à vin dans un coin. Il rigole devant mon expression.

— C'est également ma pièce préférée.

— Waouh, je réponds.

— Eh bien, si tu restes dormir un jour, tu auras le privilège de t'en servir.

Tout le sang me monte à la tête.

On retourne dans le salon. Je m'affale sur le canapé tandis que Caleb va chercher une bouteille de vin à la cuisine. Il revient en tenant deux verres dans une main et une bouteille de rouge dans l'autre.

Il remplit nos verres et, lorsqu'il m'en tend un, il effleure mes doigts du bout des siens.

Dès qu'il quitte la pièce pour commencer le dîner, je descends mon vin comme s'il s'agissait d'un shot et me ressers un verre. Je m'attends à moitié à ce que Leah ou les souvenirs de Caleb fassent un retour fracassant à n'importe quel instant, et je n'ai pas envie d'être sobre quand ça se produira.

— Alors, je peux voir la bague que tu as achetée pour ton adorable petite amie ? je lui demande quand il revient dans la pièce.

Je ne sais pas pourquoi je lui ai suggéré ça, mais je suis persuadée que le vin me rend plus audacieuse.

— Pourquoi as-tu envie de la voir ?

Il m'observe sous ses longs cils.

Hmmm, parce que j'ai envie de voir ce qui aurait pu m'appartenir ?

— Par curiosité. Je suis une femme et j'aime les bijoux. Tu n'es pas obligé de me montrer si tu n'as pas envie.

Il disparaît dans sa chambre à coucher et revient en tenant un petit écrin bleu. Tiffany's... C'est tellement prévisible.

— Waouh, punaise, je m'exclame lorsqu'il ouvre le couvercle.

Ce diamant est plus qu'énorme. C'est la chose la plus magnifique et la plus détestable que j'aie jamais vue. Enfin, en dehors de Cammie, disons...

— Ce truc aurait besoin de son propre code postal.

— Essaie-la.

Il tend la boîte dans ma direction et je la repousse aussitôt.

— Ça ne porte pas malheur d'essayer la bague de quelqu'un d'autre ?

— Ça ne vaut que pour la mariée, il me semble, me provoque-t-il.

— Dans ce cas..., dis-je en avançant la main vers la bague. Attends ! (Je retire vivement la main.) Tu dois faire ta demande, d'abord.

Je lui tends la boîte et m'appuie contre le dossier en attendant le spectacle.

— Tout doit être grandiloquent avec toi, n'est-ce pas ? lance-t-il en se levant avant de me tourner le dos. Vos désirs sont des ordres.

Lorsqu'il se retourne, il a les traits tirés et nerveux.

— Bravo ! je m'exclame en applaudissant.

— Olivia, commence-t-il.

Je lui adresse un regard faussement surpris. Puis, soudain, il est sérieux... ou il semble l'être. J'inspire une rapide goulée d'air.

— Ta place est à mes côtés. Est-ce que tu es du même avis ?

Je me sens défaillir. Tout en retenant mon souffle, j'acquiesce. C'est censé être une plaisanterie, mais ça ne me fait pas rire du tout. Ça ressemble à une scène que je vais me rejouer dans des dizaines d'années, quand je serai assise seule dans une pièce pleine de chats.

— Est-ce que tu veux bien m'épouser, Olivia ? Tu es la seule femme que je sache aimer. La seule femme que je *veuille* aimer.

Il ne s'agenouille pas et il n'en a pas besoin. Je suis déjà au bord de la crise de nerfs.

J'ai conscience que je suis censée donner une sorte de réponse. Je fouille mon esprit, mais mes pensées sont aussi asséchées que l'est ma bouche.

Le vin s'exprime à ma place. Je l'embrasse parce qu'il est proche de moi et qu'aucune autre réponse n'est assez bonne. Je ne fais qu'effleurer ses lèvres. Le contact est chaud et précipité. Il se fige et me dévisage, les sourcils relevés.

— Je t'aurais donné le diamant il y a une semaine si j'avais su que tu réagirais comme ça.

Je hausse les épaules.

Il relève mon doigt et étudie la bague de Leah.

— Elle a l'air...

— Stupide, je termine à sa place. Tiens, reprends-la.

Je tire sur l'anneau, qui se bloque contre mon articulation. J'essaie à nouveau. Elle est... coincée.

— Merde, je lâche. Je suis tellement désolée, Caleb. C'était une idée vraiment stupide.

— Ne t'excuse pas. Tes doigts sont probablement juste gonflés. Laissons ça un moment, on ressayera plus tard.

Puis il disparaît à la cuisine pour s'occuper du dîner et je reste seule sur le canapé avec une bouteille de vin à moitié vide et une bague de la taille d'un camion sur le doigt.

— Je ne comprends pas. Comment as-tu pu changer d'avis si radicalement ? je lui demande tandis que nous mangeons dans sa salle à manger. (Le vin me fait tourner la tête et j'ai la langue dangereusement déliée.) La bague que tu as choisie ne te plaît pas, la petite amie non plus... pas plus que ton appartement. Comment la même personne peut-elle être quelqu'un d'entièrement différent ?

— Je n'ai jamais dit que je n'appréciais pas la petite amie. Ce qui semblait être à mon goût avant ne l'est plus.

— Donc l'amnésie a vraiment fait de toi quelqu'un d'autre ?

— Peut-être, ou peut-être que l'amnésie n'a fait que révéler que je n'étais pas la personne que je prétendais être.

Il a raison. Durant les années où il a disparu de ma vie, il s'est transformé en célibataire professionnel, jusqu'au bout de ses draps ringards en soie. Ce n'était pas mon Caleb, celui qui avait laissé cette tache de peinture sur mon plafond.

— Est-ce que tu aimes Leah ?

Les mots franchissent mes lèvres avant que je ne puisse les retenir. J'ai un goût amer dans la bouche.

— Elle est adorable, très gentille et sophistiquée. Elle dit toujours ce qu'il faut quand il faut. Mais j'ai l'impression de ne pas pouvoir forcer ce que je suis censé ressentir pour elle.

— Peut-être que ces sentiments n'ont jamais été là, même avant.

— Tu n'as pas l'impression de dépasser les bornes, par moments ?

Il repose ses couverts en argent et met les coudes sur la table.

— Hey, on est juste deux étrangers qui apprennent à se connaître. Il n'y a pas encore de bornes.

Je recule de la table et croise les bras. Mon humeur vient de tourner comme du vieux lait et j'ai envie de me disputer.

— Trêve, dit-il en levant les mains.

Avant que je n'aie le temps d'accepter, il attrape nos assiettes et se dirige en vitesse à la cuisine. Je l'aide à mettre le tout dans le lave-vaisselle, puis il prend des glaçons au congélateur et les pose sur mon doigt.

Je l'observe travailler d'un regard léthargique. Ce qu'il fait ensuite manque me faire perdre connaissance. Il est en train d'essayer de m'expliquer les règles du football, auquel je prétends m'intéresser, quand il attrape mon doigt et le met délicatement en bouche. La bague se retire facilement cette fois-ci. Il la recrache et la remet dans son écrin sans un seul mot. Puis il la ramène dans sa chambre, et je serre et desserre le poing.

— Il faut que j'y aille, dis-je en me relevant.

— Reste.

Mon téléphone se met à sonner, et je lâche son regard pour fouiller dans mon sac à main. On ne m'appelle pratiquement jamais. Je ne l'ai que pour les urgences et Cammie. Je m'attends à voir son numéro, mais, lorsque je vois l'écran, c'est celui de Rosebud.

— Quelqu'un dans votre appartement ! hurle-t-elle dès que je décroche.

— Calmez-vous, Rose, je ne comprends pas... quoi ?

— Quelqu'un chez vous ! crie-t-elle comme si je lui avais demandé de parler plus fort, et non pas plus clairement.

Je secoue ma tête toujours légère à cause du vin. Puis je comprends. Quelqu'un a cambriolé mon appartement.

— J'arrive tout de suite. (Je raccroche et regarde Caleb.) Quelqu'un s'est introduit chez moi, je lui explique.

Caleb attrape ses clés de voiture.

— Je vais t'y emmener, dit-il en me faisant avancer vers la porte.

Il conduit plus vite que je ne l'aurais fait, et je lui en suis reconnaissante. Je pense à Pickles. J'ai oublié de demander à Rosebud comment elle allait. Je prie silencieusement pour qu'elle aille bien. Caleb m'accompagne à ma porte, devant laquelle deux officiers de police m'attendent.

— Êtes-vous Olivia Kaspen ? demande le plus âgé des deux.

Il a le regard vide et son visage est tavelé.

— Oui. Où est ma chienne ?

J'essaie de voir derrière eux, mais leurs corps créent un mur d'uniformes entre ma porte et moi.

— Est-ce que nous pourrions voir une pièce d'identité ?

Je sors mon permis de conduire de mon sac et le leur tends.

Satisfait, l'officier fait un pas sur le côté.

— Votre chien est chez la voisine, dit-il de manière un peu plus sympathique.

Je pousse un soupir de soulagement et m'assure que Caleb me suit lorsque je franchis le seuil. J'ignore ce à quoi je m'attendais, mais pas à ça. Tout ce à quoi un voleur s'intéresserait est encore là : télévision, lecteur DVD et stéréo.

Je cligne des yeux, confuse, puis je prends pleine conscience du chaos qui était encore peu de temps auparavant mon chez-moi. Tout est détruit. Tout. Les photos, les bibelots, les lampes... tout est en mille morceaux. Le canapé a été éventré et le rembourrage en ressort comme du vomi. Je m'entends produire un son à mi-chemin entre le sanglot et le gémissement. Caleb me prend par la main, et je m'y accroche comme à une bouée de sauvetage. Je passe de pièce en pièce, les larmes me coulant sur les joues tandis que j'absorbe les dommages, ou, plutôt, la destruction de tout ce que je possédais. Ma table basse est le seul meuble qui a survécu. Cependant, l'intrus a pris le temps de graver le mot « PUTE » dans le bois.

— Ça ne ressemble pas à un cambriolage, dit Caleb à l'un des officiers.

Je me glisse dans ma chambre avant d'entendre la réponse. Je m'avance vers mes habits mutilés, puis jusqu'à mon placard.

Ma boîte à souvenirs est retournée sur le parquet. Je m'agenouille et commence à fouiller le bric-à-brac, passant les doigts sur chaque objet avec soulagement en le récupérant. Presque tout est encore là. Presque. Je presse mes paumes contre mes yeux en me balançant sur mes talons. Pourquoi ? Pourquoi ? Une seule personne pourrait avoir l'utilité de ce qui manque. Il s'agit de la diabolique fille du démon, avec ses cheveux roux et sa liste de motifs aussi large que le cul d'Ursula, la sorcière des mers.

Je tourne automatiquement la tête en direction de Caleb. Du temps. Je suis à court de temps. Elle est en route pour son appartement à l'heure qu'il est, aucun doute possible, la preuve bien serrée entre ses mains. Je commence à trembler. Je ne suis pas prête. Je ne peux pas encore lui dire au revoir.

— Mademoiselle ? (Le policier se trouve près de la porte du placard et me regarde d'en haut.) On a besoin que vous remplissiez une déposition afin qu'on sache ce qu'on vous a pris.

Caleb le dépasse et se déplace avec précaution autour de mes possessions brisées. Il me relève et me fait marcher jusqu'à mon salon. Ses mains me servent de support.

Je sens la colère fourmiller sous mes paupières, dans mon nez et ma bouche. Elle coule dans mes membres en faisant des claquettes sur mon ventre. J'ai envie d'attraper cette pétasse par son petit cou de poulet rachitique et de serrer jusqu'à ce que sa tête se détache. J'essaie de recouvrer mon calme et me tourne vers le policier.

— Ils n'ont rien pris, dis-je en désignant la télévision. Ce n'était pas un cambriolage.

— Connaissez-vous quelqu'un qui pourrait avoir une raison pour faire quelque chose comme ça, Mademoiselle Kaspén ? Un ancien petit ami, peut-être ? demande-t-il en jetant un regard à Caleb.

Est-ce que je connaissais quelqu'un ? Je serre les dents. Je pourrais tout lui raconter sur-le-champ et prendre cette connaissance de vitesse.

Caleb me regarde de manière intense. J'ouvre la bouche pour répondre quelque chose, mais il est plus rapide que moi.

— Parle-leur de Jim, Olivia, dit-il gentiment.

Jim ? Non. Jim ne ferait jamais quelque chose d'aussi précis. Non, il s'agit du travail d'une femme. Les détails sont impeccables.

— Ce n'était pas Jim, je réponds. Allons chercher Pickles.

Après le départ des officiers, Caleb me prend la main et dit tendrement :

— J'aimerais que tu passes la nuit chez moi.

Je n'ai aucune intention de faire ça, mais je garde le silence jusqu'à ce que je puisse échafauder un plan. Nous refermons et nous rendons à l'appartement de Rosebud, où Pickles se jette sur moi dans une rage hystérique. Rosebud caquette comme une vraie mère poule en me tournant autour, me touchant et me donnant des petits coups non sollicités jusqu'à ce que j'attrape ses mains pour lui jurer que je vais bien.

— Attendez ici, dit-elle en disparaissant dans la cuisine.

Je sais ce qui va suivre. Dès le jour où elle a posé les yeux sur moi, Rosebud a décidé que j'avais besoin qu'on s'occupe de moi. Son premier cadeau avait été un couteau de chasse en piteux état qui avait appartenu à son très cher et disparu Bernie.

— Si quelqu'un s'introduit chez vous, utilisez ça.

Elle avait donné des coups dans le vide pour me faire une démonstration, fendant l'air, puis me l'avait tendu, garde en avant. J'étais honorée et mortifiée, mais j'avais fini par cacher le couteau sous mon lit.

Maintenant, chaque fois qu'elle me voit, elle court dans son appartement pour attraper quelque chose d'à moitié mangé ou usagé avec amour qu'elle a mis de côté pour moi. Je n'ai pas le cœur de refuser.

Elle sort de la cuisine en portant un immense sac rempli d'oranges et me le colle dans les bras. Caleb hausse un sourcil interrogateur, et moi les épaules.

— Merci, Rosie.

— Pas d problème.

Elle me fait un clin d'œil, puis ajoute en chuchotant très fort :

— Volez le cœur de ce garçon. Faites-le vous épouser.

Je regarde Caleb, qui est en train de faire semblant d'observer les broderies encadrées de Rose. Il essaie de ne pas sourire. J'embrasse les joues ridées de Rosebud, et on s'en va. Caleb attrape mes oranges et m'adresse un sourire que je ne comprends pas.

— Quoi ?

— Rien.

— Dis-moi...

Il hausse les épaules.

— Elle... toi. C'était très touchant.

Je rougis.

Nous montons dans sa voiture et nous engageons sur l'autoroute. Je compte les lampadaires en essayant de penser à un moyen de le tenir éloigné de Leah. Lorsqu'on prend sa sortie, je jure à mi-voix. Nous ne sommes qu'à quelques pâtés de maisons de son immeuble et, si je ne veux pas me faire attraper, il faut que j'agisse, et rapidement.

— Tu peux t'arrêter ?

— Qu'est-ce qui se passe ? Tu es malade ? (Je secoue la tête tandis qu'il nous conduit sur un parking de centre commercial.) Olivia ?

On est garés n'importe comment sur le parking d'un fast-food, et je pense de manière fort inappropriée à de la crème glacée. Puis j'ai une idée.

— Et si on partait camper ? Dans cet endroit que tu as vu sur le magazine ?

Après une petite crème glacée ? j'ajoute mentalement.

Caleb fronce les sourcils, et je rétrécis sur mon siège. Il est sur le point de refuser, de me dire que je suis étrange et folle.

— S'il te plaît, j'ajoute en fermant les yeux. J'ai juste envie d'être loin de tout ça, très loin...

De Leah et de la vérité.

— C'est à huit heures de route. Tu es sûre que tu as envie de faire ça ?

J'ouvre aussitôt les yeux et hoche vigoureusement la tête.

— Je peux prendre congé au boulot. On peut acheter ce dont on a besoin quand on arrive là-bas. Allons-y... S'il te plaît.

Il est en train de peser mentalement le pour et le contre, je le vois dans le doux mouvement de ses yeux ; il regarde ses mains, moi, le volant, puis il finit par acquiescer.

— Très bien. Si c'est ce dont tu as envie...

J'envoie mes plus sincères mercis au Ciel et souris.

— C'est ce dont je rêve. Merci. Allons-y, sur-le-champ.

— Maintenant ? Vraiment sans rien ?

— Eh bien, je n'ai plus grand-chose à emporter. Tu as vu ma penderie. Transformons ça en aventure.

Caleb fait demi-tour, et je me rappuie contre mon siège avec l'envie de pleurer.

Un tout petit peu plus longtemps... je vous en supplie, mon Dieu... donnez-moi juste un tout petit peu plus de temps.

L'autoroute s'étend comme une réglisse géante devant nous. Caleb ouvre la fenêtre, laissant le vent s'engouffrer dans l'habitacle et nous caresser. Nous quittons la Floride. Je laisse derrière moi mon appartement vandalisé et la maîtresse vindicative de Caleb. Je suis en sécurité... pour l'instant.

— Caleb ? (Je pose la main sur son bras.) Merci.

— Ne me remercie pas, dit-il doucement. C'est pour nous deux.

— D'accord, je réponds, même si je n'ai aucune idée de ce qu'il veut dire par là. Hey, on pourrait s'arrêter pour une glace ?

Nous effectuons le trajet de huit heures jusqu'en Georgie en sept. Pendant la majorité du voyage, on garde un silence agréable. Je m'inquiète au sujet de Leah et du capharnaüm qui m'attend dans mon appartement. Je me mets à me ronger les ongles, mais Caleb s'évertue à éloigner mes mains de ma bouche. Je cherche quelque chose à lui reprocher, une mauvaise habitude ou un tic énervant, mais il est bien trop lisse.

Je m'endors et, à mon réveil, Caleb est parti. Je relève la tête pour jeter un coup d'œil par la fenêtre et remarque qu'on est sur une aire de repos. Je me blottis à nouveau sur mon siège et attends qu'il revienne. J'entends ses pas rapides sur l'asphalte. Il fait attention et essaie de se montrer le plus discret possible avec la portière et les clés afin de ne pas troubler mon sommeil. Il ne démarre pas immédiatement et je ressens son regard sur mon visage. J'attends, me demandant s'il va me réveiller pour savoir si je dois aller aux toilettes. Il ne le fait pas. Finalement, le moteur se met à ronronner, et je sens qu'il passe des vitesses près de mes genoux.

On arrive à Quiet Waters Park au moment où un soleil teinté de rose pointe le bout de son nez à l'horizon. Les arbres ont revêtu leurs manteaux d'automne, détonnants entre les nuances d'orange, rouge et jaune. On rebondit durement sur le gravier tandis qu'on s'approche de l'entrée. Ma supercherie me revient quand je vois le parc, qui est exactement comme dans mes souvenirs. Je me demande avec désarroi si quelqu'un va me reconnaître et chasse cette idée absurde. Nous sommes venus pour la dernière fois trois ans auparavant, et la probabilité que les mêmes employés soient toujours en charge du camping est dérisoire, sans compter le fait qu'ils voient des centaines de visages défiler chaque année.

Caleb se gare devant le bureau de location et éteint la radio.

— Il fait froid là dehors, dis-je en riant et en ramenant mes genoux contre ma poitrine.

Il lève les yeux au ciel.

— On est en Georgie, pas au Michigan.

— Même, je rétorque malicieusement. On n'a ni couvertures ni habits, donc on risque de devoir utiliser nos chaleurs corporelles pour ne pas geler.

Il écarquille les yeux. Sa réaction me fait rire, et je le chasse par sa portière ouverte.

— Vas-y ! je lui ordonne en désignant le bureau du doigt.

Caleb recule de quelques pas, me dévisageant toujours avec une surprise feinte, puis se retourne et court jusqu'au petit bâtiment.

Je me réinstalle dans mon siège, fière de moi.

Caleb ressort dix minutes plus tard, suivi d'une femme âgée. Lorsqu'il arrive vers la voiture, elle lève un bras et lui fait signe comme s'il était une célébrité. Elle grelotte, et je ricane. Il se fait constamment de nouveaux amis... ou fans. L'amnésie ne change visiblement pas tout d'une personne.

— On ne peut pas planter de tentes ici, m'apprend-il, mais ils ont des structures à louer. Ça ressemble à une tente, sauf que c'est plus grand et que ça a un sol en bois.

Je suis déjà au courant. La première fois qu'il m'avait tendu un piège pour venir ici, il m'avait dit qu'on allait séjourner dans une cabane luxueuse. J'avais fait mes valises, excitée à l'idée de quitter la Floride,

chose que je n'avais encore jamais faite auparavant, et me demandant si notre « cabane » aurait une cheminée. Quand on s'était garés au camping, j'avais cherché la cabane des yeux, tout excitée.

— Où est-elle ? avais-je demandé en tendant le cou pour voir au-delà des arbres.

Tout ce que je voyais étaient des tentes qui ressemblaient à des tipis. Peut-être que les cabanes étaient plus loin dans les bois. Caleb m'avait souri et s'était arrêté devant l'un des tipis. Il s'était mis à rire quand j'avais blêmi.

— Je croyais qu'on allait séjourner dans une cabane, avais-je dit en croisant les bras.

— Fais-moi confiance, c'est du camping de luxe, Duchesse. En règle générale, on doit monter sa propre tente et le sol n'est qu'un fin bout de tissu sous tes pieds.

J'avais grogné et observé la tente d'un air misérable. Il m'avait roulée. Malgré mon horreur initiale, ce week-end s'était avéré le meilleur de toute ma vie, et je serais à jamais une aficionado du camping « de luxe ».

— Allons nous acheter des manteaux de fourrure, dit Caleb en mettant le chauffage à fond.

Je hoche la tête et regarde par la fenêtre d'un air heureux.

On trouve un Super Wal-Mart à quelques kilomètres de là et on laisse Pickles dans la voiture. Caleb passe les bras autour de moi tandis qu'on court en direction des portes. Les gens nous dévisagent comme si des cornes nous poussaient sur la tête. Certains d'entre eux portent des shorts.

— Il fait un froid polaire ici, dis-je à Caleb, qui sourit comme si j'étais bête.

— Pas pour eux.

Je suis congelée, même s'il fait au moins dix degrés dehors, et je me demande ce qu'on ressent dans la neige. Je suis sur le point de le demander à Caleb, mais je me rappelle qu'il n'en a aucun souvenir.

On se dirige vers le rayon habits. Caleb nous trouve des pulls assortis avec des chatons et une inscription qui dit : « J'aime la Georgie gros comme chats ».

— Ceux-ci, on les achète, dit-il en les jetant dans le caddie.

Je les regarde avec horreur et secoue la tête.

— Comment une femme est censée être mignonne en portant un truc du genre ?

Il me pince le nez.

— Tu serais mignonne dans une toile de jute et recouverte de boue.

Je détourne le visage pour cacher mon sourire.

On remplit le caddie de sous-vêtements, pantalons de sport et chaussettes, puis on se rend au rayon nourriture.

Le temps qu'on fasse la queue pour payer, on a de quoi tenir deux semaines. Caleb sort sa carte de crédit et refuse d'accepter le moindre argent de ma part. On enfile nos pull-overs près du rayon de magazines gratuits dans le hall, puis on se précipite à la voiture avec nos sacs.

— Petit déjeuner, annonce Caleb en me lançant des cacahuètes bouillies en conserve.

Je grimace.

— Je suis pratiquement sûre d'avoir vu un McDonald's dans cette direction.

Je lui rends la boîte de conserve.

— Hors de question, dit-il en la repoussant contre ma poitrine. On va faire ça dans les règles de l'art. Mange tes cacahuètes !

— Dans les règles de l'art, je maugrée. C'est pour ça que tu as acheté un chauffage d'appoint ?

Il me regarde du coin de l'œil, et je remarque qu'il retient un sourire. Il a toujours aimé que je lui rabatte le caquet.

On se gare dans notre allée privée temporaire autour des neuf heures et on commence à rapatrier nos provisions dans la tente. J'aménage l'intérieur, sortant nos nouveaux sacs de couchage de leurs emballages et les arrangeant aux côtés opposés du petit espace qu'on partage. Je jette un coup d'œil à l'extérieur de la tente et vois Caleb préparer des bûches pour faire un feu. Après avoir observé un moment ses bras

puissants se contracter pendant l'effort, je rapproche les sacs de couchage. Autant rester aussi proche que possible... tant que je le peux encore.

Une fois que le feu a démarré et qu'il crache, on prend chacun une bouteille de bière à moitié fraîche et on s'installe sur nos chaises de plage multicolores.

— Alors, tout ça te semble familier ? je lui demande tout en caressant la tête de Pickles.

Il fronce les sourcils et secoue la tête.

— Non, mais c'est agréable. J'aime être ici avec toi.

Je soupire. *Et moi donc.*

— Qu'est-ce que tu vas faire au sujet de ton appartement ? ajoute-t-il sans me regarder.

— Recommencer de zéro, je suppose. Je n'ai pas vraiment envie d'y songer. C'est déprimant.

Je retire le couvercle de la conserve de cacahuètes et en attrape une.

— On pourrait recommencer de zéro tous les deux.

Il décapsule une autre bouteille de bière et la porte à ses lèvres.

Je l'observe en silence, attendant qu'il continue.

— Je vais commencer à vivre ma vie de la manière dont j'ai envie de la vivre, me dit-il. Je ne suis pas sûr de savoir qui j'étais avant l'accident, mais, à ce que j'en vois, j'étais plutôt malheureux.

Je descends la fin de ma bière d'une traite et m'essuie la bouche du dos de la main. Je me demande vaguement s'il était malheureux à cause de moi. Était-il possible que, juste avant son accident, il ait encore été affecté par ma trahison ?

Je pense à Leah et je me demande si elle attend à son appartement, rêvant de me briser comme je le mérite. Peut-être que j'aurais dû laisser les choses se produire. Ça aurait précipité l'inévitable. Je pourrais tout avouer à Caleb maintenant, mais ensuite je devrais partager le trajet en voiture avec lui jusqu'en Floride. Huit heures de torture. Je le mérite. J'ouvre la bouche, la vérité bouillonnant derrière mes lèvres, suppliant d'être libérée. Je pourrais tout lâcher rapidement et partir me cacher. Je songe à appeler Cammie pour lui demander de venir me chercher. Je tourne la tête vers Caleb à l'instant où il se lève et s'étire.

— Toilettes ? lance-t-il en se grattant le torse.

Je lui pointe un petit bâtiment qui ressemble à un vieux carton d'œufs au milieu du terrain. Ce sont des toilettes communes qui puent la Javel. Je ne le quitte pas des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse à l'intérieur, puis je retourne à la voiture pour aller chercher le sac de nourriture pour chiens qu'on a acheté. Je suis en train de fouiller le siège arrière quand j'entends un bruit. Je me redresse et regarde par-dessus le siège. Son téléphone se trouve sur le plancher côté passager. Il vibre et, de là où je me tiens, je peux voir le nom « Leah » en gros sur l'écran. Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule pour vérifier qu'il est toujours aux toilettes et attrape le téléphone.

Dix-sept appels manqués, tous de Leah. Waouh ! Elle veut vraiment ma peau. Je repense à mon appartement détruit et frémis. Si Caleb voit le nombre de fois qu'elle a essayé de l'atteindre, il la rappellera probablement. Il est bien trop prévenant pour la laisser s'inquiéter. Je ferme les yeux. Je ne peux pas laisser ça se produire. J'appuie sur le bouton de marche jusqu'à ce que l'écran devienne noir. Puis je range le téléphone dans ma poche.

— Olivia ?

Je me retourne en sursaut.

Mon cœur bat si vite que je le sens jusque dans mes rotules. A-t-il vu ce que je viens de faire ? J'ouvre la bouche, prête à trouver une excuse, quand il m'interrompt.

— Allons nous promener, dit-il.

Nous promener.

— Nous promener ?

— Ça te réchauffera.

Il me tend la main, et je la lui prends.

J'ai une fois de plus échappé à l'inévitable. Je serre les dents tandis que nous marchons. Je ne vais plus continuer à l'échapper belle très longtemps. Le téléphone de Caleb a le poids de la culpabilité contre ma cuisse. Je prie pour qu'il ne remarque pas la bosse et m'assure qu'il marche du côté opposé de là où il est caché.

Plus tard, lorsque nous sommes de retour à la tente, je lui dis que je dois appeler ma chef.

— Il faut que je lui dise que je ne vais pas être en mesure de venir travailler quelques jours, je lui explique.

— Bien sûr. Prends ton temps. Je vais... euh...

Il pointe la colline du doigt.

— Aller faire un tour ? je demande en riant.

Il me fait une grimace et sort.

J'attends jusqu'à ce qu'il soit à une distance raisonnable et me dirige vers le lac. Mes baskets s'enfoncent dans la boue et font des bruits dégoûtants.

Le message que je laisse à Bernie ne prend qu'une minute. Je lui explique brièvement pour le cambriolage et lui promets de rappeler d'ici quelques jours. Je raccroche et regarde par-dessus mon épaule. Caleb n'est nulle part en vue. Je sors son téléphone de ma poche et le rallume. Deux messages. Je presse la touche pour la boîte vocale et place le téléphone à mon oreille. Une voix exige un mot de passe. *Merde*. Je tape son jour de naissance, et la voix me rétorque que le mot de passe est incorrect. Je tente son année de naissance et *bingo* !

Premier message :

— Caleb, c'est Leah. Écoute... il faut vraiment qu'on parle. J'ai des nouvelles très intéressantes pour toi. C'est au sujet de ta nouvelle amie, Olivia. Elle n'est pas celle que tu penses. Rappelle-moi dès que tu peux.

Une pause, puis :

— Je t'aime.

Le deuxième message a été laissé trente minutes après le premier :

— C'est encore Leah. Je commence vraiment à m'inquiéter. Je suis chez toi, et on dirait que tu es parti en urgence. J'ai juste vraiment besoin de te parler, mon cœur. Rappelle-moi.

Je grimace et raccroche. Elle a une clé de son appartement. Pourquoi ne m'en étais-je pas doutée ? Elle a probablement tout fouillé pendant qu'il était à l'hôpital après l'accident. *La petite traînée a probablement déjà vu sa bague !*

Je fixe méchamment le téléphone en songeant à mes options. Il doit disparaître. C'est lui ou moi.

Je descends la petite pente qui mène jusqu'au rebord glissant du lac et regarde les moustiques danser frénétiquement sur la surface.

— *Leah*, je pense en baissant les yeux sur le portable de Caleb. *Pas encore*.

Puis je le jette dans l'eau.

— Olivia, est-ce que tu as vu mon téléphone ?

Je suis penchée sur des haricots en conserve à essayer de faire fonctionner l'ouvre-boîte bon marché qu'on a acheté. Je laisse tout retomber.

— *Merde*, dis-je en observant les dégâts bruns qui coulent sur le sol en direction de mes pieds.

Caleb attrape une autre conserve et l'ouvre pour moi. Il la rajoute dans notre dîner.

— Tu peux utiliser mon téléphone. Il est sur mon sac de couchage.

Caleb franchit en deux grandes enjambées la distance qui l'en sépare et s'agenouille.

— J'aurais juré que le mien était dans la voiture...

— Peut-être que tu l'as perdu à Wal-Mart, je suggère sans tourner le dos.

— Ouais...

Je retiens ma respiration tandis qu'il compose un numéro, priant qu'il ne soit pas en train d'appeler Leah.

— Maman, l'entends-je dire, et je m'écroule sur Pickles de soulagement. Non, non, je vais bien. J'ai juste décidé de faire un petit voyage... ah bon ? Qu'est-ce qu'elle voulait ?

Je n'avais pas songé au fait que Leah appellerait ses parents.

— Oh, mais elle ne t'a pas dit pourquoi ? Eh bien, je serai de retour dans quelques jours, je lui parlerai à ce moment... oui, j'en suis sûr, maman. Je t'aime aussi.

J'étudie son visage avec précaution. Il semble inquiet.

— Hey, dis-je en récupérant mon téléphone pour le ranger dans mon sac. Viens flirter avec moi pendant que je réchauffe ces haricots.

Je lui prends la main et le tire vers la prise électrique.

Pendant les quatre jours suivants, on reste confortablement dans notre tente, même lorsque la température approche de zéro. On mange des nouilles instantanées en se disputant pour savoir qui aura le droit de dormir près du chauffage portable. Quand la nuit tombe, on rapproche nos chaises et on s'enroule dans des couvertures pour regarder le feu.

Caleb n'arrête pas de remettre sur le tapis le fait que je n'ai pas rempli mes formulaires pour les écoles de droit, et je me défends en mentionnant le fait qu'il n'a pas fait sa demande à Leah. Le temps qu'on rampe dans nos sacs de couchage respectifs, on a des sourires idiots sur le visage. Chaque soir, Caleb me pose une question qui me fait frissonner malgré mes quatre couches de chaussettes.

— Olivia ?

— Oui, Caleb ?

— Est-ce que tu vas rêver de moi cette nuit ?

— La ferme.

Ensuite, il rit, de ce magnifique et séduisant rire.

Chapitre 11

Passé

— Est-ce que tu m'aimes ?

— Pardon... *quoi* ?

— Est-ce que tu m'aimes ? C'est une question plutôt facile. Est-ce que tu préférerais que je te la pose dans une autre langue ? (Il roula pour se mettre sur le ventre, puis sur moi.) *Est-ce que tu m'aimes*¹ ? *Mi vuoi bene* ?

Caleb, qui parlait couramment le français et l'italien, était en train de frimer. L'herbe sous mon dos commença à me démanger autant que sa question.

Nous sortions ensemble depuis exactement un an, et j'avais détourné, ignoré et repoussé sa question avec brio jusque-là. Utiliser ces techniques était difficile quand Caleb Drake ne se trouvait qu'à quelques centimètres de votre visage, à vous regarder de ses yeux intenses. Je pris une profonde inspiration pour me calmer et réfléchir au millier d'enfants qui mouraient de faim en Afrique. Nous étions en train de camper en Georgie, à mon grand désarroi. J'étais fatiguée, je transpirais, et je portais le même pantalon que la veille. Ça faisait vingt-quatre heures que nous étions là, et tout ce à quoi j'avais eu droit en dehors de cette question bornée était une collection de piqûres d'insectes et de courbatures.

— Quand on rentre, je vais parrainer un de ces enfants du Kenya, dis-je en me grattant le genou. Tu sais... les pubs pour le Fonds des Nations Unies pour l'enfance ?

Caleb me lança un regard agacé.

— Je... j'ai... j'aime... la glace, dis-je, me tortillant sous son regard. Et j'aime les douches chaudes et les vêtements propres.

— Olivia ? demanda-t-il sur un ton d'avertissement.

— Caleb, répondis-je en imitant son ton.

Il fronça les sourcils et je détournai les yeux. Ce n'était pas comme si je retenais le Saint Graal non plus. Il ne m'avait jamais dit « Je t'aime » non plus, même s'il m'avait souvent posé la question.

— Pourquoi tu me demandes toujours ça ? soupirai-je en arrachant un brin d'herbe au sol.

Je me mis à le déchirer en petits bouts et à le jeter au vent.

— Pourquoi tu ne réponds jamais ?

— Parce que c'est une question difficile.

— Il suffit de dire oui ou non, en fait. Tu as cinquante pour cent de chances de répondre correctement.

Si seulement c'était aussi simple. Est-ce que je l'aimais à cet instant ? Je l'aimais depuis le premier instant... celui où nos deux vies s'étaient croisées pour la première fois. Je ne pouvais pas lui dire ça, cependant. J'ignorais comment le faire et, chaque fois que j'essayais, les mots restaient bloqués dans ma gorge.

— Tu me mets la pression.

Je le repoussai et me redressai, puis m'essuyai les mains sur mon pantalon.

Caleb se leva d'un bond, fit les cent pas, puis se tourna pour me faire face. Il se montra cinglant.

— Je ne t'ai jamais mis la pression pour faire quoi que ce soit.

Je me sentis blêmir. C'était un truc vraiment naze à dire à un jeune homme de vingt-trois ans qui ne s'était jamais plaint que sa petite amie ne veuille jamais aller plus loin que se peloter.

— Tu essaies de me faire dire quelque chose que je ne suis pas prête à dire, lâchai-je en détournant le regard.

— J'essaie de découvrir où on va, Olivia. Je sais déjà que tu m'aimes.

Le choc me fit relever les yeux et il haussa les épaules.

— Le fait que tu ne parviennes pas à le dire est un problème. Je t'aime.

Mes lèvres se mirent à trembler. Pathétique, mais vrai. Je sentis ma poitrine se soulever en un vain effort pour respirer. Il m'aimait.

— Tu n'arrives pas à le dire parce que tu ne me fais pas confiance. Si tu ne me fais pas confiance, je ne peux pas être avec toi.

La panique gonfla dans mes poumons. Était-il en train de me menacer ?

Il me dominait toujours de sa hauteur, alors je me levai. Ce qui n'aida pas des masses, puisqu'il faisait une tête de plus que moi.

— Je te déteste, rétorquai-je, ce qui le fit rire.

— Tu te bats comme un enfant. Je ne discuterai pas dans ces conditions.

Et il s'éloigna, me laissant à la fois totalement abasourdie et excitée à cause de son aveu.

Il m'aimait. Je me laissai retomber sur l'herbe et souris en direction du ciel.

Plus tard, lorsque j'en eus marre de boudier au bord du lac, je retournai à notre tente et y broyai du noir. Caleb n'était pas encore revenu et je commençais à avoir faim. J'étais en train de fouiller le stock de nourriture lorsqu'il poussa le rabat de notre tente de luxe. Nos regards se croisèrent et je lâchai le sac de bretzels que je tenais. Quelque chose clochait, c'était écrit en gros sur son visage. Allait-il rompre avec moi sur-le-champ ? Je me préparai et pensai à quelques méchantes répliques.

— Tu es pourrie gâtée.

— Je suis orpheline, fis-je remarquer. Qui pourrait me gâter ?

— Moi. Je te laisse t'en sortir avec beaucoup trop de choses. Je te donne carte blanche et tu en tires avantage.

— Je ne t'appartiens pas, tu ne peux pas me laisser carte blanche, rétorquai-je en plissant les yeux. Quelle remarque de connard.

Je me tournai pour partir, mais il m'attrapa par le poignet.

— Tu m'appartiens, dit-il en m'attirant contre sa poitrine et en me retenant.

Je levai les yeux, bouche grande ouverte.

— Non.

Je secouai la tête, mais je n'étais plus sûre de savoir de quoi nous étions en train de parler.

Mes poignets étaient minuscules et il les retenait si fermement dans ses mains que je n'essayai même pas de me dégager.

— Lâche-moi.

Il me retint plus fermement encore. Nous étions si proches que je pouvais sentir son souffle sur mon visage.

— À qui appartiens-tu, dans ce cas ? me défia-t-il.

— À moi. Pas à toi, pas à quelqu'un d'autre... jamais.

Je me sentais acerbe et stupide, mais je relevai le nez et lui lançai un regard noir.

Celui de Caleb était froid et dur. Il me rit au visage, un rire profond et rauque.

Puis il me regarda droit dans les yeux et demanda :

— Tu es maîtresse de ton propre corps, n'est-ce pas ?

— Oui, crachai-je.

Une colère aussi brûlante que de la lave s'emparait de moi. J'étais prête à la laisser s'exprimer.

— Dans ce cas, tu n'auras aucun problème à le contrôler, finit-il, et je le regardai de manière énervée, confuse.

— Quoi ?

Il relâcha mes poignets, ou, plutôt, les repoussa, mais, avant que je n'aie le temps de bouger, il m'attrapa par la taille et me pressa contre lui.

Il m'embrassa. Ce n'était pas un baiser habituel, mais un féroce. Il avait un tel contrôle sur ma bouche que je n'aurais pas pu l'embrasser en retour même si je l'avais voulu.

Je le poussai à la poitrine, essayant de déplacer sa carrure massive, mais c'était inutile.

Mon corps se mit à réagir à ses caresses. C'était si puissant que j'étais persuadée que j'allais me déchirer en deux.

Je pris le rythme imprimé par ses lèvres et lui rendis ses baisers, pression pour pression, morsure pour morsure. Il quitta ma bouche à l'instant où je prenais le coup et m'attrapa par les cheveux, tirant sur sa prise pour avoir accès à ma nuque.

Caleb se recula et, pendant une seconde, je crus avoir gagné. Mais au lieu d'abandonner, il saisit mon tee-shirt par le col et, d'un geste puissant, le déchira de haut en bas. Je relâchai mes bras faibles et inutiles le long de mon corps. Je dévisageai Caleb, incrédule, et il me rattrapa, m'embrassa les épaules, faisant courir ses lèvres sur ma clavicule. Mon soutien-gorge disparut après qu'il eut donné une chiquenaude dans mon dos et, soudainement, mes jambes ne voulurent plus soutenir mon poids. Caleb passa une main derrière mes genoux et m'installa sur le dos avant de venir sur moi. Je n'émettais pas la moindre résistance à cet instant. Mon esprit avait cessé de fonctionner, cessé de me fournir des excuses. J'étais prise dans l'instant présent et, pour une fois, je m'en fichais.

— Tu as toujours le contrôle ? demanda-t-il dans mes cheveux tandis qu'il remontait les mains le long de ma cuisse.

J'enroulai mes jambes autour de lui et acquiesçai. Bien sûr que je l'avais toujours. Je prenais la décision délibérée de suivre son mouvement. J'espérais désespérément qu'il finirait par se taire et qu'on continuerait.

— Arrête-moi, dit-il. Si tu as le contrôle, alors arrête-moi.

Ses mains étaient à présent à la jonction de mes cuisses et l'arrêter était la dernière chose dont j'avais envie. Je plantai les ongles dans ses bras pour toute réponse. Caleb passa les doigts sous la ceinture de mon pantalon et le descendit. Tout était trouble... tout sauf ce que j'avais envie qu'il se produise.

— À qui appartiens-tu ? demanda-t-il.

Quoi ? On n'avait pas fini avec ça ?

J'ouvris les yeux et commençai à comprendre ce qui était en train de se produire. Caleb avait encore tous ses vêtements, tandis que j'étais allongée au sol en culotte. J'avais totalement perdu le contrôle. Il jouait avec moi. Je relâchai totalement mon corps et le regardai.

— À qui appartiens-tu ? répéta-t-il plus gentiment, posant sa paume sur mon cœur.

Il avait raison. Mon cœur lui appartenait, ainsi que chaque autre morceau de chair qui y était rattaché. Il n'était pas en train de se comporter en macho. Il me faisait passer un message. Je songeai à en rester à ma première réaction, mais l'adulte en moi luttait pour avoir droit à la parole.

— Toi.

Il s'immobilisa, et je sentis son dos se soulever à mesure qu'il respirait. On était joue contre joue, il avait les bras de chaque côté de mon corps. D'un mouvement fluide, il se releva et sauta sur ses pieds comme un chat.

— Merci.

Il remit son col en place, sortit de la tente et me laissa seule, sur le sol, ne portant rien d'autre que ma culotte.

J'éclatai en sanglots.

Chapitre 12

Présent

— Il fait quoi, genre, moins dix dehors ?

Je frissonne en me frictionnant les bras.

C'est notre dernier jour, et j'ai une boule d'angoisse à la place du ventre.

— Plutôt dix, dit-il en me tendant une tasse de café.

Je fronce les sourcils et retourne dans la tente pour faire nos valises. Je suis en train de plier des habits quand j'entends sa voix.

— Olivia, il faut qu'on parle.

Je jette un coup d'œil suspicieux par-dessus mon épaule.

Il fait tourner la bague qu'il porte au pouce, ce qui est toujours mauvais signe.

Je soupire. *Est-ce que c'est à propos du téléphone ?* je me demande.

— Bien sûr.

Je suis au bord du gouffre et je sens que notre temps ensemble me glisse entre les doigts comme du sable. Je repense à l'avertissement effrayant du violeur devant le magasin de musique. *Vous devriez rentrer avant qu'il ne soit trop tard. Le ciel est rouge, les ennuis ne sont pas loin.*

Rouge, rouge, rouge... comme la chevelure de Leah.

Je le suis à l'extérieur, tenant toujours mon café. Il s'appuie sur le capot de la voiture.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

J'essaie d'avoir l'air désinvolte tandis que je m'approche.

— Qu'est-ce qui se passe, là, Olivia ? Qu'est-ce qu'on est en train de faire ?

— On campe, je réponds, ce qui ne me vaut même pas un sourire.

Qu'est-ce qu'il veut que je dise ? Qu'est-ce que je peux dire sans crainte ?

— On est... Je ne sais pas, Caleb. Qu'est-ce que tu as envie que je réponde ?

Il secoue la tête. Il semble déçu. Est-ce que je suis censée vider mon sac ? Avant que je puisse délier ma langue de vipère, il me prend de vitesse.

— Tu ne trouves rien à répondre ? demande-t-il.

Je secoue la tête. Pourquoi est-ce que je passe mon temps à mentir ? Sérieusement, c'est pire qu'une maladie.

— Très bien, dans ce cas...

Il fait alors l'inattendu. Au lieu de me pousser à parler davantage, il commence à rassembler nos affaires ; sacs de couchage, vêtements, Pickles. Il jette le tout dans la voiture, un à un, deux à deux, et tout ce que je peux faire est l'observer, bouche bée. Mais qu'est-ce que je pourrais dire ?

J'ai envie d'être avec toi, Caleb. Ces quelques jours étaient un vrai conte de fées. Je t'aime davantage à chaque seconde que je passe auprès de toi.

Je suis acculée. Je remonte à contrecœur dans la voiture et blottis mes mains glacées sous mes aisselles. Caleb met la musique à fond et m'ignore. Je suis tellement en colère. Je pense à des choses que je pourrais dire pour l'énerver, mais je n'ai pas les tripes de laisser sortir une seule d'entre elles. L'ancien Caleb avait un tempérament de feu, et je n'ai pas envie de découvrir si ce type en a hérité.

Les collines s'aplatissent tandis que la Georgie se transforme en Floride.

Je baisse le volume pendant qu'on traverse Tallahassee et me tourne vers Caleb jusqu'à lui faire pratiquement face.

— Caleb... dis quelque chose.

Un muscle tressaute dans sa mâchoire, mais, en dehors de ça, je n'obtiens aucune réaction.

— S'il te plaît... parle-moi, j'essaie.

Ça va être plus compliqué que prévu. Nouvelle tactique.

— Pourquoi est-ce que tu te montres aussi susceptible ? Je ne dis pas ce que tu as envie d'entendre et tu boudes ?

Ça suffit à le faire réagir. Il prend la sortie, décrivant un brusque virage sur la droite à la dernière minute. J'entends Pickles grogner tandis qu'elle est propulsée à l'autre bout du siège arrière.

Nous nous trouvons au milieu de nulle part, dans un endroit où il n'y a que des arbres et la route devant nous. Caleb passe le portail de ce qui semble être un parc. Il n'y a que trois places de parking et elles sont toutes vides. Il se gare dans l'une d'entre elles et freine brusquement. Cet endroit file vraiment les jetons. Je gigote nerveusement sur mon siège, puis regarde son visage.

— Qu'est-ce qu'on est en train de faire ? demande-t-il à nouveau.

— Je...

Je tourne la tête vers l'extérieur, cherchant désespérément un moyen de fuir.

Il essaie de me forcer à parler de mes sentiments ; c'est une chose que je ne peux pas faire, pas avec tous les mensonges qui nous encerclent. Malgré ma peur du noir, je sors vivement de la voiture.

— Où est-ce que tu vas ? me crie-t-il en ouvrant sa portière pour me suivre.

Avant que je n'aie le temps de refermer la mienne, il a contourné la voiture et m'accule contre la carrosserie. J'essaie de le repousser pour passer, mais il me presse contre le véhicule de tout son corps et place ses mains de chaque côté de mon visage. Nous sommes nez à nez, et il fulmine.

— Qu'est-ce. Qu'on. Est. En train. De. Faire ?

Je me tortille pour essayer de me libérer, mais il n'y a rien à faire. Je pose les paumes sur son torse. Pourquoi essaie-t-il de m'arracher une réponse, de toute manière ? Je pourrais jurer qu'il s'agit de l'ancien Caleb, pas du gentil faon auquel j'ai eu affaire jusque-là.

— D'accord, d'accord. Mais il faut que tu sortes de mon espace personnel.

Il fait un pas en arrière, et j'en profite pour passer sous son bras.

J'ignore ses appels et me concentre sur le fait de mettre un pied devant l'autre. Je me dirige dans le noir complet, mais ça semble mieux que l'autre solution. J'ai besoin de réfléchir un instant. Je continue à marcher jusqu'à ce que je ne puisse plus entendre le ronronnement de l'autoroute. Je suis dans une forêt... non, dans une orangerie. Je reconnais l'odeur des fleurs blanches qui parsèment les arbres. Elles sentent comme Caleb, évidemment, puisque tout dans ma fichue vie doit être au sujet de Caleb. Je donne un coup de pied dans un tronc.

J'entends des bruits de pas derrière moi, alors je m'immobilise. Je ferais tout aussi bien de tout lui déballer maintenant, alors je redresse les épaules et me prépare à la dispute.

Caleb sort de l'obscurité tel un fantôme magnifique. Lorsqu'il me voit, il s'arrête net. On se dévisage, puis je croise les bras.

— Qu'est-ce qu'on est en train de faire ? je répète sa question. Je suis en train d'essayer d'échapper à ma misérable vie solitaire. Je... (Je prends une profonde inspiration avant de continuer.) Je suis une menteuse et pas quelqu'un de bien. Je t'ai menti, je...

Il lui faut trois secondes pour parcourir la distance qui nous sépare. J'entends mon souffle surpris lorsqu'il me pousse contre un arbre. Il n'est qu'à quelques centimètres de mon visage, les bras fermement posés contre le tronc pour m'empêcher toute retraite.

— Arrête, dit-il. Arrête.

Je le regarde dans les yeux, puis tourne la tête. Pourquoi rend-il toujours les choses si difficiles ? Je voulais enfin tout avouer...

— Regarde-moi, ordonne-t-il.

Je m'exécute.

— Tu te cherches des excuses et tu te joues de moi, dit-il.

— Non... je...

— Si. C'est le cas. Et je me fiche de savoir ce que tu as fait. Dis-moi seulement ce que tu ressens.

Il a l'air tellement en colère que je me recroqueville contre l'arbre jusqu'à ce que l'écorce s'enfonce dans mon dos. Il veut une réponse honnête, mais je suis persuadée qu'il faut être quelqu'un d'honnête pour réussir à en donner une. Je me passe la langue sur les lèvres tout en réfléchissant... Un million de choses me traversent l'esprit, et elles concernent toutes Caleb. Tout ce que j'ai à faire, c'est d'en articuler une.

— J'ai envie que tu m'embrasses.

Il ne semble pas surpris.

— Quoi d'autre ?

Ses lèvres... tout ce que je peux voir sont ses lèvres, si pleines et sensuelles. Je respire horriblement vite.

Si je me penche un tout petit peu en avant, nos lèvres se toucheront. Mais des années d'expérience m'ont appris qu'il ne me donnerait pas ce que je veux avant que je lui donne ce que lui veut.

Mon obstination fait un retour fracassant. Je détourne la tête. Il lui fait reprendre sa position initiale du bout d'un doigt.

— Olivia, dit-il sur un ton d'avertissement.

Ses yeux cherchent à me percer à jour. Je sens la chaleur de sa poitrine sous la pulpe de mes doigts, et j'ai conscience que son cœur bat aussi vite que le mien.

— Dis-le, Olivia. Pour une fois, putain, dis-le.

Il regarde mes lèvres, dans l'attente.

Je pense à mentir. Je n'aime pas qu'il soit devenu si direct. J'étais bien plus à l'aise à jouer la comédie.

— J'ai envie... que tu... (Je cherche les mots, mais impossible de les trouver.) Est-ce que tu pourrais juste m'embrasser, et ensuite on verra comment je me sens ?

Il met sa langue entre ses dents et observe ma bouche comme s'il réfléchissait à ma proposition. Je suis à deux doigts de défaillir. Il bouge ses mains, posant un avant-bras contre l'arbre au-dessus de ma tête et passant l'autre autour de ma taille.

On est face à face, nos fronts se touchent. Je respire rapidement, ma poitrine se soulève d'impatience. Je suis un cliché ambulante, avec des papillons dans le ventre, des frissons et des vagues de chaleur qui me parcourent le corps à cause de la vague de désir la plus puissante que j'aie jamais ressentie.

J'ai serré les poings sur sa chemise, et je serre davantage.

— Qu'est-ce que tu attends ?

Espèce de manipulateur amateur de rouquines qui prend son temps.

Il plisse les yeux, ce qui me donne envie d'embrasser les petites rides qui se forment à leurs coins. Sa voix est rauque quand il répond.

— Si je t'embrasse, je ne m'arrêterai pas.

Je ferme les yeux. C'est une menace, mais une bonne.

— Je ne te demanderai pas de le faire, je murmure contre ses lèvres.

À l'instant où je sens sa bouche caresser la mienne, j'ai envie de mourir. Il mordille ma lèvre inférieure et recule. Je passe les mains autour de son cou.

— Tu as dit qu'on arrêta de jouer.

Il sourit contre ma bouche. Je suis sur la pointe des pieds, entièrement pressée contre son corps brûlant. Un doux baiser... deux... un nouveau mordillement ; sa manière d'embrasser ressemble fortement à sa personnalité. Beaucoup de provocation, une alternance entre rapide et lent, dur et doux. Je commence à peine à me faire à son rythme quand il glisse sa langue dans ma bouche. J'émetts un bruit embrassant, ce qui le fait sourire, et c'est tellement sexy que je l'embrasse avec davantage de fougue.

Il me rend encore quelques doux baisers, puis il attaque avec force. Nos bouches s'entrechoquent comme deux nuages lors d'un orage. Il remonte les mains le long de mon ventre.

Je commence à lui rendre la pareille, parce que, moi aussi, je suis hors de moi. Je l'embrasse pour toutes les fois où je n'ai pas pu l'embrasser, toutes celles où il embrassait Leah plutôt que moi. Je l'embrasse parce que j'ai tout gâché et que j'aurais pu avoir ça tous les jours. Il s'arrête pour déposer un baiser sur l'endroit le plus sensible à la naissance de ma nuque.

— Olivia, dit-il dans mon oreille.

Son ton me fait frissonner. Quand sa voix est aussi basse, je sais qu'il est sérieux. Nous sommes tous les deux à bout de souffle.

— Est-ce que tu m'aimes ?

Je me fige. Un frisson remonte le long de mon dos.

Caleb attrape mon menton et me relève le visage.

J'ai conscience que, si je ne lui réponds pas, il s'en ira. J'ai tellement envie d'être honnête envers lui, de lui dire depuis combien de temps je l'aime, et pourquoi je l'aime, mais tout ce qui sort de ma bouche est un faible « oui » murmuré.

— Dis-le, ordonne-t-il.

Je serre les dents.

Il me secoue.

— Dis-le.

Comment sait-il que j'ai envie de le dire ?

— Je t'aime ! je lui crie au visage.

On dirait que je viens de le gifler. Maintenant, je suis putain d'en colère.

Je tends les mains vers sa taille pour défaire le bouton de son jean. Il ne s'attendait pas à ça.

Il est figé ; son corps tout entier est tendu. Je l'embrasse pour essayer de faire fondre sa résistance. Ça fonctionne, et il me submerge. Il quitte mes lèvres pour retirer sa chemise, puis il revient si vite que j'ai à peine le temps de respirer.

Avec hésitation, j'avance les mains pour le toucher. Ses muscles sont si tendus sous mes doigts. Il est si beau ; de larges épaules, une taille fine. J'écarte les mains, pas sûre de moi. Caleb m'attrape les poignets pour replacer mes mains sur sa peau. C'est un expert, et je suis novice ; nous en sommes tous les deux conscients. C'est lui qui imprime le rythme, qui contrôle le moment. Il fait glisser mon pull par-dessus ma tête, embrasse mes épaules, dégrafe mon soutien-gorge. Je retire mon pantalon. Il recule.

Puis il me regarde. Je suis morte de honte. C'est un instant sauvage et masculin, et je le laisse en profiter parce que je ne l'ai jamais fait auparavant. J'ai l'impression d'être exposée au monde entier. Je n'ai jamais laissé personne me voir nue.

Lorsqu'il m'a bien observée, il m'attire à nouveau contre lui.

— Seigneur, Olivia, dit-il dans mon cou.

Je suis rouge de honte. J'ignore ce qu'il a voulu dire par là. Je fais un pas en arrière pour étudier son visage. Son regard a changé. Il n'est plus calme ou rieur. Je vois l'urgence et le désir. J'ai tellement peur de ce moment.

Il me soulève d'un mouvement gracieux, puis je sens l'herbe fraîche me chatouiller le dos. L'odeur des fleurs d'oranger flotte dans l'air. J'enroule mes jambes autour de lui, dans l'attente.

Il prend son temps pour entrer en moi. On ne se quitte pas du regard ; j'écarquille davantage les yeux à chaque centimètre. Je ne savais pas que je ressentirais ça. J'ai envie de gémir. J'ai envie d'enfoncer les ongles dans son dos et d'enrouler les jambes autour de ses hanches, mais je suis trop fière pour quoi que ce soit. Il observe mon visage, fasciné. Il attend une réaction, mais ma réaction est entièrement interne, là où il ne peut la voir... là où je la cache.

Il ressort, puis entre à nouveau. Il suce ma lèvre inférieure. Il rit dans ma bouche. Je recule la tête pour le regarder.

— Tu es ce genre de fille.

Je ne sais pas ce qu'il veut dire par là. Je ne suis pas sûre que ça m'importe vraiment... c'est tellement bon.

Il m'attrape les poignets et les plaque au-dessus de ma tête.

— Détends tes jambes.

Pour la première fois de ma vie, je fais ce qu'on me demande. Tout d'un coup, c'est encore plus agréable. Je presse les lèvres et tourne la tête sur le côté pour lui dissimuler mon visage. Il me mordille le lobe de l'oreille et la chair de poule se répand sur tout mon corps.

— Regarde-moi.

Sa voix est rauque.

Je le regarde. Il se met à bouger plus vite, et ma respiration se coince. Plus fort... et je respire comme si je venais de courir un marathon.

— Je suis si bien en toi.

Ça m'achève. Sa clavicule étouffe un bruit ressemblant à un gémissement tandis que je presse le visage contre sa poitrine. Lorsque je relève les yeux, il semble très satisfait.

— C'est comme ça que je te fais crier ?

Après ça, il me murmure des choses très cochonnes à l'oreille. Il a trouvé ma faiblesse. Je lâche des bruits que je regretterai jusqu'au jour de ma mort.

Je me sens monter, mais je n'ai pas envie que la fin arrive. Il a le contrôle absolu de mon esprit et de mon corps. Je n'aime pas la sensation de ne pas avoir d'emprise. Lorsqu'il penche la tête vers mon épaule, je saisis l'opportunité de basculer sur lui. Il me laisse guider nos mouvements quelques petites minutes avant de prendre le contrôle de mes hanches. Mais je ne compte pas me laisser faire. Je me penche pour dire quelque chose à son oreille.

— Plus fort, Caleb... et ne te retire pas...

Il ferme les yeux et enfonce les ongles dans mes cuisses. Je profite de ma petite victoire jusqu'à ce qu'il me fasse basculer sur le dos à nouveau.

— Je n'en avais pas l'intention.

Mon orgasme ponctue sa phrase.

Je n'émet pas le moindre son.

On ne parle pas sur le chemin du retour. Caleb m'aide à ranger le désordre dans mon appartement. On remplit dix sacs poubelles géants des restes de ce qui avait été ma vie, ramassant les assiettes brisées et les verres dans l'un d'eux et les lambeaux que sont devenus mes habits dans un autre.

On travaille en silence au son de la radio en arrière-fond. Je n'arrête pas de m'arrêter pour songer à ce qui s'est passé dans l'orangerie.

Je sens le goût du sel sur les lèvres quand je ramasse le cadre brisé de mon affiche de Thomas Barbey. Ce n'est qu'une affiche, mais c'était la mienne et je l'aimais. Avant que je n'aie le temps de la chiffonner pour la jeter, Caleb vole à son secours et me la retire des mains pour la poser sur le côté.

— On peut sauver celle-ci, dit-il en caressant ma mâchoire du bout du doigt.

Quand je trouve une vieille figurine en porcelaine qui appartenait à ma grand-mère éclatée par terre, je vais m'enfermer dans la salle de bain pour pleurer. Caleb, comprenant l'importance de la bergère peinte à la main, me laisse tranquille et se débarrasse silencieusement de tous les débris, sauf de son visage, qui est miraculeusement resté intact. Je le retrouve plus tard, enroulé dans un mouchoir en papier, rangé dans une boîte d'objets ayant presque réchappé à l'assaut et que, selon lui, je voudrais garder.

Quand tout ce qui avait été mien est regroupé en dix sacs poubelles devant la porte d'entrée, Caleb me sert contre lui, puis part. Je m'appuie contre la fenêtre qui donne sur le parking et le regarde s'avancer vers sa voiture. Je ressens une solitude si violente que j'ai l'impression que mes poumons arrêtent de fonctionner. Je me plaque les paumes sur les tempes et ferme les yeux aussi fort que possible. Je ne peux pas faire ça. Je ne peux pas continuer à mentir. Il est trop bon. Il ne mérite pas ma méchanceté et il doit entendre la vérité de ma bouche, pas de celle de Leah.

Je cours jusqu'à la porte et l'ouvre à la volée.

— Caleb, attends !

Il est presque arrivé à sa voiture quand il s'arrête et se retourne.

Je cours jusqu'à lui, me fichant de ne porter qu'un vieux sweat d'une équipe de football, et me jette à son cou.

— Je suis désolée d'avoir été une personne aussi horrible, lui dis-je en pressant mon visage contre son torse. Je suis tellement désolée.

— De quoi tu parles ? demande-t-il en me relevant le visage pour que je le regarde. Tu es une bonne personne.

— Non, non, je ne le suis pas. (Je secoue violemment la tête.) Je suis pire que méchante.

Il me sourit et me frotte le dos comme si j'étais une enfant. Puis il se penche et je sens ses lèvres sur ma nuque. Il m'embrasse délicatement, de manière intime.

— Pourquoi est-ce que tu répètes toujours ça à ton sujet ? demande-t-il en riant doucement. Je t'aime vraiment beaucoup, Madame Pire Que Méchante.

Il se met à bouger les pieds au rythme d'une chanson silencieuse, et je suis son mouvement. J'ai conscience de l'air frais sur mes jambes nues, de la chaleur de ses mains sur mon dos et contre la mienne.

— Ça, c'est ce qui m'importe, Olivia.

— Tu changeras d'avis, je lui dis. Quand tu... comprendras qui je suis.

— Je sais déjà qui tu es.

Je secoue la tête, les larmes que je n'arriverai jamais à contenir me brûlant les paupières.

— Tu ne sais pas tout.

— Je sais tout ce que j'ai besoin de savoir. Sois tranquille.

Alors je presse mes lèvres aussi fort que je peux et ravale ma confession... à nouveau. Je sens que la vérité mène un combat sans merci contre le temps. Mais, en ce moment, il fredonne *Yellow* et on danse au clair de lune, dans les bras l'un de l'autre pour la dernière fois. Que Leah lui dise. Je resterai la lâche.

Plus tard cette nuit-là, quand je suis en peignoir en train de me sécher les cheveux avec une serviette, j'entends un grattement à ma porte.

Je jette ma serviette et ouvre la porte en grand, m'attendant à voir Caleb.

— Salut, Olivia.

Leah.

Elle me sourit de façon décontractée, comme si on était de vieilles amies.

— C'est une blague ?

Je le dis davantage à moi qu'à elle, mais ça semble l'amuser.

Je la laisse entrer.

Elle joue avec une mèche de ses cheveux, qu'elle enroule autour d'un doigt blanc lait. Elle entre avec désinvolture et étudie la pièce.

— Tu as rangé.

Je hausse les sourcils, agacée. Si elle est venue pour une bagarre, ça ne m'intéresse pas.

— Eh bien ? je demande. Qu'est-ce que tu veux ?

— Oh, je suis venue te proposer un marché.

Elle me dévisage, impatiente, plissant ses yeux en amande.

Elle pue le parfum cher et les habits neufs. Je la regarde s'asseoir sur un accoudoir de mon canapé comme si elle était trop bien pour s'asseoir dessus normalement.

Elle ressemble à une figurine en porcelaine dans une boutique d'occasion. Je m'approche d'elle pour lui faire face.

— Dis ce que tu es venue dire et dégage, je lui ordonne.

Elle se racle la gorge, produisant un délicat gazouillis, et croise les mains sur ses genoux.

— Je suis sûre que tu as compris maintenant que j'ai mis la main sur quelques preuves incriminantes.

— J'ai remarqué que tu as volé mes photos et mes lettres, oui, je réponds.

— C'était intelligent... le tour que tu as joué à Caleb. (Elle sort un étui à cigarettes gravé de ses initiales et l'ouvre.) Il m'avait dit que tu étais une manipulatrice quand on a commencé à sortir ensemble. Mais waouh !

Elle prend une cigarette et caresse la pierre de son briquet. Je revois Jim faire la même chose. Ma fascination pour ce geste a disparu.

— Tu es comme une mauvaise grippe, Olivia, qui refuse de partir. Mais tu vas partir, et tu vas nous laisser, moi et mon fiancé, tranquilles.

— Ce n'est pas plus ton fiancé que le mien, je rétorque. En fait, pour ce que j'en sais, il y a une bague de fiançailles dans son tiroir à chaussettes qu'il ne prévoit pas de te passer au doigt.

Je la regarde blêmir avec satisfaction.

— S'il n'y avait pas eu cet accident, si tu n'avais pas refait surface, je serais en train de porter cette bague. Tu sais pourquoi ? Parce qu'il m'a choisie, *moi*. Il t'a larguée *toi* et m'a choisie *moi*. Tu n'es que sa petite distraction. Tu ne signifies rien pour le vrai Caleb.

Elle est essoufflée et son regard est en feu, comme sa stupide chevelure.

Je sens la colère exploser dans mes veines. Elle ne sait rien de Caleb. C'est de moi qu'il est tombé amoureux en premier. Je suis celle qui lui a fait le plus de mal. Les cœurs brisés, les larmes et les regrets le lient à moi. Devant Dieu, c'est un lien plus fort qu'elle ne partagera jamais avec lui.

— Si je suis aussi insignifiante que tu le dis, pourquoi es-tu ici ?

Elle médite sa réponse.

— Je suis venue te proposer une échappatoire.

J'étudie ses lèvres pourpres avec méfiance tandis qu'elles s'enroulent autour de la cigarette.

— Je t'écoute.

— Si Caleb découvre de quelle manière tu as tiré avantage de lui... eh bien, je suis sûre que tu sais ce qui se produira. (Elle tape sa cendre sur ma table gravée par ses soins.) Si tu arrêtes de le voir... si tu disparais, je ne lui dirai rien.

— *Tu ne lui diras rien ?* (Je répète d'un ton moqueur sa proposition digne d'une cour de récré.) Il saura ce que j'ai fait quand il retrouvera la mémoire. Quelle différence est-ce que ça peut me faire si tu le lui dis maintenant ou s'il le découvre plus tard ?

— Tu auras eu le choix de partir. De garder un semblant de dignité. Réfléchis, ma chérie, tu seras humiliée quand il apprendra ton petit mensonge. Il y aura une confrontation, des larmes, et la douleur mettra très, très longtemps à disparaître. Ne te méprends pas. Je me fiche totalement de toi. C'est Caleb que je veux protéger.

— Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai de la peine à croire que ton seul intérêt soit celui de Caleb dans cette histoire, lui dis-je platement.

Elle se lève, lâche son mégot sur mon tapis et l'écrase du bout du pied.

— C'est toi, la pétasse égoïste, Olivia. Ne mélangeons pas tout. Je n'aurais jamais fait ce que tu as fait. Jamais !

La véracité de ces mots me gifle. Même cette atroce bonne femme n'aurait jamais trompé la personne qu'elle aimait. Je suis tellement horrifiée par ses paroles que je fais un pas menaçant en avant.

— Quand je l'ai rencontré, il était encore anéanti par le mal que tu lui as fait. (Elle me pointe du doigt.) Il m'a fallu un an pour lui faire comprendre que tu n'en valais pas la peine. Un *an*, siffle-t-elle. Tu n'es qu'une ordure, et je ne te laisserai pas l'approcher à nouveau ! C'est compris ?

Je comprenais. Peut-être que si je m'étais battue pour lui comme elle était en train de le faire, on serait encore ensemble.

Je soupire. Si je refuse son offre, elle ira droit chez lui avec ses preuves. Bien sûr, je pourrais mentionner ce qu'elle a fait à mon appartement ainsi que le chantage, mais même en comparant ses crimes aux miens, je suis dans une mauvaise position. Je suis la diarrhée alors qu'elle n'était qu'une légère indigestion. Et Caleb, dans tout ça ? Il quitterait probablement Leah s'il savait ce qu'elle a fait, mais il se retrouverait seul et blessé. Quel genre de monstre serais-je si je le laissais seul et blessé à nouveau ? Surtout si c'était juste pour régler mes comptes avec Leah. Si je disparaissais, il finirait par m'oublier. Il l'avait déjà fait une fois.

Je cède.

— Très bien. Dégage.

Je marche jusqu'à ma porte et l'ouvre sans regarder Leah. Je veux qu'elle s'en aille, qu'elle sorte de mon appartement et de ma vie. Je ne déteste personne autant qu'elle, en dehors de moi-même. Elle s'arrête devant moi pour me regarder dans les yeux, de salope à salope.

— Je gagne toujours.

Elle jette une enveloppe à mes pieds et s'en va.

Je claque la porte avant de donner un coup de pied dedans. Je fais les cent pas dans mon appartement, criant tous les gros mots dont j'arrive à me souvenir. Il est temps que j'oublie. J'ai l'impression que mon cœur est sur le point d'implorer de douleur. Je me laisse glisser contre un mur et ramène mes genoux contre ma poitrine. Il faut que je sorte d'ici, de cet appartement saturé par Caleb. *C'est ça !* Je prends ma décision. Je vais partir et ne jamais revenir.

Chapitre 13

Passé

Je fus présentée à la vipère que Caleb appelait « maman » le premier jour de septembre, quelques mois seulement après notre premier anniversaire. Nous nous arrê tâmes devant la maison de deux étages de style colonial vers quatre heures de l'après-midi. Je commençai aussitôt à me tordre les mains. Caleb se gara à côté d'une large fontaine qui crachait de l'eau dans ma direction de manière impolie. Je détournai le regard, me sentant déjà snobée.

— Ce n'est qu'une statue, Duchesse, dit Caleb en souriant devant mon expression. Elle ne mord pas. J'ai plongé plusieurs fois dans ses eaux, ivre, je sais de quoi je parle.

Je lui adressai un sourire timide et fis un détour par l'autre côté de la voiture pour éviter de la regarder.

Caleb me prit fermement par le coude alors qu'on approchait de la porte d'entrée. J'avais le sentiment qu'il croyait que j'allais partir en courant. J'en avais envie.

Lorsque la porte s'ouvrit, j'eus droit à un bref aperçu de ce que sa mère pensait du fait de me rencontrer. Elle avait été prise par surprise, peut-être étions-nous arrivés cinq minutes plus tôt que prévu. Son visage était figé en une expression dure tandis qu'elle observait son mari comme s'ils venaient d'échanger des mots acerbes. Je le vis la regarder avec désapprobation et je compris... mes tripes me criaient qu'ils avaient parlé de moi. Des secondes s'écoulèrent, la dispute fut rangée sous le tapis et ils nous sourirent tous les deux en nous accueillant chez eux. Je restai sur le côté comme un accessoire oublié tandis que Caleb prenait sa mère dans ses bras et l'embrassait sur les joues. Elle était en train de m'évaluer même pendant qu'elle lui caressait les cheveux et s'extasiait à voix haute de la beauté de son fils. Je ressentais son aversion dans la manière dont ses yeux passaient de mes cheveux à mon visage tandis qu'elle attendait patiemment que son fils chéri nous présente. Finalement, Caleb tapa le dos de son beau-père, geste d'affection masculine, et se tourna vers moi.

— Voici Olivia, dit-il.

Je souris timidement tout en faisant un pas pour ne plus être cachée par ses larges épaules.

Maman chérie me dévisagea comme si je n'étais rien d'autre qu'une carcasse pourrie et s'avança pour me serrer la main. Son aversion immédiate m'agaçait. J'avais envie qu'elle m'apprécie. J'en avais envie autant que je voulais Caleb.

— Caleb, tu t'es dégoté la plus jolie fille de Floride, dit son beau-père en m'adressant un clin d'œil.

Je me détendis.

— C'est un plaisir d'enfin vous rencontrer.

Sa mère hocha fermement la tête.

Caleb coula le regard de moi à sa mère, et je grimaçai intérieurement. Il savait. Je baissai les yeux sur mes chaussures bon marché, honteuse. Je les avais achetées spécialement pour l'occasion. J'aurais aimé être plus douée pour lui dissimuler des choses. J'aurais aimé avoir choisi une paire plus onéreuse.

— Le dîner est presque prêt ; si on allait s'asseoir ?

Elle nous fit signe de la suivre d'un léger mouvement du poignet.

Le trajet jusqu'à la salle à manger fut une vraie torture. Je me sentais comme un paria qui suivait à l'arrière de la file. Mère et fils trottaient devant moi, bras dessus bras dessous de manière intime tandis qu'elle gloussait à tout ce qu'il disait. Le beau-père de Caleb avait disparu dès que le dîner avait été annoncé et ne revint que lorsque nous fûmes assis à table. Je me demandai amèrement s'ils remarqueraient seulement ma disparition.

Je restai assise sur ma chaise, raide, pendant que son beau-père me posait des questions polies sur mes études et que sa mère m'étudiait comme une dinde à Thanksgiving. Luca, comme tout le monde l'appelait, faisait à peine un mètre cinquante, avait de beaux cheveux blonds et des yeux incroyablement bleus. Elle ressemblait davantage à la sœur aînée de Caleb qu'à sa mère, et je soupçonnais que c'était grâce à une équipe de chirurgiens esthétiques. C'était une femme magnifique, bien éduquée et qui avait un avis sur tout. J'étais sûre que son avis sur moi était que je n'étais pas assez bien pour son Caleb.

— Que font vos parents dans la vie, Olivia ? me demanda-t-elle en prenant un petit morceau de son agneau.

Je n'avais encore jamais mangé d'agneau et j'étais en train d'essayer d'étaler un bout de confiture d'un vert menthe éclatant sur un morceau.

— Mes parents sont morts tous les deux, dis-je.

La question suivante fut celle à laquelle j'avais toujours peur de répondre.

— Oh, je suis sincèrement désolée de l'apprendre. Oserais-je demander comment ils sont décédés ?

Je regardai ses perles et son tailleur couleur crème avec l'envie de répondre « Non, vous n'oseriez pas » sur le même ton hautain qu'elle utilisait avec moi.

Au lieu de ça, je me mordis la langue, pour Caleb.

— Mon père s'est suicidé quand j'avais treize ans et ma mère est morte du cancer du pancréas durant ma dernière année de lycée. Lorsqu'ils étaient en vie, ma mère était enseignante de primaire et mon père passait d'un travail à l'autre.

Elle semblait imperturbable, mais je remarquai une légère tension dans sa main qui tenait son verre de vin. Je n'appartenais à rien d'autre qu'à la populace, j'étais une tache sur sa vie de haute société. Elle serait mortifiée si je devenais sa belle-fille.

— Comment vous en êtes-vous sortie ?

Elle paraissait sincère cette fois-ci, même douce, et je vis ce que Caleb voyait : une mère attentionnée.

— Vous seriez surprise de ce dont les gens sont capables quand ils n'ont pas d'autre choix.

Caleb serra ma main sous la table.

— Ça a dû être très difficile pour vous, dit-elle.

— En effet.

Je me mordis la lèvre parce que j'avais envie de pleurer, à présent. Je réagissais face à la douceur comme un foutu moucheron, et elle avait maintenant réussi à me désarmer.

— Caleb, mon chéri, commença-t-elle sur le même ton mielleux, est-ce que tu as pris une décision au sujet de Londres ?

Londres ? Je le regardai. Il retenait sa respiration, les yeux luisant d'intensité.

— Non. Nous en avons déjà discuté.

— Oh, eh bien, tu ferais mieux de te dépêcher, une telle opportunité ne durera pas. De plus, je ne vois aucune raison pour laquelle tu n'irais pas.

Elle jeta volontairement un regard dans ma direction.

— Londres ? demandai-je doucement.

Du coin de l'œil, je la vis lever un sourcil. Elle jubilait.

— Ce n'est rien, Olivia.

Il m'adressa un maigre sourire, et je compris sans l'ombre d'un doute qu'il y avait bien « quelque chose ».

— Caleb s'est vu proposer un travail à Londres, dit Luca en appuyant son menton sur ses mains, par une entreprise très prestigieuse. Et, bien sûr, il considère toujours Londres comme son chez-lui, avec tous les amis qu'il a là-bas et la majorité de sa famille paternelle qui s'y trouve également. Nous soutenons totalement son déménagement.

Mon esprit se vida complètement. J'avais l'impression que quelqu'un venait de me renverser un seau d'eau glacée sur la tête.

— Je n'ai pas envie d'y aller. (Il me regardait moi à présent, uniquement moi. J'observai son visage, essayant de déterminer s'il était sincère.) Peut-être que si tu avais déjà obtenu ta licence, tu aurais pu venir avec moi. Ça serait une possibilité. Mais, tant que tu es là, c'est là que je serai.

Je me figeai. Il venait de contrecarrer sa mère devant moi et avait clairement exprimé que j'étais sa priorité numéro un. S'il y avait eu un autel pour Caleb, je l'aurais volontiers vénéré.

— Caleb, tu ne peux *pas* être sérieux. (Le visage de sa mère convulsait tandis qu'elle luttait contre l'outrage.) Tu la connais à peine. Je pense sincèrement que tu ne devrais pas prendre une décision basée sur une amourette.

— Ça suffit, dit-il calmement, même s'il était facile de voir qu'il était contrarié. (Il repoussa sa serviette dans l'assiette devant lui et recula sa chaise.) Tu penses vraiment que si Olivia n'était qu'une amourette, je l'aurais amenée ici pour te la présenter ?

— Eh bien, ce n'est certainement pas la première fille que tu nous amènes. Tu étais très sérieux avec Jessica et...

— Luca.

Cet avertissement provenait de son beau-père, qui avait jusque-là observé tout l'échange en silence.

— Ce ne sont pas tes affaires.

— Mon fils est de toute évidence mes affaires, cracha-t-elle en se redressant. Je refuse de le regarder gâcher sa vie pour une fille qui en a après son...

— Viens, Olivia, on s'en va.

Caleb m'attrapa par la main et me releva.

J'avais encore une pomme de terre à moitié mâchée dans la joue. Je l'avalai abruptement et regardai Caleb, de plus en plus confuse. Est-ce qu'il quittait vraiment la table en plein repas à cause de moi ? Devais-je faire quelque chose ?

— Je ne t'ai jamais mal parlé et je ne vais pas commencer aujourd'hui, dit-il calmement à sa mère.

Mais, à la tension de ses épaules et à la manière dont il me tenait fermement la main, je savais que ce calme n'était qu'illusion. La colère de Caleb bouillait sous la surface comme de la lave en fusion et, quand il entrait en éruption, il n'y avait aucun moyen d'en réchapper.

— Si tu n'acceptes pas Olivia, tu ne m'acceptes pas.

Puis il me fit sortir de la pièce si rapidement que j'eus à peine le temps de digérer ce qui venait de se produire.

— Caleb ? demandai-je lorsque nous fûmes dehors.

Il s'arrêta, et je faillis trébucher en stoppant brusquement. Avant que j'aie le temps d'ajouter quoi que ce soit, il me fit pivoter comme si nous étions en train de danser et me serra contre son torse.

— Je suis désolé, Duchesse, dit-il en m'embrassant avec douceur.

Il avait pris mon visage à deux mains et plongé son regard dans le mien avec une telle intensité que j'eus envie de pleurer.

— Pourquoi es-tu désolé ? chuchotai-je en me mettant sur la pointe des pieds pour l'embrasser à nouveau.

— Pour ça, dit-il en désignant la maison de la tête. Je m'attendais à ce qu'elle te fasse passer un sale quart d'heure, mais pas à ça. Son comportement est inexcusable. J'ai tellement honte que je ne sais même pas quoi dire.

— Tu n'as rien besoin de dire. C'est ta mère et elle veut ce qu'il y a de mieux pour toi. Je me méfierais probablement de moi, moi aussi.

— Tu es ma famille, à présent, dit-il avec sincérité, et s'ils ne peuvent pas accepter ça, eh bien, qu'ils aillent se faire voir.

Il me serra fort contre lui et me conduisit à la voiture. Je le suivis en silence, tremblante. On n'avait jamais rien fait d'aussi concret pour me faire comprendre qu'on m'aimait. La famille de Caleb était ce qui comptait le plus pour lui, et il venait de me choisir plutôt qu'eux. Je tins sa main pendant tout le trajet du retour et essayai de donner un sens aux événements.

Lorsque nous arrivâmes aux dortoirs, il contourna la voiture pour venir m'ouvrir la portière. Nous étions en train de nous diriger vers mon immeuble, silencieux tous les deux, lorsque Caleb s'arrêta soudain.

— Tu veux bien m'accorder cette danse ? demanda-t-il en me tendant la main.

Mon premier instinct fut de regarder autour de nous pour voir qui nous observait.

— Non, ne fais pas ça, dit-il. Juste pour une fois, oublie le reste.

Je fis un pas hésitant dans sa direction. En étais-je capable ?

Sa main était chaude et avala la mienne. Il posa la seconde sur mes reins et m'attira contre lui. J'entendais des voix autour de nous. Il y avait des gens et ils allaient nous voir. Je pris une profonde inspiration, puis fermai les yeux.

— Sois courageuse, dit-il en me souriant. Ouvre les yeux.

Je lui obéis. Quand il commença à bouger les pieds, je le suivis automatiquement. C'était un bon danseur.

— Il n'y a pas de musique.

Du coin de l'œil, j'essayais de voir qui nous regardait.

Il se mit à fredonner. Je fermai à nouveau les yeux, mais, cette fois-ci, de plaisir. Sa voix était incroyable.

Il fredonnait *Yellow*.

— C'est ici qu'on s'est rencontrés la première fois, dit-il en donnant un petit coup de nez dans ma nuque. C'est ici que les ennuis ont commencé.

Il plaisantait, mais ses paroles étaient si vraies.

— Pourquoi as-tu fait ça ? demandai-je, les yeux toujours fermés. Tu n'aurais pas dû faire ça.

— Parce que je t'aime. Elle finira par se faire une raison, je la connais.

— Tu es un homme bien, Caleb Drake.

— Un homme ne vaut que ce qu'il aime, non ?

Je grimaçai.

Avec un peu de chance, ce n'était pas vrai. J'étais à peu près aussi pourrie qu'un œuf vieux d'un mois.

— Ta mère est tellement belle, dis-je contre son épaule.

Il rit et attrapa une poignée de mes cheveux pour tirer ma tête jusqu'à ce que je le regarde dans les yeux.

— Tu vas me détruire, tu sais ?

Je le savais.

Après qu'il m'eut embrassée pour me souhaiter bonne nuit, je me traînai jusqu'à ma chambre et me laissai tomber sur le pouf de Cammie.

Tout était trop beau pour être vrai. Rien de bon ne durait jamais. Nous n'avions plus beaucoup de temps. Je le sentais. Il n'allait plus tarder à découvrir qui j'étais réellement et à ne plus rien vouloir avoir à faire avec moi. Il était la lumière alors que j'étais les ténèbres.

— Olivia, que se passe-t-il ? demanda Cammie en sortant de la salle de bain dans un nuage de vapeur.

— Je vais le perdre, Cammie, répondis-je en me cachant le visage dans les mains.

— Non, non, dit-elle en venant rapidement s'agenouiller à côté de moi, il t'aime trop, Olivia. Tout le monde peut le voir.

— Oh... au diable l'amour, rétorquai-je, davantage pour moi-même que pour elle. Il ne survit pas toujours face aux mauvaises choses.

— Quelles mauvaises choses ? Ouh là, tu es bien dramatique. (Elle tira un autre pouf et s'assit en face de moi.) Qu'est-ce que tu as fait ?

— Cammie, dis-je en la dévisageant avec horreur. De très, très vilaines choses. Et le pire dans tout ça, c'est que j'ignore si j'arrêterai un jour d'en faire.

Cammie me regarda avec compassion.

— Tu n'es pas aussi mauvaise que tu le crois. Quoi que tu aies fait, Caleb t'aimera toujours. Tu dois le laisser t'aimer, Olivia, et, plus important encore, tu dois l'aimer en retour.

Six mois plus tard, je quittai les dortoirs pour emménager dans mon propre appartement. Il me restait encore un semestre et j'avais hâte qu'il se termine. Caleb et moi avions prudemment parlé de prendre un appartement ensemble lorsque j'aurais ma licence. Il avait passé les six derniers mois à travailler pour son beau-père et je le voyais de moins en moins.

Nous décidâmes de faire un petit voyage ensemble. Quelque part de proche où nous pourrions nous allonger au soleil et ne faire absolument rien. Nous choisîmes Daytona Beach et il était prévu qu'il passe me chercher après avoir terminé le travail. À la fin de mon dernier cours, j'avais fait mes valises et j'étais prête. Mon petit sac se trouvait à mes pieds et je serrais nerveusement les mains sur mes genoux. J'avais envie que ce week-end soit parfait. J'étais allée chez Victoria's Secret pour la première fois et choisi un ensemble que je pensais qu'il apprécierait. Ce soir était le grand soir. Nous étions ensemble depuis un an et demi. Cammie avait couiné d'excitation quand je lui en avais parlé.

— Enfin, espèce d'imbécile ! s'était-elle exclamée en me tendant une énorme boîte de préservatifs. Tu sais comment tout ça fonctionne ? Parce que je peux t'expliquer les bases.

— Si j'avais envie de conseils de la part d'une chaudasse, j'appellerais le téléphone rose, rétorquai-je en lui arrachant la boîte des mains.

Elle se mit à rire et me fit un cours malgré tout.

Caleb ne vint jamais. J'essayai d'appeler son portable, mais je tombai directement sur sa boîte vocale. Caleb n'était jamais en retard ; il arrivait partout où il allait avec au moins dix minutes d'avance. Je tentai de repousser les images de lui dans un accident ; pourtant, mon inquiétude finit par prendre le dessus. J'appelai l'hôpital, où on m'informa que personne correspondant à son signalement n'avait été admis cette nuit-là. Je songeai à contacter ses parents, mais, vu la manière dont notre dernière rencontre s'était déroulée, je n'arrivai pas à me résoudre à composer le numéro. Je reposai le téléphone et me mis à me ronger les ongles à la place.

Il ne restait qu'une explication. Il était toujours au travail et avait perdu la notion du temps. Ça s'était souvent produit ces derniers temps ; son travail était tellement exigeant qu'il oubliait à quelle heure on avait rendez-vous ou que c'était notre anniversaire d'un an et demi et qu'on était censés s'offrir des nains de jardin pour marquer l'occasion. Je ne lui en voulais pas. Ça ne me posait aucun problème. Je n'avais qu'à passer à son bureau pour le lui rappeler. Oui. J'attrapai les clés et dévalai l'escalier.

L'immeuble dans lequel se trouvait Fossy Financial était situé dans le beau quartier de Fort Lauderdale, à deux pâtés de maisons de la boulangerie Bonjour¹, là où Sylvester Stallone achetait ses croissants sept dollars pièce.

L'immeuble abritait aussi de nombreux autres services que seuls les riches peuvent se permettre, donc, naturellement, il y avait un vigile. Il m'étudia de ses yeux gonflés qui suggéraient qu'il avait trop bu la veille et grommela.

— L'immeuble est fermé pour la soirée, fit-il sèchement.

— Dans ce cas, pourquoi les portes sont-elles ouvertes ? rétorquai-je en observant les gens regroupés dans le hall.

Ils étaient parés de soies colorées et de tailleurs sur mesure. Toute la scène criait « Regardez comme nous sommes riches ! » de la manière la plus détestable qui soit.

— Il y a une fête au cinquième... *une fête privée*, insista-t-il. Les portes sont fermées pour tous les clients.

Caleb travaillait au cinquième. Mon estomac se noua en le comprenant. Il ne m'avait jamais parlé d'une fête. Bien sûr, il avait été spécialement occupé au travail, mais comment pouvait-on oublier quelque chose comme ça ?

— Eh bien, il se trouve justement que je me rends à la fête chez Fossy, dis-je de ma voix la plus prétentieuse.

— Ah ouais ? Je crois pas, non.

Il passa en revue mon jean et mon tee-shirt.

— Mon nom est sur la liste, mon pote, répondis-je rapidement. (Je ne savais même pas s'il y avait une liste.) Ava Lillibet. Vérifiez par vous-même.

Ava était une collègue de Caleb. Il parlait souvent de son horrible haleine qui puait l'ail et de ses implants de la taille de melons. Je bombai le torse, juste au cas où. Mon instinct au sujet de la liste se révéla juste et, quelques secondes plus tard, le garde aux yeux bouffis trouva mon faux nom sur le papier devant lui.

— Oki doki, Madame Lillibet. Vous pouvez continuer.

Je ne le regardai pas tandis que je le dépassais pour me diriger vers les ascenseurs. Avec un peu de chance, la vraie Madame Haleine d'Ail n'arriverait pas tout de suite pour fiche en l'air ma couverture. Le trajet en ascenseur fut une vraie torture. Je sortis en trombe lorsque j'entendis le premier *ding*, trébuchant presque sur mes propres pieds. Je clignai des yeux de surprise. Il n'y avait aucune trace de bureaux, de fax ou d'employés impassibles. L'étage tout entier avait été vidé et remplacé par des tables élégantes décorées de bougies flottantes et des verres en cristal poli. Tous les stores des bureaux étaient ouverts afin de montrer la vue saisissante sur le cours d'eau de Fort Lauderdale.

Des gens magnifiques hésitaient en regardant les plateaux de caviar qui se baladaient dans la pièce, portés par des serveurs gantés de blanc. Je me plaquai contre le mur et commençai à chercher le visage de Caleb dans la foule. Aucune trace de lui. Il n'était pas avec le groupe de secrétaires frivoles qui me faisaient toujours patienter trop longtemps au téléphone ni avec son beau-père, qui souriait en ce moment à un groupe d'investisseurs. Une vague d'inquiétude déferla en moi. Et s'il était en train de m'attendre en ce moment même à l'appartement alors que j'étais ici en train d'espionner son bureau comme une parano...

J'allais faire une chose semi-décente et partir avant de me ridiculiser totalement. Je me dirigeai en catimini vers le signe indiquant la sortie, espérant repérer l'escalier. Il faudrait que je traverse un couloir qui ressemblait à des bureaux, mais il y avait peu de chance que quelqu'un me remarque, puisque tout le monde était occupé par la fête qui battait son plein. Je tentai ma chance. J'avais presque traversé le couloir, il me restait peut-être trois pas à faire, lorsque j'entendis sa voix. Je trouvai étrange d'entendre sa voix par-dessus les notes de Chopin et le bourdonnement de dizaines de conversations.

Je m'arrêtai net et penchai la tête, pas parce que je l'avais entendu parler, mais à cause de la manière dont il avait parlé... de façon intime et pressante. Je me penchai vers la porte fermée de son bureau et entendis le rire rauque d'une femme. Mon cœur se mit à battre à tout rompre.

— Tu aimerais le découvrir ?

Sa voix était clairement séductrice.

Impossible de s'y tromper, même avec la porte épaisse qui nous séparait. Les trilles de l'*Appassionato* de Chopin s'élevaient en arrière-fond, et je reculai.

Découvrir quoi ? Je retins ma respiration et posai l'oreille contre la porte. Avais-je seulement envie de savoir ? *Il y a des choses qu'il vaut mieux ignorer*, avait l'habitude de répéter ma mère.

Je me pressai davantage à la porte, jusqu'à ce que mon visage soit totalement écrasé contre le bois. Ils ne parlaient plus. Quoi qu'il soit en train de se passer de l'autre côté, ça se passait en silence. Je reculai d'un pas. C'était mon signal. La petite amie fêlée allait faire son entrée.

Je ne crierai pas, me dis-je. *Je gérerai tout ça avec classe et bienséance*. J'attrapai la poignée, l'actionnai et ouvris la porte en grand. Elle s'écarta sur le côté comme un rideau, révélant une scène qui resterait à jamais gravée dans ma mémoire. Elle allait tout changer. Tout ruiner. Tout briser.

Chapitre 14

Présent

Je pars. Leah peut l'avoir, mais je ne veux pas être dans les parages. Je ne prends pas grand-chose avec moi : quelques livres et albums photo qui appartenaient à ma mère. Tout le reste a été détruit. Je fourre tout dans la voiture avec Pickles. Je laisse ma boîte de souvenirs de M. X au centre de ma table basse défigurée avec l'enveloppe de photos que Leah avait volées. Elle avait fourré cinq billets de cent dollars dedans avant de me la rendre... Je les laisse également. Si je comptais réellement faire ça, il fallait le faire, un point c'est tout. Ne plus trimballer les babioles qui avaient le pouvoir de réduire mon cœur en miettes.

Avant de sortir de chez moi pour la dernière fois, je regarde la pièce que je tiens dans ma paume. Fichu penny. Fichu Caleb. Je referme les doigts et serre aussi fort que je peux, jusqu'à ce que mon poing devienne blanc et que je sois sûre que les mots « Bon pour un baiser, n'importe où, n'importe quand » sont imprimés dans ma chair. Puis je desserre la main et laisse la pièce tomber sur le tapis. Je glisse un mot d'adieux sous la porte de Rosebud dans lequel je mens au sujet d'une opportunité de travail en Californie et promets de lui écrire dès que je serai installée. Je dépose mes clés à l'agence de location et prends la route. J'ai l'impression qu'un poids émotionnel quitte mes épaules lorsque j'entre sur l'autoroute, et je me sens libre lorsque je passe la frontière de la Georgie, mais je ne ressens un soulagement absolu que lorsque Cammie se jette à mon cou.

– Bienvenue au Texas, copine. (Elle sourit, m'embrasse sur la joue.) Et si on commençait ta nouvelle vie ?

Passé

Le vent battait de manière énervée contre la voiture, hurlant son désaccord d'être enfermé hors du véhicule. À l'extérieur, le verre fêlé du pare-brise retenait les flocons de neige qui dansaient dans l'air, répandant une couverture blanche sur la toile d'araignée rouge qui s'étendait au sol. Deux passagers étaient affalés sur leurs sièges, aucun d'eux n'était conscient et le conducteur était recouvert de son propre sang. Aucune ambulance n'avait été appelée, puisque la voiture n'avait pas encore été remarquée dans la

tempête. Le passager se réveilla, grognant et se tenant la tête. Lorsqu'il retira la main, du sang maculait l'extrémité de ses doigts.

Il jeta un regard dans l'habitacle obscur de la voiture en se demandant où il était et qui était l'homme blessé à côté de lui. Il se sentait bizarre, comme si tous ses organes étaient en train de se distendre dans son corps. Il tâta la portière à la recherche de la poignée, mais cette dernière refusa d'être actionnée. Puis il comprit l'évidence, quelque chose que son esprit embrumé n'avait pas remarqué au départ. La voiture était réduite à la moitié de sa taille originelle. Il ôta sa ceinture de sécurité et fouilla ses poches à la recherche d'un téléphone, puis, dès qu'il l'eut trouvé, il composa le 911. Lorsque l'opératrice répondit, il parla et ne reconnut pas sa propre voix.

— Il y a eu un accident. Je ne sais pas où nous sommes.

Ou qui je suis, eut-il envie d'ajouter, mais il n'en fit rien.

Il reposa le téléphone à côté de lui et se prit la tête à deux mains. On enverrait une voiture de police dès qu'ils auraient localisé son signal. Il attendit, tremblant... ignorant si c'était à cause du froid ou du choc. Il essaya de ne pas regarder le corps à côté de lui. S'agissait-il d'un ami ? De son père ? Son frère ?

Il comprit que les secours étaient arrivés lorsque, du coin de l'œil, il vit le reflet des gyrophares qui dansaient sur la vitre. Il entendit des appels et des claquements de portes. On vint bientôt le sortir de là.

— On va devoir utiliser les mâchoires de survie ! entendit-il un pompier crier.

Quelqu'un lui braquait une lumière dans les yeux, quelqu'un d'autre l'enveloppait dans une couverture orange. Ils le chargèrent sur un brancard tandis que la neige s'échouait sur son visage. Une voix qui semblait lointaine voulut savoir son nom. Il secoua la tête, se demandant s'il devait en inventer un. Josh était un prénom sympa, il aurait pu répondre Josh, mais il n'en fit rien. Il se demanda si l'homme à côté de lui était en vie, puis il entendit les sirènes d'une autre ambulance et le crissement de pneus sur des cailloux tandis qu'elle s'éloignait, sirènes hurlantes. Il se laissa aller contre le large oreiller et essaya de se souvenir... et il se souvint. Des choses agréables et moins agréables rampèrent à son esprit, comme de l'eau chaude dans les craquelures d'un bloc de glace. Il grimaça en se rappelant de choses qu'il aurait préféré oublier.

Le secouriste lui demanda s'il allait bien. Il hocha la tête, même si, à l'intérieur, là où c'était important, là où les blessures ne pouvaient être soignées et recousues, il n'allait pas bien. Il se frotta la tête, se massant les tempes à l'aide de ses poings, et regretta de ne pouvoir oublier. Ce serait si facile si son esprit pouvait s'effacer comme un tableau noir. Plus de trace du bonheur ou de la tristesse, simplement un nouveau départ. L'ambulance s'arrêta délicatement et des mains gantées ouvrirent les portes. Il se laissa être poussé, traîné et tâté dans la salle d'urgences jusqu'à ce qu'on l'allonge dans une chambre d'un blanc immaculé dans l'attente d'une IRM. Il garda le silence.

Un médecin entra dans la pièce où il attendait ses résultats. C'était un Indien au visage doux. Il portait une alliance avec trois rubis incrustés dans de l'or. Son badge indiquait Dr Sunji Puni. Il se demanda si le Dr Puni était heureux et si ces trois pierres symbolisaient ses enfants. Il eut envie de questionner, mais, encore une fois, il n'en fit rien.

Le médecin, avec son fort accent, prit la parole.

— Vous souffrez d'une sévère commotion. Je souhaite vous faire passer quelques examens supplémentaires afin de m'assurer que vous ne souffrez pas de dommages plus importants au cerveau. Les secouristes m'ont expliqué que vous étiez confus quant à votre identité.

Le patient ne répondit pas, mais il observa le grand plafond blanc comme s'il s'agissait d'une œuvre d'art.

— Pouvez-vous me dire votre nom ?

Il ne répondit toujours pas, les yeux bougeant de haut en bas, de gauche à droite.

— Monsieur ? Savez-vous qui vous êtes ?

Le médecin semblait inquiet, à présent, sa voix avait grimpé d'une octave.

Je le sais ! Je le sais ! criait son esprit. Le patient tourna la tête jusqu'à ce qu'il puisse plonger les yeux dans ce regard noir intense. Il prit sa décision à cet instant. Beaucoup de problèmes allaient découler de ce qu'il s'apprêtait à faire, mais il s'en fichait. Il fallait qu'il la retrouve.

— Non, répondit Caleb Drake. Je ne me souviens de rien du tout.

Une année passe...

Puis deux...

Trois...

Quatre.

Chapitre 15

Quatre ans se sont écoulés. Ils me laissent un goût pâteux en bouche.

Je suis différente. Je suis à des années-lumière de la personne que j'étais. Je vis dans une autre galaxie. « J'ai teeeeellement tourné la page. »

M. X n'est plus qu'un souvenir à présent. Bon sang, je ne suis même pas sûre que tout ça se soit réellement produit. Ma réalité, c'est que je suis allée à la faculté de droit, que j'ai obtenu mon diplôme et que j'ai trouvé un travail comme associée dans une grande entreprise...

Après l'obtention de mon diplôme, j'ai acheté une maison en ville avec Cammie avec ce qu'il restait de l'argent de l'assurance de ma mère. C'est une bonne chose que j'aie trouvé le job aussi, parce que mon compte en banque était pratiquement vide.

On boit beaucoup, mange dehors plus souvent, et passe tout notre temps libre au club de fitness pour éliminer l'alcool et la bouffe. Cammie travaille dans la décoration ; une carrière pratiquement disparue de nos jours, pourtant, elle a réussi à se trouver un boulot dans une entreprise qui s'occupe de la décoration des gens très fortunés. On s'en sort bien toutes les deux. Je remporte la plupart de mes affaires. J'ai toujours la capacité de déformer la vérité, un truc plutôt utile dans ma profession.

Il y a un mois, j'ai reçu un appel de mon ancienne chef, Bernie. Elle veut que je vienne travailler dans son entreprise et dit que, si je m'en sors bien, je serai promue associée. Cammie et moi avons bu toute la semaine pour fêter ça. Ça fait des années qu'elle veut retourner là-bas. Elle dit qu'il est temps que j'affronte la Floride à nouveau. Elle prétend que c'est là qu'est ma place. *Le Texas, c'est pour les gens sympa*, me dit-elle. Ma place est dans un endroit où les gens marchent rapidement et sont malpolis. On décide de vendre notre maison et de déplacer nos vies.

J'ai un petit ami – enfin, un compagnon –, est-ce que je l'ai déjà mentionné ? Il est génial. Il me promet qu'on fera fonctionner notre relation à distance jusqu'à ce qu'il puisse être muté pour être avec moi. Je le crois. Il veut m'épouser ; il le répète tout le temps. Je le crois à ce sujet aussi.

Je charge toutes mes affaires dans un camion avec l'aide de Turner – mon petit ami –, et on traverse trois États en écoutant des best of des années 80. Cammie appelle toutes les trente minutes pour vérifier que je vais bien. Elle me suivra dans quelques mois, probablement avec trois camions.

Turner me masse la nuque pendant que je conduis. Il est tellement adorable. Lorsqu'on arrive à mon nouvel appartement – que je ne partagerai pas avec Cammie –, des hommes attendent pour transporter mes meubles dans mon nouveau chez-moi. Turner les a engagés pour qu'ils aident afin qu'on n'ait pas à le faire nous-mêmes. Ça ne m'aurait pas dérangée, mais Turner déteste se salir les mains.

Une fois que les déménageurs sont partis, je passe de pièce en pièce pour admirer la vue impressionnante. De la fenêtre sud, on voit l'océan qui se fond dans l'horizon et, côté ouest, tous les toits à un kilomètre à la ronde. L'appartement se trouve à Sunny Isles, et il me coûte plus que ma mère n'a gagné durant toute sa vie.

Je suis une bonne avocate de la défense. Je suis une excellente menteuse. La vie a tourné comme j'avais toujours voulu qu'elle le fasse. À part pour... enfin... j'adore mon appartement.

Turner et moi le baptiserons sans aucun doute ce soir. Marrant. Youpi ! Il est très beau d'une manière conventionnelle et soignée. Il est grand, a la peau mate, et est prétentieux. Il porte toujours des chemises. Non, sérieusement, tout le temps. C'est également un avocat, donc on a des tonnes de choses en commun. Il est dans l'immobilier, mais malgré tout...

Oh, et il déteste le basket, comme moi. C'est fabuleux, non ?

Je l'ai rencontré le jour où j'ai passé mon examen du barreau. Il m'a demandé s'il pouvait m'emprunter un stylo. *Quel genre d'imbécile vient passer son examen du barreau sans avoir emporté de stylo ?* avais-je pensé. Quand je le lui avais tendu, il avait continué à me dévisager.

— Quoi ? avais-je demandé, n'essayant même pas de dissimuler mon agacement.

— J'ai besoin de ton numéro aussi.

Il l'avait dit de manière si nonchalante que je le lui avais donné. Ça imposait le respect.

Je suis heureuse.

Une fois les déménageurs partis, on commande des sushis, ou, plutôt, je le fais, parce que Turner ne mange pas de « poisson cru ». Je traîne dans mon appartement dans un de ses tee-shirts parce que je n'ai pas encore déballé mes affaires. On couche ensemble. Il m'emmène dans une concession BMW le lendemain matin et m'achète une voiture comme cadeau de crémaillère. Waouh, non ? À six heures ce soir-là, je le conduis à l'aéroport de Fort Lauderdale dans mon nouveau coupé rouge et on s'embrasse avant qu'il ne prenne l'avion.

— Ça va fonctionner, me dit-il.

— Comment peux-tu le savoir ? je demande en lissant les revers de sa veste.

— Parce qu'on va se marier.

— Ah bon ? je m'exclame avec étonnement.

Il dit toujours ça, et je réponds toujours ça.

— Oui, assure-t-il, puis il se met à genoux et sort une boîte de sa poche.

Je retourne chez moi fiancée. Je regarde la bague pendant tout le trajet comme si elle allait me mordre. C'est un iceberg de chez Tiffany's, grande et tapageuse. Elle me rappelle quelque chose, mais je n'arrive pas à me souvenir quoi, puisque j'ai teeeeeellement tourné la page.

Au bout de trois mois, j'ai passé l'examen du barreau en Floride avec succès. Je commence mon nouveau travail comme avocate de la défense pour Spinner et Associés. La secrétaire pousse des *oooh* et des *aaaah* en voyant ma bague. Elle me pose des questions sur Turner : que fait-il, à quoi ressemble-t-il ? Je n'arrête pas de fixer ses dents de devant légèrement écartées tandis qu'elle me parle de ses deux petites chiennes, Melody et Harmony. Elle me raconte comment les nains de jardin de sa grand-mère ont été volés en plein jour. *En plein jour ! À Boca Raton, en plus !* Je témoigne de la compassion pour l'histoire des nains de jardin et planifie une sortie de jeu pour Melody, Harmony et Pickles.

Quand je m'installe à mon bureau pour la première fois, un sentiment d'accomplissement m'envahit. J'ai déballé mes cartons, changé mon permis de conduire pour la Floride, fait les courses et, hier, je suis allée visiter la tombe de ma mère pour la mettre au courant de mes fiançailles.

Ceci est ma nouvelle vie. J'en prends conscience avec un léger étonnement, puis je penche la tête sur mon bureau et me mets à pleurer, parce qu'en vérité, c'est mon ancienne vie avec des améliorations vides de sens. J'appelle Cammie pour le lui dire et pour lui expliquer que j'ai commis une grosse erreur en

revenant ici. Grande. Immense. Elle m'écoute pleurer, puis me rétorque que je suis stupide, parce qu'elle sera là dans trois semaines, que je dois tenir le coup et que les choses s'amélioreront.

— D'accord, je lui réponds, mais je n'y crois pas... pas la moindre seconde.

Mais les choses s'améliorent. Au début, je m'ajuste avec anxiété à ma nouvelle routine. Quand j'avais fui au Texas quatre ans auparavant, j'étais arrivée les mains pratiquement vides. Je m'étais construit une nouvelle vie là-bas, remplissant mes placards d'assiettes, de verres, achetant une nouvelle affiche de Thomas Barbey pour le hall d'entrée. Il ne restait rien pour me rappeler mes aventures en Floride. Maintenant, quand je traverse mon nouvel appartement, j'allume les mêmes lampes et je fais du thé dans la même théière qu'au Texas. C'est déroutant. Mais, avec toutes les nouvelles choses, il y a une période d'acclimatation désagréable.

Après quelques semaines, Sunny Isles devient ma maison, Spinner et Associés mon travail, et le Publix qui se trouve au croisement de la 42^e rue et d'Eisenhower mon épicerie. Cammie arrive avec Pickles une semaine plus tard, comme prévu. Elle vit chez moi pendant un mois, le temps d'emménager dans son propre appartement, qui est à un peu moins de trente minutes de route. Cammie n'aime pas Turner. Est-ce que je l'ai déjà mentionné ? Elle prétend qu'il est aussi prévisible que les règles d'une vierge. Je veux dire, elle ne le déteste pas, mais elle se passerait bien de lui, comme elle me le rappelle régulièrement. J'aime Turner. Vraiment.

Il me rend visite toutes les deux semaines, ou plus souvent si son emploi du temps le lui permet. Il ramène toujours une de ses vieilles paires de chaussettes à Pickles pour qu'elle puisse s'amuser avec, et, en général, elle les détruit en moins de deux heures. Je trouve ses cadeaux en forme de chaussettes légèrement dérangeants, surtout quand je commence à retrouver des restes de laine détrempée entre les coussins du canapé. Je préférerais qu'il lui amène de la viande crue à la place. Je lui fais la suggestion un soir tandis qu'on roule en direction d'un nouveau restaurant au sud de la ville. L'humidité est retombée et l'air qui s'engouffre par la fenêtre ouverte de la voiture est frais. Il me rappelle un hiver doux il y a très longtemps.

— Ce sont des os à mâcher, je m'entends lui dire d'une voix légèrement agacée et détachée. Elle les adore.

— OK, ma chérie.

Turner pose la main sur mon genou et commence à secouer la tête au rythme de la musique que diffuse la radio.

Il a des goûts musicaux tellement ringards. Ringards, ringards. Je fredonne la chanson des Pet Shop Boys, *I'm With Stupid*, tout en fixant un point par la fenêtre. Je me fige presque instantanément. Turner se tourne dans ma direction, inquiet.

— Qu'est-ce qui se passe, ma chérie ? demande-t-il en ralentissant.

Ma chérie.

— Rien, rien. (Je souris pour cacher les larmes dans mes yeux.) J'ai juste une crampe dans la jambe, c'est tout.

Je fais semblant de la masser.

Mais ce n'est pas du tout ça. Pendant que je regardais par la fenêtre, le clignotement spasmodique d'une enseigne lumineuse a attiré mon regard. Lorsque je l'observe en détail, mon estomac se tord douloureusement.

Jaxson's Ice Cream...

C'est comme si une porte s'ouvrait et que tous les souvenirs que j'avais cachés derrière me retombaient tous dessus en même temps. Des pennies et des baisers et toutes les choses que j'avais condamnées à l'enfer. Boom. La dernière chose dont j'avais envie ce soir était d'avoir le cœur maussade.

— Pourquoi est-ce qu'on n'irait pas manger là ? je propose d'une voix faussement enjouée en désignant Jaxson's du menton.

Turner me regarde comme la folle que je suis.

— Là ? demande-t-il.

Le dégoût est tellement palpable dans sa voix que je grimace.

— Oui. Tu n'en as jamais marre de tous les restos chicos dans lesquels on va ? Essayons quelque chose de différent. Allez...

Je ressors légèrement ma lèvre inférieure, ça fonctionne en général.

Il soupire dramatiquement et tourne pour entrer dans le centre commercial. Je me demande ce que je fous et pourquoi j'aime tant me punir. J'ai envie de me prouver qu'il ne s'agit que d'un restaurant comme les autres. Il n'y a aucune magie, pas de romance intense et, par-dessus tout, je veux pouvoir me tenir dans un endroit qui renferme de vieux souvenirs sans faire une dépression nerveuse.

Hellooooo Jaxson's.

L'endroit n'a pas vraiment changé en sept ans. La seule chose qui manque est Harlow, dont la présence est très remarquable. Je vois sa photo sur le mur près de la caisse et au-dessous se trouvent les dates *10 août 1937 – 17 mars 2006*. Je lui souris tristement tandis qu'une ado mâcheuse de chewing-gum nous conduit à notre table. *Elle n'a aucune classe*, je pense avec regret.

— Sympa comme endroit.

Le sarcasme de Turner ne m'échappe pas tandis que j'observe la table porte-malheur et la table porte-bonheur.

— Tais-toi. Arrête de te comporter comme un snob.

Il se radoucit immédiatement.

— Désolée, ma chérie, dit-il en prenant mes mains dans les siennes. Je ferai preuve d'ouverture d'esprit, d'accord ?

Ma chérie. Je hoche la tête d'un air renfrogné tandis que je me tourne pour étudier le menu.

Jusqu'ici, tout va bien. Au moins, je n'ai pas commencé à trembler ou à pleurer, ni rien d'autre du style. Peut-être que j'allais réellement bien. On mange notre dîner, puis on commande le dessert. J'essaie de ne pas penser à la conversation qui a eu lieu sous ce toit tant d'années auparavant, mais, de temps à autre, des phrases comme « Parce qu'apprendre à te connaître était plus important à mes yeux que de gagner une autre partie » me reviennent à l'esprit. Je les chasse rapidement et observe mon merveilleux fiancé qui a revu ses attentes à la baisse ce soir afin de manger ici avec moi. Chanceuse. Je suis tellement chanceuse.

Quand on part, je m'arrête à la presse à pièce et mon cœur accélère. *Peut-être que Turner va la remarquer*, je pense. Peut-être qu'il fera quelque chose de chou et romantique avec un des messages. Mais Turner la dépasse sans la regarder et je le suis, déçue. Je ne couche pas avec lui ce soir-là.

Une semaine plus tard, on frappe à la porte de mon bureau.

— Madame Kaspen ? (C'est la secrétaire.) Mme Spinner voudrait vous voir.

Merde ! Bernie voit toujours clair dans mon jeu. J'essaie de me calmer, lisse l'avant de ma jupe Dior. J'aime acheter des trucs chers. En portant quelque chose qui coûte plus qu'un mois de salaire, j'ai largement l'impression que la carcasse pourrie que je suis est au moins bien enveloppée.

Je me dirige vers son bureau, qui fait l'angle, exerçant mon sourire « ma vie est géniale ». Je frappe et elle me prie d'entrer.

— J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle pour vous, dit-elle lorsque je franchis le seuil.

Sacrée Bernie, elle va toujours droit au but. Elle me fait signe de m'asseoir dans une de ses chaises recouvertes de peau de vache. Je m'exécute et croise les jambes.

— Laquelle voudriez-vous en premier ? demande-t-elle.

Bernie a les cheveux gris à présent et une partenaire qui s'appelle Felecia.

— La bonne, dis-je en me mordant l'intérieur de la lèvre.

La mauvaise nouvelle de Bernie pourrait être tout et n'importe quoi, de « Je ferme l'entreprise pour me lancer dans l'élevage de chenilles » à « J'ai perdu le numéro de téléphone de mon traiteur préféré ».

— La bonne nouvelle, commence-t-elle, est que je vous donne votre première grosse affaire... et c'en est une grosse, Olivia.

— Oh... OK, OK, dis-je alors que l'excitation commence à faire des remous dans mon estomac.

J'ai terriblement envie de me mettre à sauter en criant *Hip hip hip hourra !*

— De quelle affaire s'agit-il ? je demande calmement.

— Vous avez déjà entendu parler d'une boîte du nom d'OPI-Gem ?

Je secoue négativement la tête.

— C'est une petite entreprise pharmaceutique. Il y a six mois, ils ont sorti un nouveau médicament du nom de Prenavene sur le marché. Trois mois après la sortie, vingt-sept rapports médicaux issus d'hôpitaux différents ont été remplis dans lesquels le Prenavene a été retrouvé dans le sang de victimes de crises cardiaques, dont deux de moins de trente ans sans antécédents médicaux. Il y a eu enquête officielle et les fédéraux ont dégoté beaucoup de merdes sur ces gens.

— Quel genre de... merdes ? je demande.

— Durant leur période de tests, des caillots sanguins se sont formés chez trente-trois pour cent de leurs sujets humains. Trente-trois pour cent, Olivia ! Vous savez à quel point c'est énorme ? Ça l'est plus qu'une bite de cinquante centimètres.

Je grimace. Pour une lesbienne, elle fait vraiment souvent référence à l'appareil reproductif masculin.

— Assez pour que la FDA décide d'empêcher la sortie du produit six mois avant qu'OPI n'ait une chance de le lancer sur le marché.

Bernie me jette un dossier gigantesque.

— Comment ont-ils réussi à sortir le produit sans l'homologation de la FDA ? je demande.

— Oh, ils l'ont eue. Ils ont falsifié les données qu'ils ont fournies à la FDA au moment où ils ont demandé l'autorisation d'exploitation du Prenavene, qui est un médicament générique. Ils ont fourni les données d'un autre médicament – le médicament non générique, le Paxcilvan –, pour les tests de la FDA.

Ahhh... le vieux tour de passe-passe.

— Mais pourquoi OPI prendrait-il le risque après ce que leurs chercheurs ont découvert ? Ils devaient savoir que tout finirait par se casser la gueule autour d'eux.

— La majorité des fraudes dans les essais cliniques n'ont que peu de chances d'être détectées. La plupart des cas qui attirent l'attention du public n'existent qu'à cause d'un manque de précaution extraordinaire de la part du médecin incriminé.

— Hmmm...

— Mais ce ne sont pas nos clients, dit-elle en me reprenant le dossier des mains pour le remplacer par un autre. Le PD-G et cofondateur de l'entreprise a eu une crise cardiaque foudroyante et est mort il y a environ deux semaines. Tous les yeux se sont alors tournés vers sa fille, une gamine pourrie gâtée d'une vingtaine d'années avec des diplômes d'écoles prestigieuses et un pouvoir de signature trop important.

— Quel est son titre ?

— Vice-présidente des affaires internes. Le procureur l'attaque en bonne et due forme. Ils montent leur dossier contre elle en ce moment même.

— Qu'ont-ils contre elle ?

Je feuillette le dossier, parcourant le jargon légal ennuyant.

— Sa signature se trouvait sur les formulaires d'autorisation remis à la FDA, ce qui signifie qu'elle a supervisé tout le projet. Elle savait qu'ils testaient un autre médicament que le Prenavene.

Je laisse échapper un long sifflement en réponse à cette nouvelle. L'accusation a déjà un putain de dossier. Je repose celui que m'a tendu Bernie.

— Vous avez découvert la mauvaise nouvelle sans que j'aie besoin de vous la donner, dit-elle d'un ton grave. Sa culpabilité ne fait aucun doute, elle nous a tout avoué.

Je reprends rapidement le dossier.

— On a envie de prendre un risque sur ce cas-là, continue-t-elle en faisant rebondir un stylo contre son bureau. Cette affaire va faire la une de tous les médias et ça propulsera l'entreprise au niveau supérieur.

— Doooonc, la question suivante serait... pourquoi donner une affaire de cette importance à la petite nouvelle ?

— Deux raisons, ma fille prodigue. Primo, parce que je vous apprécie et, deuzio, parce que la cliente a spécifiquement demandé à ce que vous la représentiez.

— Quoi ? Comment ça ?

Je m'étais chargée de beaucoup d'affaires au Texas, mais aucune qui pourrait m'attirer ce genre d'attention. J'étais une plaideuse relativement peu connue.

— La cliente vous voulait.

— Quel est son nom ? je demande, pas sûre de tout ce que cela signifie.

— Smith, Johanna Smith.

— Je n'ai jamais entendu ce nom auparavant.

— Elle a peut-être lu quelque chose au sujet d'une de vos affaires au Texas, ou peut-être que vous lui avez été recommandée par un ancien client... Quoi qu'il en soit, le dossier est à vous, gamine. Ne foutez pas tout en l'air.

Je retourne à mon bureau avec le dossier plaqué contre la poitrine. Est-ce que j'étais prête pour ça ? Une bonne affaire – correction, une affaire impossible –, si je gagnais, me propulserait associée...

Je m'enferme dans mon bureau pour le restant de l'après-midi, relisant le dossier, encore et encore, jusqu'à ce que les mots deviennent troubles et que j'aie une migraine dévastatrice. La secrétaire est rentrée chez elle, comme à peu près tout le monde. Je salue la femme de ménage de la tête en allant à ma voiture et planifie la conversation que je vais avoir avec Johanna Smith le lendemain matin. *Merde !* Cette affaire était trop grosse pour moi.

Sur le chemin du retour, j'appelle Turner pour lui apprendre la nouvelle et lui parler de l'affaire. Il n'a pas l'air très excité.

— Je ne sais pas, Olivia. Le procureur va poursuivre cette fille sans relâche. Es-tu prête à perdre ta première grosse affaire ?

— Merci pour le vote de confiance, je rétorque dans le combiné.

— Écoute, je crois en toi... c'est la vérité, mais c'est une affaire difficile. Ils ont des preuves directes qui la rattachent à la fraude ; ils ont deux témoins prêts à affirmer sous serment qu'elle était impliquée. Si tu perds ce procès, tu peux dire adieu à ta promotion en tant qu'associée.

Quel connard. Je lui dis que ma chef m'appelle sur l'autre ligne. Quand je raccroche, j'ai les larmes aux yeux.

— C'est ma chance ! je hurle à la voiture en face de moi. Et je vais la saisir !

À sept heures, le lendemain matin, j'arrive au bureau et tombe sur une magnifique Jaguar anthracite sur ma place de parking. J'en trouve une autre non loin et passe les portes en me demandant qui avait l'audace de se garer sous un signe indiquant *Réservé/Kaspen*. La secrétaire m'accueille avec une tasse de café, puis bloque l'entrée de mon bureau de son corps.

— Je dois vous dire quelque chose avant que vous n'entriez, dit-elle alors que je prends une gorgée dans ma tasse rose.

— Vous avez empoisonné mon café ? je demande en l'observant par-dessus le rebord.

— Non, mais...

— Dans ce cas, vous pourrez me dire ça une fois que j'aurai allumé mon ordinateur.

Je la contourne et actionne la poignée.

Il y a un homme dans mon bureau. Je vois d'abord son dos tandis qu'il étudie les nombreuses plaques et photographies que j'ai au mur. Je jette un regard à la secrétaire, qui articule « C'est le mari de Johanna Smith » avant de sortir discrètement. Elle a du rouge à lèvres sur les dents.

— Monsieur Smith, dis-je avec assurance, même si je suis plutôt troublée par la surprise.

Mon briefing avec eux n'était pas prévu avant deux heures.

Il se tourne lentement, les mains dans le dos. Je vois son costume gris, la chemise au col blanc déboutonné, le bronzage doré, et je m'étouffe avec mon café.

— C'est Drake, en fait, me corrige-t-il d'un ton amusé.

Je recule, essayant de reprendre mon souffle, et me retrouve acculée contre le mur.

— Surprise, dit-il avant d'éclater de rire à cause de mon expression.

Je m'éloigne du mur parce que je ressemble à une victime d'attaque et essaie de marcher de manière décontractée jusqu'à mon bureau. Je m'effondre sur ma chaise et le regarde avec des yeux vitreux.

— C'est quoi ces conneries ? je demande.

Il a une nouvelle coupe de cheveux et quelques rides au coin des yeux, mais, en dehors de ça, il n'a pas changé.

— Je t'ai cherchée.

— Ah ?

— Pendant un an après ton départ...

— Tu n'as pas dû chercher bien loin, je rétorque, même si je sais que ce n'est pas vrai.

Un an après que je suis partie de Floride, Bernie m'a appelée pour me dire qu'un homme appelait le bureau en demandant où j'étais actuellement. Elle a dit qu'il avait un accent anglais.

— Je l'ai épousée, Olivia.

— Qui ?

— Leah.

— Je croyais que tu étais le mari de Johanna Smith ?

La tête me tourne.

— Leah est son deuxième nom, elle s'est toujours fait appeler comme ça et elle a gardé son nom de jeune fille. Johanna Leah Smith.

Le mot « marié » tourne en boucle dans mon esprit et je me frotte les tempes pour essayer de faire disparaître l'horreur de la situation. Caleb est marié. C'est un époux. Un conjoint. Un futur père de famille...

— Caleb. (Je m'étrangle en prononçant son nom.) Pourquoi es-tu ici ? En fait, ne réponds pas à cette question. Contente-toi de ficher le camp.

Je hausse la voix et me relève.

— Je voulais te rencontrer, te parler avant que tu me voies pour la première fois devant tout le monde.

Je me rassieds.

— C'est toi qui m'as cherchée ? Tu essayais de me trouver pour que je prenne le dossier de Leah ?

Il hoche la tête.

— Non, je continue. Hors de question. Jamais de la vie. Jamais. Non.

Peut-être qu'elle ne lui a jamais dit ce que j'ai fait. Il pense juste que je suis partie. Il n'a toujours pas retrouvé la mémoire !

— Si, dit-il. Tu le feras. Elle est coupable, et tu es la meilleure menteuse que je connaisse.

OK, peut-être qu'elle le lui a dit.

Je ricane et détourne le visage.

— Je n'ai aucune envie de gagner cette affaire pour toi, dis-je en souriant méchamment et en me laissant aller contre le dossier de ma chaise.

— Tu m'es redevable. Je sais que tu n'as pas vraiment de conscience, mais je pense qu'après ce que tu m'as fait subir à *deux reprises*, tu devrais songer à prendre l'affaire.

— J'aurais fini par te dire la vérité, je grommelle.

Enfin, si Ariel la petite sirène fraudeuse en produits pharmaceutiques ne m'avait pas fait du chantage, mais bon...

— Vraiment, Olivia ? Ou est-ce que tu attendais que je le découvre de moi-même en recouvrant la mémoire ?

Je lève les yeux au plafond et fronce les sourcils.

— Écoute, je ne suis pas venu ici pour parler du fait que tu es une menteuse manipulatrice sans cœur.

Aïe...

— Je te demande une faveur personnelle. Je connais tes sentiments à son égard. Je sais ce qu'elle a fait. Mais j'ai besoin que tu t'assures qu'elle n'ira pas en prison.

— J'ai envie qu'elle aille en prison.

Caleb me regarde étrangement ; il étudie mon visage, puis mes mains.

— Pas moi. C'est ma femme. Et je demande que tu prennes mes sentiments en considération pour une fois.

L'entendre dire « ma femme » est tellement douloureux. Je sais que ça ne devrait pas, mais ça ne change rien.

— Tu ne peux pas me faire culpabiliser pour que je défende cette vipère ! En plus, Leah ne serait jamais d'accord, je rétorque, nous partageons une haine mutuelle, au cas où tu n'aurais pas remarqué.

— Leah fera ce que je lui dirai de faire. J'ai besoin que tu me promettes que tu feras tout ce qui est en ton pouvoir pour l'aider.

Je sens une montée d'adrénaline. Je pourrais prendre l'affaire et faire exprès de perdre ! Oui ! Mais je sais que je ne le ferais jamais. L'époque où je jouais avec la vie des gens est révolue. R. É. V. O. L. U. E.

— Je ne peux pas.

Je plante les ongles dans ma cuisse pour m'empêcher de crier.

— Si, tu peux, dit-il en plaçant les deux mains sur mon bureau et en se penchant dans ma direction. Tu es obsédée par ton propre succès, tu l'as toujours été. Prends l'affaire. Gagne-la, Olivia. Tu seras riche, célèbre... et je pourrais même envisager de te pardonner.

Le pardon ? Je me vois dîner chez eux ; juste Leah, Caleb, leurs enfants et moi... j'éclate presque de rire à haute voix.

Je le fusille du regard. C'est toujours le plus bel homme que j'aie jamais vu. *Sale connard amnésique qui épouse des rouquines !*

— Je te ferai part de ma décision dans la salle de conférences à neuf heures, dis-je, mettant un terme à la conversation.

Il me lance un regard que je suis incapable de déchiffrer, puis se redresse pour partir.

— Prends la bonne décision, Duchesse, dit-il avant de sortir.

Duchesse... je ricane en jetant une pile de Post-it là où il a disparu.

Il me faut très exactement une heure et quarante-cinq minutes pour me calmer. Le choc indescriptible de le revoir après tant d'années me force à rester affalée sur ma chaise comme une poupée de chiffon abandonnée. Je ne cesse de rejouer mentalement le moment où il s'est retourné et où j'ai craché du café par le nez.

Je fais des exercices de respiration. Je me tranquillise en pensant à de joyeux arcs-en-ciel et à de la glace, mais les couleurs n'arrêtent pas de virer au noir et la glace fond en une masse informe. Lorsque j'ai réussi à trouver un semblant de calme en poignardant le dossier de Leah plusieurs fois avec un coupe-papier, je me dirige vers la salle de conférences.

— Il est sexy ! me chuchote la secrétaire lorsque je passe devant son bureau.

Je sens mes paupières tressauter.

— Oh, ta gueule.

Lorsque j'entre dans la pièce, c'est Leah que je remarque en premier. Comment aurait-il pu en être autrement ? Elle est toujours auréolée de cheveux roux. Ils semblent plus vifs que quatre ans auparavant, plus énergiques. Je regrette de ne pas avoir écouté Dobson le violeur, en ce jour pluvieux, et de ne pas être rentrée chez moi, parce que rien de tout ceci ne serait en train de se produire.

Caleb se lève lorsque j'entre. *Charmant*. Leah tourne le visage. *Amère*.

— Olivia, dit Bernie, rayonnant de fierté, j'aimerais vous présenter Leah Smith et son mari, Caleb Drake.

On se serre tous la main et je prends place en face d'eux. Caleb, qui a le bras posé sur le dossier de la chaise de Leah, me sourit comme si on était de vieux amis, puis m'adresse un clin d'œil.

Tellement injuste...

Leah m'observe à travers ses cils et n'essaie même pas de sourire.

— J'ai passé votre dossier en revue, Madame Drake...

— Smith, me corrige-t-elle.

— C'est juste. Je suis toujours honnête, donc je vais vous dire d'emblée que l'accusation a un dossier en béton.

Caleb grogne doucement à ma mention d'honnêteté. Leah a l'air verte. Je continue malgré les regards appuyés que me lance Bernie. Elle pense que je vais les effrayer et ruiner les chances qu'a l'entreprise de remporter l'affaire.

— Ils ont des témoins qui sont prêts à affirmer sous serment que vous avez truqué les résultats du médicament, le Prenavene.

J'appuie mon menton sur mes mains et regarde Caleb se dandiner, mal à l'aise, à côté de son horrible et dégoûtante épouse.

— Le procureur actuel a le meilleur taux de réussite de tout l'État de Floride. Ils vont transformer votre procès en exécution, en avez-vous conscience ? Tout ce que vous êtes, tout ce que votre père représentait, tout va sortir durant le procès. Quand ils en auront terminé, il ne restera plus un seul mensonge à exposer.

Leah m'observe d'un regard vide. Je sais que je lui ai fait bien plus peur que je n'aurais dû. Elle a les larmes aux yeux. Je décide de porter le coup de grâce.

— On ne gagne pas toujours, dis-je en la regardant droit dans les yeux.

Elle relève le visage, ayant tout à fait compris ce que je venais d'impliquer. La salle est silencieuse. Tout le monde est soit au courant que quelque chose se trame, soit endormi. Je ne quitte pas Leah du regard.

— Est-ce que vous pouvez m'aider ? demande-t-elle finalement, et je ne manque pas l'accent de désespoir dans sa voix.

Je me laisse aller contre le dossier de ma chaise. C'est quelque chose... mon ennemie qui me réclame de l'aide. Je savais que le karma viendrait nous régler notre compte à toutes les deux, mais bon sang, elle s'en prend vraiment plein la gueule. J'ai le contrôle sur sa vie. Je regarde Caleb. J'ai le contrôle sur la sienne également. Je prends mon temps avant de répondre. Je me lève et marche avec les mains dans le dos.

— Je peux.

Le soulagement la fait s'affaisser.

— Qu'êtes-vous prête à faire pour être prouvée innocente dans cette affaire ?

Elle garde le silence un moment tandis qu'elle observe mon visage de la même manière que j'étudie le sien. Puis, elle se penche en avant, posant ses mains manucurées de rouge brillant sur la table de conférence comme s'il s'agissait des touches d'un piano.

— Tout. Je suis prête à tout.

Et, alors que je reste immobile dans un moment froidement intense, la chair de poule se répand sur ma peau. Je la crois. Nous sommes faites sur le même moule. Nous sommes toutes les deux prêtes à

marchander notre âme pour assurer notre bonheur. Nous avons aimé le même homme. Nous nous sommes engagées dans un combat sans merci pour le posséder, et nous avons toutes les deux des erreurs à expier.

Je prends l'affaire. Je vais devoir discréditer leurs témoins, diaboliser son père et dépeindre Leah comme la bonne personne qu'elle n'est pas. Je ne fais pas ça pour ma carrière, malgré ce que pense Caleb. Je fais ça pour la fois où il s'est garé sur le bas-côté et a refusé de reprendre la route tant que je ne chanterais pas *Achy Breaky Heart*, la chanson qui passait à la radio, et pour la fois où il m'a embrassée sur le sol de sa chambre tout en retenant mes mains au-dessus de ma tête. Je fais ça parce qu'il m'appelle toujours Duchesse.

C'est le même jeu coupable que j'ai toujours joué, être près de Caleb, peu importe les conséquences ou le coût.

Caleb, Caleb, Caleb.

Nous concluons notre meeting avec des plans pour ce qui viendra ensuite tout en se faisant un devoir de nous serrer la main. Bernie tient absolument à serrer les mains. Ensuite, je me précipite aux toilettes pour me passer les paumes sous l'eau brûlante jusqu'à ce qu'elles deviennent écarlates. Je déteste le fait d'avoir dû la toucher. Bernie m'attend dans mon bureau.

— Qu'est-ce qui se passe ? demande-t-elle sèchement, ce qui ne lui ressemble pas.

— Ce ne sont pas vos oignons. J'ai pris l'affaire et je vais la gagner, donc lâchez-moi.

— Je vous reconnais bien là, fredonne-t-elle avant de disparaître sans obtenir d'autre information de ma part.

Chapitre 16

Après neuf mois de préparation, l'affaire passe devant le tribunal. Un des témoins de l'accusation est un homme. Lors de mon contre-interrogatoire, il s'énerve quand je l'accuse d'avoir été jaloux de la promotion de Leah et il la traite de pétasse pourrie gâtée. Le père de Leah avait congédié la deuxième témoin quelques mois après le début des tests cliniques du Prenavene.

Je montre au jury cinq lettres qu'elle a écrites au père de Leah, d'abord pour supplier qu'on lui rende son travail, puis menacer de le détruire de toutes les manières possibles. La troisième témoin n'était pas au travail le jour où elle prétendait avoir vu Leah modifier les résultats des tests sur l'ordinateur. J'ai une contravention et une vidéo de son audition à *American Idol* pour le prouver.

Je suis maîtresse dans l'art des apparences. Quand Olivia l'avocate entre dans la salle d'audience, elle est impassible et sereine, l'image même de l'égalité des sexes et de la puissance de la jeunesse. Je suis tellement douée pour faire semblant que, parfois, j'en oublie qui je suis réellement. Le soir, après les audiences, je défais mon chignon, me passe les doigts dans les cheveux et vais faire une promenade le long de l'océan pour pleurer (oui, je suis toujours mélodramatique). Je souhaiterais que ma mère soit là. Je souhaiterais que...

Caleb est dans la salle d'audience tous les jours. Je suis forcée de le voir, de le sentir, d'interagir avec lui... de partager son espace. Il fait toujours tourner la bague qu'il porte au pouce. Je remarque qu'il le fait davantage lorsque je suis en train de parler. Il s'attend à ce que je fasse quelque chose de fou et d'irrationnel, je le sais. Mais j'ai le contrôle, j'ai un travail à accomplir, il ne s'agit plus pour moi de gagner l'affaire à ce stade, non. Il s'agit de lui, et de ma rédemption.

Mes témoins passent à la barre les uns après les autres, et mon dossier s'épaissit. J'ai personnellement choisi les désespérés, les gens qui ont le plus à perdre si Leah est accusée, les retraités qui ne toucheront pas leur pension, les jeunes chimistes qui commencent à peine à lancer leurs carrières.

Leah m'observe tout le long de ses yeux de serpent tandis que je fais diminuer avec précaution la liste de preuves qui l'accusent. Parfois, je jurerais voir de l'admiration dans ses yeux, également.

J'arrive tôt à la salle d'audience parce que j'ai envie de revoir quelques choses avant que l'audience ne commence. Caleb est assis à sa place habituelle, sans Leah.

— Joyeux anniversaire, dit-il tandis que j'ouvre ma mallette.

— Je suis surprise que tu t'en souviennes, je réponds sans le regarder.

— Pourquoi donc ?

— Oh, tu sais, tu as oublié beaucoup de trucs ces dernières années.

— Je ne t'ai jamais oubliée, dit-il, et on dirait qu'il va ajouter quelque chose, mais le procureur entre dans le tribunal et Caleb se tait.

À la neuvième semaine d'audience, j'ai appelé sept témoins à comparaître. Des trente employés qui ont travaillé pour ma cliente dans l'élaboration du Prenavene, seuls sept consentent à venir témoigner pour elle. Trois d'entre eux lui sont totalement loyaux et j'ai dû manipuler les quatre autres pour qu'ils acceptent.

Je prends ce que je peux et déforme leurs témoignages à mon avantage. Lorsque le procureur fait venir ses témoins à la barre, je les discrédite. Une femme a perdu son mari des suites d'une crise cardiaque causée par le lancement prématuré du Prenavene. Je mets en avant les problèmes cardiaques antérieurs de son défunt époux ainsi que son mode de vie malsain. Un vétéran en a pour des centaines de milliers de dollars de factures médicales pour son traitement après que le médicament lui a rongé le foie et qu'il a eu besoin d'une transplantation. Je mets en lumière son addiction pour l'alcool, qui lui a détruit le foie bien avant que le Prenavene n'ait une chance de le faire.

On passe le blâme au père de Leah, qui ne peut pas souffrir des conséquences depuis la tombe. Ça lui fait mal de faire ça, de salir son nom, mais je lui rappelle que, s'il était encore en vie, c'est lui qui serait assis là où elle est assise et qu'il aurait volontiers admis sa culpabilité pour sauver sa petite fille chérie.

Leah témoigne en dernier. On a songé à ne pas la faire aller à la barre, mais on s'est dit qu'il était nécessaire que le jury entende sa douce voix et voie ses yeux emplis de terreur. Elle joue la vulnérabilité à la perfection.

— Aviez-vous conscience lorsque vous avez signé ces documents, Madame Smith, que ce n'était pas le Prenavene qui était donné à la FDA, mais en réalité sa version non générique, le Paxcilvan ?

Je me tiens légèrement sur sa gauche, lui rappelant du regard comment répondre aux questions, exercice pour lequel nous nous sommes entraînées de nombreuses fois.

— Non, je l'ignorais.

Elle porte un mouchoir rose à ses narines enflammées et se mouche délicatement.

Je regarde le jury du coin de l'œil. Ils l'observent attentivement, se demandant probablement si cette délicate femme en robe lavande est capable d'une telle tromperie. Je me souviens de la fois où elle se trouvait dans mon appartement et expulsait de la fumée par ses lèvres carmin, les yeux soulignés de khôl noir. *Elle en est capable*, je leur dis mentalement, *de ça et de bien plus*.

— Qu'est-ce que votre père, feu M. Smith, dis-je en regardant le jury, vous a dit que vous étiez en train de signer ?

— Des décharges, admet-elle faiblement.

— Et avez-vous lu ces décharges avant d'ajouter votre signature sur la page ? Avez-vous vous-même consulté les résultats en laboratoire ?

— Non. (Elle regarde ses genoux et renifle.) Je faisais confiance à mon père. S'il avait besoin de ma signature, je la lui donnais sans poser de questions.

— Croyez-vous que votre père était au courant des résultats inexacts obtenus par les tests du Prenavene qui se trouvaient dans ces documents ?

On y est... la partie difficile. Je vois Leah lutter contre elle-même, essayant de forcer les mots à franchir ses lèvres. Cette hésitation à dire du mal de papa rend le tout encore plus crédible pour le jury.

— Oui, je pense qu'il le savait, dit-elle en me regardant.

Les larmes lui montent aux yeux. *Laisse-les couler*, je lui ordonne mentalement, *laisse-les voir à quel point cette histoire te détruit*. Les larmes coulent le long de ses joues, et je la revois sur mon porche le soir où Caleb était venu chez moi pour le dîner. Des larmes de manipulation.

— Madame Smith, dis-je, lui laissant finalement un instant pour se calmer, avez-vous quelque chose à dire aux familles des victimes de ce médicament, les familles qui ont perdu leurs proches à cause du comportement trompeur et négligent d'OPI-Gem ?

— Oui.

À cet instant, elle se met à pleurer, s'enroule dans ses bras en sanglotant, les larmes tombant de son visage à ses genoux.

— Je suis vraiment désolée. Je me dégoûte et je suis rongée de remords à l'idée d'avoir participé à leur mort. Je ferais n'importe quoi pour changer ce qui est arrivé. J'aimerais qu'ils sachent que j'ai bien conscience que mes excuses n'ont aucune valeur, qu'elles ne ramèneront jamais leurs mères, pères, filles et fils, mais que je me souviendrai de leurs visages jusqu'au jour de ma mort. Je suis désolée.

Elle met les mains en coupe sur son visage.

Bravo. Je pousse un soupir de soulagement. Elle l'a fait. Elle s'en est tirée.

— Merci, Madame Smith. Ce sera tout, votre honneur.

Le procureur lui fait ensuite passer un contre-interrogatoire. Elle tient bon. Elle joue tellement bien les ingénues. J'applaudis silencieusement son air de terreur absolue.

Lorsqu'elle quitte la barre pour revenir s'asseoir, nos regards se croisent et se comprennent d'une manière qui transcende la relation normale entre avocat et client.

Est-ce que j'ai bien menti ? me demande-t-elle. *Est-ce que je suis assez douce pour convaincre le jury ?* Elle fait la moue.

Tu es une actrice très douée, je réponds d'un battement de cils. *Et je te hais.*

Je pivote sur mon siège pour regarder Caleb. C'est moi qu'il observe, et non sa femme. Il reconnaît le succès de l'interrogatoire d'un hochement de tête silencieux.

Le procès se termine le 1^{er} septembre. Le verdict sera lu le lendemain matin. Je suis dans tous mes états. Je fais les cent pas dans mon appartement. Il fait nuit dehors et quelques bateaux voguent à la surface de l'océan. Je ne me suis pas lavé les cheveux depuis hier et je porte un survêtement et un vieux tee-shirt lorsqu'on sonne à la porte. Étrange. Normalement, si j'ai un invité, la réception m'appelle avant d'ouvrir l'ascenseur.

Je traîne des pieds jusqu'à la porte et l'ouvre sans regarder par le judas, ce qui est une très mauvaise habitude. Caleb se tient dans le couloir dans un costume froissé, une bouteille de vin dans une main et un sac de nourriture dans l'autre. Je le laisse entrer sans prononcer un mot. Je ne suis pas surprise. Je ne suis pas mal à l'aise. Je suis Olivia et il est Caleb.

Il me suit jusqu'à la cuisine et laisse échapper un sifflement lorsqu'il aperçoit la vue. Je souris et lui jette un tire-bouchon pour le vin. Il ouvre la bouteille pendant que je vais chercher deux verres. Je commence à tout porter jusqu'à la table, mais il me désigne le balcon. Il fait face à l'océan, et on n'y a accès que par ma chambre.

On transporte tout à l'extérieur et on prend place à la vieille table en fer qui n'a jamais été utilisée. Il a apporté des sushis. On relève les pieds et mange en silence, contemplant les vagues lécher le sable. Ce moment est intense, comme toujours avec lui. Après demain, on n'aura plus d'excuse pour se voir et, même si on ne s'est pas dit grand-chose sur un plan personnel, on a échangé des regards, des petits mots...

Je suis tellement fatiguée par ce cycle, cette lutte constante pour respirer le même air que lui. Je tourne la tête dans sa direction et remarque qu'il m'observe.

— Quoi ?

— N'épouse pas Turner.

— Pffff, je réponds. Pourquoi est-ce que tu le hais tant ?

Caleb hausse les épaules et détourne le visage.

— Ce n'est pas ton type.

— Vraiment, je me moque. Qu'est-ce que tu en sais, de toute manière ? Tu as un goût atroce en la matière.

On garde le silence pendant plusieurs minutes, puis il dit :

— Même si tu n'as pas confiance en moi, fais-moi confiance sur ce coup-ci.

Je soupire et change de sujet.

— Tu te souviens de notre arbre ?

— Oui, je m'en souviens, répond-il doucement.

— Ils l'ont abattu.

Il tourne vivement la tête pour me regarder.

— Je plaisante, dis-je en gloussant.

Il sourit et secoue la tête.

— Quelle différence ça ferait ? Notre relation a été abattue.

Il sourit, mais c'est un sourire amer.

— Elle a été hachée menu, je lui fais remarquer.

— Pulvérisée, même, ajoute-t-il.

Il part après ça. Des heures après son départ, je sens toujours son odeur dans mes couloirs. Mon appartement me semble froid et vide sans lui. J'abandonnerais tout – l'argent, le job sophistiqué, l'appartement... *Je pourrais vivre dans la misère avec lui et être heureuse*, je pense. Pourquoi ne m'en suis-je pas rendu compte plus tôt ? Avant que je foute tout en l'air. Je n'arrive pas à dormir, alors je reste assise sur le canapé et observe l'océan. J'y suis toujours quand le soleil se lève. Je me prépare pour le tribunal, me fais du café, et sors de chez moi. Aujourd'hui est le dernier jour.

On remporte l'affaire.

Leah est jugée non coupable d'avoir falsifié des documents, non coupable de fraude lors d'essais cliniques, et coupable de conduite contraire à l'éthique. Elle paie une amende d'un million de dollars pour cette charge et est condamnée à deux cents heures de travaux d'intérêt général. Je n'ai pas envie de fêter la chose. J'aurais pu mettre cette traînée en prison et voler son mari.

Le dîner de victoire est tenu dans un restaurant huppé à South Beach. Je suis en train de me débarrasser d'une poignée de gens qui me félicitent quand je vois qu'elle s'avance tranquillement dans ma direction. J'observe sa robe noire sexy avec dégoût. Elle est tellement élégante et bien coiffée qu'on dirait qu'elle sort tout droit d'un magazine. Je porte une robe fourreau crème très simple. Elle est le Diable et je suis un Ange.

— Olivia, ronronne-t-elle en avançant d'une démarche décontractée, un verre de vin à la main. Un toast à notre victoire. C'était magnifiquement réalisé.

Elle frappe son verre contre le mien et je souris de manière contrite.

— Merci.

— Je pense que je ne comprendrai jamais pourquoi tu l'as fait. Tu m'as sauvée. À moins que ce ne soit que parce qu'il te l'a demandé.

Nous tournons toutes les deux la tête vers Caleb, qui est en train de rire en discutant avec un groupe d'amis.

— Ça a dû être très dur pour toi de le côtoyer.

Elle l'observe de manière possessive.

Je suis frappée de constater à quel point entendre son rire me manque. Le fait qu'il appartienne à sa vie et non à la mienne me déchire de l'intérieur.

— Ce n'est pas le genre d'homme qu'une femme peut facilement oublier, continue-t-elle d'un ton doucereux et, si je n'avais pas été le genre de femme qui jouait le même jeu qu'elle, j'aurais pu croire qu'elle était sincère.

— Non, en effet, j'admets volontiers.

— Tu le regardes sans arrêt. Je te vois faire, Olivia.

Je tourne la tête vers elle, lassée. Elle joue des jeux avec quelqu'un qui connaît mieux les règles qu'elle.

— Est-ce qu'il te regarde de la manière dont je le regarde ? je lui demande l'air de rien.

Aaah... la voilà, la colère mal camouflée. Et, à en juger à son expression, je sais que j'ai touché une corde sensible. Elle ouvre la bouche pour répondre, mais je lève une main.

— Leah, va retrouver ton mari, je la coupe. Avant qu'il ne se rende compte qu'il est toujours amoureux de moi.

Et, comme s'il m'avait entendue, Caleb se tourne pour m'observer, moi, pas sa femme. Nos regards se croisent pendant la plus infime des secondes, ambre et bleu. Leah assiste à notre échange et, bien qu'elle garde la face, je vois ses lèvres devenir blanches. Sa colère se propage dans ma direction, même si ce que je sens émaner de lui la chasse. Il est plein de désir, tout comme moi. Je rassemble ce qu'il me reste de self-control et me répète la vérité : *il n'est pas mien, il ne le sera jamais*.

Je repose mon verre de vin sur la table la plus proche et sors rapidement de leurs vies. Il y a des choses qu'il vaut mieux laisser derrière soi.

Le matin suivant, j'allume la télévision et vois une photo d'identité judiciaire familiale. Je plisse les yeux et grogne en entendant le nom.

— Dobson Scott Orchard a été appréhendé par la police hier soir à l'aéroport de Miami tandis qu'il essayait d'embarquer sur un avion à destination de Toronto. Le violeur présumé est actuellement en garde à vue et interrogé par la police. Sept femmes de dix-sept à trente ans se trouvent parmi ses victimes. Cinq d'entre elles l'ont formellement identifié comme l'homme qui les a kidnappées et agressées sexuellement. La police demande à quiconque aurait été victime de se présenter au plus vite...

On diffuse alors une photo de Laura Hilberson, l'identifiant comme étant la première victime de Dobson. Je fais signe à son image et éteins la télévision. La vie est une question de choix, je décide... les bons, les mauvais, et les égoïstes. Mais, il semble que le plus prudent que j'aie jamais fait était de ne pas accepter qu'il me raccompagne sous son parapluie, le jour où j'ai recroisé Caleb.

Chapitre 17

Turner décide d'emménager en Floride après que j'ai gagné le procès. Il a vendu sa maison de Grapevine, acheté une nouvelle panoplie de chaussures de ville pastel et échangé sa Lexus pour une Corvette jaune tape-à-l'œil. Je me sens envahie quand je rentre un jour et retrouve mon salon assiégé par ses cartons bien étiquetés. *Plaquard du rez-de-chaussée, Chambre de jeux, Bureau*, affirment-ils d'une écriture qui doit être celle de sa mère. Je me promène dans le labyrinthe des affaires de Turner et espère qu'il ne prévoit pas de les déballer ici. Je n'ai pas de place pour des cibles de fléchettes et des photos dédicacées de Diego Maradona.

On se dispute à ce sujet pendant une semaine et, finalement, il accepte de mettre ses affaires dans un garde-meuble. Une fois les cartons disparus, j'essaie de m'ajuster à mon nouveau « colocataire », qui patrouille dans les couloirs de mon appartement en caleçon blanc tout en fredonnant avec son accent texan. Mon frigo est rempli de bière et de sauce piquante et, pour une raison étrange, ça m'agace encore plus que les piles de linge sale que je retrouve aux quatre coins de l'appartement.

Un matin, je me réveille et découvre les mots « Tu es super sexy » écrits sur le miroir de ma salle de bain avec un de mes rouges à lèvres. Je grince des dents en jetant le tube à cinquante dollars totalement détruit et passe les dix minutes suivantes à faire disparaître son message avec du vinaigre. Quand ça se produit une deuxième fois, je cache mes rouges à lèvres.

Entre les mois de mars et mai, je retrouve dix-sept taches suspectes sur mon canapé ivoire, douze marques de chaussures contre les murs et trente-sept bouteilles de bière abandonnées au hasard. Il m'emmène au restaurant pour notre anniversaire et porte une chemise turquoise avec un pantalon blanc et des mocassins en crocodile. Je me souviens du goût vestimentaire sûr de Caleb et le côté tape-à-l'œil de Turner me fait honte. Je me raisonne en me répétant qu'il ne faut pas que je m'amuse à comparer les deux. Il me dit souvent qu'il m'aime et, chaque fois, je grimace intérieurement.

Oh, qu'est-ce que tu peux bien connaître à l'amour ? je me plains silencieusement. *Tu n'as jamais triché pour l'avoir.*

Turner le magnifique m'adore et me traite comme si j'étais un accessoire de luxe. J'en viens même à détester l'odeur qu'il laisse sur son oreiller.

Tout ça est la faute de Caleb. Maudit soit-il. J'étais heureuse. Peut-être que je me mentais, mais j'étais heureuse malgré tout. Et maintenant... maintenant, tout ce à quoi je peux penser est son sourire tordu, son odeur et la manière dont il observe le monde avec amusement. Je psychanalyse ma relation avec Turner et, comme je n'arrive à aucune conclusion sensée, Cammie et moi nous donnons rendez-vous pour en discuter.

On choisit un petit café français à Las Olas Avenue.

— C'est un bouche-trou, dit Cammie avec plus de conviction qu'un kamikaze.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

J'étudie le menu, lorgnant un croissant aux amandes.

— Tu sais... ce que tu mets rapidement dans ton cœur pour colmater les brèches et l'empêcher de se briser en mille morceaux... de se saigner à blanc...

— Genre, je suis sortie avec Turner pour arrêter de penser à Caleb ?

Cammie hoche la tête.

— Pourquoi tu n'as pas dit ça, tout simplement ?

— Parce que, quand on parle au sens figuré, on a l'air plus intelligent.

Je cligne plusieurs fois des yeux avant de repousser mon menu.

— Dans ce cas, qu'est-ce que tu suggères que je fasse, Miss Intello ? J'ai déjà fait acquitter sa femme.

— Attends, dit Cammie. Je ne parle même pas de Caleb, là. Tout ce que je dis, c'est que Turner n'est vraiment, vraiment pas fait pour toi.

Je soupire. Pourquoi est-ce que tout le monde répète ça ?

Deux semaines plus tard, je suis à bout de nerfs à force de « faire semblant ». Turner ne me lâche pas et je suis fatiguée de le repousser et de me trouver des excuses. Je décide de prendre un jour pour moi. Je laisse mon fiancé rabougri à l'appartement après lui avoir déposé un baiser rapide sur les lèvres. Il essaie de me demander quand je rentrerai, mais je l'ignore et continue à marcher.

Lorsque les portes de l'ascenseur se referment, je me laisse glisser contre la paroi et place ma tête entre mes jambes. J'ai l'impression de pouvoir respirer à nouveau. Aller faire du shopping me semble une bonne idée, ou peut-être un petit passage au spa. Je connais une fille qui peut m'y faire entrer à la dernière minute. Mais, ensuite, mes pensées s'égarer vers l'homme dont je suis toujours amoureuse, et je réalise que chaque jour que je passe loin de lui est un jour perdu. Alors je choisis la deuxième meilleure option, un truc que je n'ai pas fait depuis longtemps. Je sors mon téléphone de mon sac à main beaucoup trop cher.

— Cammie, c'est moi, je chuchote dans le téléphone, même si je suis de toute évidence seule et que personne ne peut m'entendre. (Je me sens coupable de ce que je suis sur le point de dire.) Tu te souviens le bon vieux temps dans la Gadgeto Mobile ?

Un long silence s'ensuit, au cours duquel je vérifie l'écran pour être sûre que la connexion n'a pas été interrompue.

— Tu as perdu l'esprit, dit-elle finalement.

Puis, après une longue pause :

— Qui est-ce qu'on va espionner ?

— À ton avis ? je demande en jouant avec les franges de mon sac.

Nouveau silence.

— NON. C'est un non DÉFINITIF. Je n'arrive même pas à croire... Où tu es, putain ?

— Allez, Cam, si j'avais une autre amie à qui demander, je le ferais...

— Tu ne demanderais sûrement à personne d'autre de faire un truc aussi dingue. Et, si tu le faisais, je serais très vexée.

— Je suis en route pour chez toi, dis-je en mettant la marche arrière pour sortir de ma place de parc... comme une diva.

— D'accord, je t'attends. T'as intérêt à ramener du café, par contre.

Trente minutes plus tard, j'arrive devant la maison de Cammie, qui se trouve tout au bout d'un cul-de-sac, et gare ma voiture n'importe comment dans son allée. Elle a des fleurs aux fenêtres et des nains de jardin dans ses pivoines. C'est une très jolie maison pour une telle sorcière. Elle m'ouvre la porte avant que je n'aie le temps de sonner et me tire à l'intérieur par la ceinture de mon pantalon.

— Quelle voiture on prend ? demande-t-elle, très sérieuse.

— Je croyais que tu ne voulais pas le faire ?

Elle m'arrache des mains le café que je lui ai apporté et me regarde par-dessus le gobelet.

— Bien sûr que j'en ai envie, mais j'aurais l'air d'être une mauvaise personne si je n'émettais aucune objection.

Je hausse les épaules. J'ai arrêté d'essayer de me donner bonne conscience il y a des années, mais chacun son truc.

— Ta voiture. Il ne l'a jamais vue, donc on a moins de chances de se faire repérer.

Elle hoche la tête tout en attrapant un sac en toile sur le canapé.

— Tu sais où ce petit coquin habite ?

— Mais absolument, je réponds sur le même ton qu'elle avant de la suivre jusqu'au garage. Je suis son avocate, voyons !

— Ouais ? Alors, dans quelle position est-ce qu'ils...

À cet instant, Cammie dit quelque chose de très grossier. Je grimace. Je déteste le verbe « baiser ». La douce et délicate Cammie a commencé à jurer après Steven, qui l'avait trompée à deux reprises et lui avait volé mille sept cents dollars dans sa commode. Depuis cet après-midi fatidique où elle avait découvert Steven en train de copuler avec sa secrétaire, elle s'était découverte une obsession pour le verbe et mise à appeler les filles des « putains de seconde zone ».

— Probablement la même que Steven et Tina quand tu les as découverts en train de faire la bête à deux dos, je rétorque.

— Touché. Alors, est-ce qu'on espionne la putain de seconde zone aussi, ou juste M. Merveilleux ?

— Caleb, je réponds avec résolution. J'ai envie d'espionner Caleb.

Cammie hoche la tête et entre sur l'autoroute.

— Appelle son bureau.

— Pourquoi ? je demande en fouillant son sac en toile pour voir ce dont on dispose.

— Histoire qu'on sache où il est et ce qu'il fait aujourd'hui, Einstein.

— Je ne peux pas faire ça.

Cammie me prend le téléphone des mains et compose elle-même le numéro.

— Mauviette, murmure-t-elle.

Puis :

— Bonjour, hum, je travaille pour Sunrise Dental et j'essaie de localiser M. Caleb Drake. Il a manqué son rendez-vous ce matin et... ah oui ? Vraiment ? Eh bien, c'est totalement compréhensible dans ce cas... très bien... je rappellerai pour fixer un nouveau rendez-vous, merci. (Elle raccroche et m'adresse un sourire triomphant.) Ils ne sont pas là !

— D'accord, je réponds en secouant la tête, confuse. Pourquoi es-tu aussi heureuse ?

— Parce que, maintenant, on peut s'introduire chez eux ! affirme-t-elle en faisant une grimace diabolique.

— Tu es folle, je rétorque avant de tourner la tête pour observer un point par la fenêtre. Pourquoi est-ce que j'ai envie de vomir, tout d'un coup ?

— Tu vas adorer, fais-moi confiance. Je me suis introduite chez Steven après qu'il a baisé cette putain de seconde zone et j'ai trouvé des tonnes de trucs intéressants... il avait un faible pour les Asiatiques... les hommes asiatiques.

— Tu es entrée par effraction chez ton ex ? (La tête me tourne horriblement, à présent.) Pourquoi est-ce que je n'étais pas au courant de ces magouilles et quand t'es-tu transformée en moi ?

— Tu étais occupée. Lucy et Ethel¹ ne sont pas entrées par effraction pour voler. Ethel voulait retrouver les boucles d'oreilles de sa grand-mère, qu'elle avait laissées là-bas.

— D'accord, alors, d'abord, arrête de parler de toi à la troisième personne, Ethel, et, ensuite, je n'entrerais pas chez eux par effraction !

— Depuis quand tu t'es racheté une conscience ?

Elle prend une gorgée de café.

— Je suis avocate.

Elle fronce les sourcils.

— Et adulte.

Elle ricane.

— Et j'ai déjà causé assez d'ennuis pour une vie entière à cause de cet homme.

Le dernier argument semble la faire enrager, parce qu'elle se met à postillonner en me tombant dessus avec son lourd accent texan.

— Et il a fait la même chose pour *toi* ! (Elle pointe un doigt dans ma direction, puis frappe le volant.) Il revient toujours ! Merde, Olivia, il continue à te retrouver et tu as le droit de savoir pourquoi. Il a ruiné ta vie au moins quatre fois, maintenant. JE DÉTESTE QUAND LES GENS NE METTENT PAS LEUR CLIGNOTANT AVANT DE TOURNER ! (Elle fait un doigt d'honneur à une Mercedes tandis qu'on la dépasse.) En plus, n'oublions pas que Leah est aussi légèrement entrée par effraction chez toi à l'époque, et qu'elle a fait un remake de *Liaison fatale* dans ton appartement.

C'était totalement vrai.

— Je connais le code de leur alarme, dis-je faiblement.

— Comment ça se fait ?

Elle écarquille les yeux, admirative.

— Quelque chose l'a enclenchée une fois quand Caleb, Leah et moi étions en rendez-vous, et la sécurité a appelé son portable pour vérifier le code avant de le désactiver.

— À présent, tout ce dont on a besoin est d'une clé.

Elle me sourit et prend la sortie Parkland.

— Ils en gardent une de secours dans un nichoir à oiseaux à l'arrière.

— Comment est-ce que tu sais *ça* ?

— Je l'ai entendu en parler à la femme de ménage quand elle s'était enfermée dehors une fois.

Elle jure et me traite de barjot.

— Oui, et tu es une putain de seconde zone.

On se tient dans l'entrée de la maison gigantesque de Caleb et Leah. Je me ronge les ongles, me sentant coupable, tandis que Cammie, qui s'en moque, parcourt l'endroit en touchant leurs affaires. Je l'observe en me demandant qui sortirait vainqueur si Leah et elle se battaient.

— Regarde ça ! dit-elle en soulevant un œuf de Fabergé d'une table ornée d'or. Ça vaut au moins cent sacs à main Cartier.

— Repose-le, je siffle entre mes dents en recrachant un bout de vernis à ongles.

Leur maison est un musée et Leah en est la pièce maîtresse. Partout où je regarde, il y a des tableaux et des photos de la bête rouquine, certaines assez gentilles pour inclure Caleb. Je me faufile jusqu'à une alcôve pour échapper à son regard.

— On est déjà entrées par effraction, autant en profiter, me dit gaiement Cammie.

Je la suis jusqu'à la cuisine, où on fouille leur frigo. Il est rempli de tout allant du caviar de béluga au pudding au chocolat. Cammie sort une grappe de raisins et en mange un grain.

— Sans pépins, marmonne-t-elle.

Du jus gicle de sa bouche et atterrit contre la porte du frigo. Je nettoie la tache avec de l'essuie-tout et le jette dans la poubelle.

On se rend jusqu'à un escalier sinueux, nos talons claquant contre le marbre clair.

Cammie s'arrête devant ce qui ressemble à la chambre à coucher principale.

— Hun hun, je n'entrerai pas là-dedans, dis-je en reculant de quelques pas.

Je préférerais encore me couper une main plutôt que de voir *leur* chambre à coucher.

— Eh bien, moi, j'y vais.

Et, sur ces quelques mots, elle pousse la porte et disparaît à l'intérieur.

Je pars dans la direction opposée. Je parcours un long couloir dans lequel des photographies sont alignées aux murs. Caleb et Leah qui coupent leur gâteau de mariage, Caleb et Leah sur la plage, Leah qui fume une cigarette devant la Tour Eiffel. Je détourne la tête, dégoûtée. Je n'ai plus envie d'être là. C'est leur maison, là où ils rient, mangent et couchent ensemble. Je n'arrive pas à croire à quel point les choses ont changé. J'ai la vague impression d'être restée dans le passé ; comme si je me réveillais d'un coma et que je découvrais que la vie a continué sans moi. Pourquoi est-ce que je suis la seule à toujours ressentir la même chose ?

Je retourne au rez-de-chaussée pour attendre Cammie. Et là, je la vois. Une porte en ogive. Caleb m'avait toujours dit que, un jour, quand il se ferait construire une maison, il voulait que la porte de son bureau ressemble à ces trucs médiévaux horriblement lourds qu'on voit dans les films. Je m'y dirige et tends la main vers la poignée ronde quasiment aussi grande que ma tête. La porte s'ouvre, et un effluve de maison neuve et de parfum me frappe.

Je ne reconnais même pas son odeur. Au cours des quatre dernières années, il a changé de parfum. J'ai de nouveau l'impression d'avoir été dans le coma.

Il y a des étagères en noyer sur chaque pan de mur qui débordent de livres et de manuels, ainsi que de quelques babioles. Je me dirige vers le bureau et m'assieds dans son immense chaise pivotante. J'en profite pour avoir une vue panoramique de la pièce. C'est sa pièce préférée de la maison. J'en suis persuadée. Tout ce qu'il aime et déteste se trouve ici. Des balles de base-ball dédicacées sur un support mural. Je peux presque le voir en attraper une pour la lancer plusieurs fois dans les airs avant de la remettre en place avec douceur. On aperçoit une sélection musicale éclectique dans une pile en bazar à côté de son écran d'ordinateur.

Je remarque avec un doux plaisir que le CD du disquaire s'y trouve, à côté du cheval de Troie miniature que son père lui a offert après avoir manqué la fête pour son vingt et unième anniversaire. Il est fait de bronze, et, cela va sans dire, est très lourd. Caleb le détestait, mais il l'avait toujours gardé en vue pour se rappeler de toujours tenir sa parole. Je le soulève et le tourne jusqu'à ce que le ventre du cheval soit en l'air. Il y a un petit compartiment secret. Caleb m'a dit un jour qu'il y conservait des souvenirs, ceux sur lesquels il voulait que personne ne tombe. Je me mords la lèvre avant d'ouvrir le compartiment. Qu'est-ce qu'un crime de plus ou de moins changeait, à ce stade ? De toute façon, il était déjà trop tard pour moi.

Mes doigts rencontrent quelque chose de fin qui a la texture du papier. Je le sors délicatement et déroule un petit parchemin en vélin. Il s'agit d'un dessin réalisé au fusain. Au bas de la page, l'artiste a signé d'une écriture gracieuse : C. Price Carrol. Il représente le visage d'une femme. Elle sourit, et l'ombre de fossettes se devine sur ses joues. Je regarde ces traits que je reconnais mais n'arrive pas exactement à replacer. Pas parce que le dessin est mauvais, mais parce que ça fait très, très longtemps que je ne l'ai plus vue.

— Jessica Alexander, dis-je à voix haute en étudiant ses grands yeux. Une autre personne qui avait confiance en moi et que j'ai entubée.

J'enroule à nouveau le dessin et le pose de côté. Je me demande à quelle fréquence Caleb pense à elle. Est-ce qu'il s'imagine à quoi la vie aurait ressemblé avec elle ? Est-ce qu'il se représente comment les choses auraient été avec moi ? Est-ce qu'il pense seulement à moi ? Je plonge à nouveau dans le compartiment et, cette fois-ci, j'en sors une chose métallique, petite et ronde. La bague que Caleb mettait au pouce, celle avec l'étoile et le diamant que je lui avais offerte pour son anniversaire. Je soupire tout en la portant à mes lèvres. Ainsi, il la cache ? Au moins il l'a gardée, non ? Peut-être que, certains soirs,

quand il est seul à écouter ce CD, il la sort et pense à moi. On peut toujours rêver. J'extirpe ensuite un sablier miniature, dans lequel les grains de sable microscopiques sont gris argenté, puis un petit livret dont les pages noires, rouges, blanches, dorées et vertes sont vierges. Je ne sais pas d'où viennent ces souvenirs... d'une époque après moi, je suppose. Je replace le cheval droit sur son bureau, et un bruit attire mon attention.

Où avais-je entendu ce son auparavant ? Je pose les yeux sur le bureau, puis le sol alentour, à la recherche du coupable. Où... où ? Là ! Je le ramasse, et une plainte s'échappe de mes lèvres. J'ignore si je suis surprise ou si j'avais toujours su qu'il le trouverait, mais j'ai la bouche sèche tandis que je fais tourner l'objet entre mes doigts. La pièce, *notre* pièce. Était-il allé à mon appartement après que j'étais partie ? Est-ce qu'il l'avait découverte, abandonnée sur la table basse ?

Les larmes me montent aux yeux tandis que j'imagine à quel point il avait dû être perdu. Comment en était-il arrivé à emporter la chose qui symbolisait notre histoire ? Leah avait dû lui dire, je songe amèrement. Malgré la promesse qu'elle m'avait faite, elle avait dû cracher le morceau avec une satisfaction malsaine. Pour le tenir éloigné de moi, parce qu'elle devait savoir qu'il essaierait de me retrouver.

Je suis maussade, avachie et nauséuse lorsque j'entends mon nom. Il résonne dans la grande maison comme s'il était chanté par un chœur tout entier.

— Olivia !

Cammie passe la porte du bureau, me sortant de ma transe. Elle brandit quelque chose dans une main, ses cheveux blonds s'agitant dans tous les sens tant elle est excitée.

— Olivia, dit-elle à nouveau, les yeux écarquillés. Il y a un truc que tu devrais voir.

Elle me montre une enveloppe en papier kraft avant de la jeter dans ma direction sur le bureau.

— Où as-tu trouvé ça ?

Je n'ai pas envie de la toucher.

— Tais-toi et ouvre-la.

Elle croise les bras, et je ne peux que remarquer à quel point elle semble inquiète.

Je tends la main pour attraper l'enveloppe et l'ouvre délicatement afin de sortir son contenu sur le bureau de Caleb. Des lettres, des photos... je les étudie un moment avant que les vagues de choc ne me fassent trembler.

— Oh, bon Dieu, Cammie ?

Je la regarde en secouant la tête. Je suis tellement perdue.

— Je te l'avais dit, répond-elle. Lis-les.

Sur le bureau de Caleb se trouvent des photos de moi... et de Turner. Il y a le cliché pour les fiançailles qu'on a fait prendre par un professionnel après qu'il m'a fait sa demande, un autre de nous au zoo lors de notre première année ensemble.

— Je ne comprends pas, dis-je d'une voix blanche et Cammie, ma mère poule détective, désigne la pile de lettres. Est-ce que ça va m'énerver ? je demande en me mordant la lèvre inférieure.

— Immensément.

Je déplie la première lettre. Elle est écrite à la main sur du papier blanc.

Hello Jo,

Je sais que tu détestes quand je t'appelle comme ça, mais je ne peux pas m'en empêcher. C'est une drôle de demande que tu me fais là, je dois reconnaître que tu as piqué ma curiosité. Je ne sais pas dans quel pétrin tu t'es mise, mais si ça ressemble au lycée... je suis de la partie !

Blague mise à part, je t'en dois une. Je donnerais mon premier-né pour des tickets du Super Bowl, donc si tu as envie que j'emmène une jolie fille dîner, je ne vais pas me plaindre.

Quoi qu'il en soit, ma belle, je te tiens au courant. Elle a plutôt intérêt à être canon !

Mon cri de colère commence comme un gémissement et grimpe rapidement au niveau sirène de pompier. Cammie semble inquiète, alors je me calme et me tais.

— Suivante.

Je lui tends la main, et elle me glisse une deuxième lettre entre les doigts.

Jo-Jo,

Je n'arrive pas à y croire ! Je veux dire, qui l'aurait cru ?

Tu seras ravie d'apprendre qu'on va se marier. J'ai finalement suivi ton conseil et je lui ai fait ma demande. Waouh ! Je crois que des remerciements sont de mise. Merci !

Je lui rends visite en Floride le mois prochain. On pourrait peut-être se voir pour manger ensemble ; ton mec, O et moi. Ça ne te tuera pas de lui parler ! Je sais que vous avez des antécédents, mais, de quoi qu'il puisse s'agir, elle s'en remettra. Tu es la force motrice qui nous a mis ensemble après tout. Parlons-nous bientôt.

Le fiancé.

Turner.

— Putain.

— C'est un euphémisme.

Cammie me rejoint et ouvre la photocopieuse de Caleb.

— Elle m'a tendu un piège ! Elle a appris d'une manière ou d'une autre que j'allais au Texas, et elle a demandé à un de ses potes de me draguer... pour me garder éloignée de Caleb !

Ma voix grimpe de plusieurs octaves et Cammie me tapote l'épaule avec compassion.

— Turner est l'ami de Leah. Elle s'est servie de lui, il n'est même pas au courant.

— Eh bien, elle lui a refilé des tickets pour le Super Bowl. On ne met pas facilement la main dessus, tu sais.

Cammie presse le bouton et des bruits de machine emplissent la pièce.

— Je suis fiancée au larbin de Leah.

J'ai à la fois envie de m'arracher les yeux et de casser son œuf de Fabergé. Comment ai-je pu être aussi stupide ? Non, je n'étais pas stupide. Je n'aurais jamais pu savoir que Turner et Leah se connaissaient. Mais j'aurais dû savoir qu'elle ne pensait pas que je resterais loin de Caleb et qu'elle prendrait un maximum de précautions. J'étais en train de prévoir un mariage avec ses précautions !

— Brûlons la maison de cette sorcière, dis-je en me relevant.

— Allons, allons, Lucy, il s'agit de la maison de Caleb également. Pas besoin de le punir pour ce que Leah a fait.

Même si elle est censée être Ethel, elle utilise l'accent de Ricky Ricardo.

— Je viens de lui épargner vingt ans de prison, je grommelle. J'ai défendu cette traîtresse de petite traînée démoniaque.

— Ouais, dommage que tu sois une avocate aussi douée, hein ? Quoi qu'il en soit, j'ai d'autres mauvaises nouvelles...

— Encore ? Comment est-ce qu'il pourrait y en avoir davantage ?

Elle sort un bâtonnet de sa poche arrière et me le tend.

— Qu'est-ce que c'est ? je demande en m'étouffant, repoussant les larmes.

Cammie lève les yeux au ciel.

— Un test de fertilité.

— Hein ?

— C'est un bâtonnet qui mesure le niveau d'hormones présent dans ton urine... histoire que tu puisses tomber enceinte.

Je le lâche aussitôt.

— Ils essaient d'avoir un enfant ?

Pourquoi ne me l'avait-il pas dit ?

— Elle essaie d'avoir un gosse. J'ai trouvé ce machin caché dans une boîte à chaussures « secrète » avec ces lettres. (Elle désigne la correspondance de Turner du menton.) Ainsi qu'un graphique de fertilité. S'ils voulaient tous les deux avoir un enfant, tu ne crois pas que les gadgets à bébé se trouveraient dans l'armoire de la salle de bain ?

Je la fixe d'une expression vide.

— O-li-via ! Elle essaie de tomber enceinte parce que tu es de retour ! Elle a peur de le perdre. Caleb ignore tout ! Tu dois les arrêter avant qu'il ne se retrouve prisonnier pour toujours.

— Pourquoi ? Je ne peux pas..., dis-je en me laissant misérablement choir sur la chaise. Un graphique de fertilité, je répète, et j'ignore totalement ce dont il s'agit.

— Oui, ça lui dit quel jour elle aura le plus de chance de concevoir. De quel siècle tu débarques ?

— Est-ce que le graphique lui a indiqué ce week-end ?

J'ai la respiration coupée comme si quelqu'un venait de me donner un coup de poing en plein ventre.

Cammie acquiesce.

— Là. (Elle me tend les photocopies des lettres de Turner.) Écoute, il est temps d'agir. Et je ne parle pas de ta routine habituelle, la sournoiserie et les mensonges. Cette fois, il faut que tu lui dises la vérité et que tu avoues tout.

— Avouer quoi ? Qu'est-ce que je devrais lui dire ? Il connaît déjà les grandes lignes.

— Par exemple que Leah t'a chassée de Floride, qu'elle a essayé de te verser un pot-de-vin... qu'est-ce que tu en penses ?

— Ça ne fera aucune différence. Il sait déjà qu'elle est aussi pourrie que moi. Il a un putain de faible pour les filles immorales.

— Et si tu le confrontais au sujet de ses sentiments à ton égard ? Il t'a retrouvée, même après avoir appris ce que tu avais fait quand il était amnésique. Il est toujours amoureux de toi, Olivia. Tu dois juste le convaincre de ce détail.

Je repense à la fois où il est venu à mon appartement le soir avant le verdict. Il avait une sacrée tendance à débarquer, non ? Au magasin de musique, à l'épicerie, à mon bureau. Merde. Cammie avait raison, ça devait cacher quelque chose.

— D'accord, dis-je.

— D'accord, répète-t-elle. Maintenant, allume cet ordinateur qu'on découvre où ils sont partis.

Deux heures plus tard, je franchis la porte de mon appartement. Les fenêtres sont ouvertes et une bouffée d'air marin m'arrive aux narines. Je prends une grande bouffée d'oxygène et commence à chercher mon ordure de fiancé. Je me répète de garder mon calme et de me comporter comme une dame, mais, dès que je le vois prendre un bain de soleil sur mon immense patio, je me mets à jurer tellement fort qu'il se retourne en lâchant presque sa bouteille d'eau.

— Tiens. (Je retire la bague et la lui jette. Elle rebondit sur le sol et s'arrête à ses pieds.) Je pars en voyage. Quand je reviens, je veux que tu sois PARTI.

Il se lève d'un bond, confus. Il regarde à gauche et à droite comme si la raison de mon comportement incohérent se trouvait quelque part.

— Que... ?

Je remarque ses lunettes de soleil Gucci, son maillot de bain saumon et la manière dont il bouge comme un robot, et je grimace intérieurement. Mais à quoi je pensais, bon sang ?

Je ne pensais pas ! Je l'utilisais pour me colmater le cœur. Cammie avait raison !

— Tu sais... Leah ! Tous ces mois que j'ai passés à la défendre au tribunal, et tu n'as jamais rien dit !

Le visage de Turner devient livide malgré son bronzage ridicule. Il bouge les mains comme s'il ne savait pas s'il voulait se rendre ou me pointer du doigt.

— Tu es sorti avec moi pour des tickets de Super Bowl !

Je crie à présent.

— Oui, mais...

— Tais-toi ! Mais tais-toi !

Je m'effondre sur une chaise et me tiens la tête à deux mains. J'ai l'impression d'avoir quatre-vingt-dix ans.

— Turner, nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre. Je ne veux pas t'épouser, je suis désolée.

— Eh bien, souffle-t-il. Est-ce que j'ai mon mot à dire là-dedans ?

Je le regarde entre mes doigts.

— Non, en fait. (Je soupire et me relève.) Il faut que j'aille faire ma valise.

— Pourquoi ? crie-t-il après moi. Pourquoi est-ce qu'on ne pourrait pas arranger les choses ?

Je m'arrête et jette un regard par-dessus mon épaule.

— Il n'y a rien à arranger. Je ne peux pas te donner quelque chose que je n'ai pas.

Chapitre 18

Huit heures plus tard, je suis assise en business class et je sirote un Coca tout en pianotant nerveusement sur la tablette devant moi.

Caleb et la Bête Écarlate sont à Rome. Oui, c'est bien ce que j'ai dit, *Rome*. Les Bahamas n'étaient pas assez bien pour elle, pas plus que Marco Island ; dans son historique Internet, les deux endroits étaient indiqués comme locations de choix pour procréer. Au lieu de ça, elle avait opté pour l'Inter-Continental De La Ville, où son actrice préférée, Susan Sarandon, était tombée enceinte. Comment étais-je au courant d'un détail aussi personnel ? Parce que, en plus de m'être introduite chez elle par effraction avec ma copine frappadingue, j'avais également hacké son compte e-mail et lu la correspondance entre elle et sa mère.

— C'est votre premier voyage à Rome ?

Je tourne la tête et plonge le regard dans celui d'un vert intense de l'homme qui m'observe sur le siège d'à côté.

— Hum, oui.

Je réponds de façon à paraître aussi malpolie que possible et détourne le visage pour regarder par la fenêtre.

Berk. Papoter. Je ne suis vraiment pas d'humeur à discuter. Je mène la mission la plus importante de ma vie.

— Vous allez adorer. C'est l'endroit le plus génial au monde.

— Ouais, pour faire des gosses, je maugrée.

— Pardon ?

— Oh, rien, je réponds. J'y vais pour les affaires, donc ce ne sera pas une partie de plaisir.

Je pousse un rire strident et fais semblant de chercher quelque chose dans mon sac à main.

— Dommage. Vous devriez au moins prendre le temps de voir le Colisée... il est à couper le souffle.

Je le regarde à présent, parce que ce n'est en réalité pas une mauvaise idée. Bon sang ! Je vais à Rome ! Je suis maintenant officiellement excitée à cette idée. Dans toute l'agitation, entre réserver un billet, jeter des affaires dans une valise et rompre avec Turner, ça m'a totalement échappé.

— Peut-être que je le ferai, lui dis-je en lui souriant.

Il n'est pas vilain à regarder. En fait, il a un petit air de canaille très séduisant, avec des cheveux sombres, une peau hâlée et une mâchoire carrée. Il a un de ces nez définitivement juifs. Je me sens soudain complexée par mon teint blafard.

— Noah Stein.

Il me tend la main, et je la lui serre.

— Olivia Kaspen.

— Olivia Kaspen, répète-t-il. C'est un nom très poétique.

— Eh bien, c'est la chose la plus étrange qu'on m'ait jamais dite.

Je fais la moue et il sourit.

— Que faites-vous dans la vie ? je demande en essayant d'avoir l'air sympathique.

Oh mon Dieu. Je viens de rompre avec Turner... oh-mon-Dieu !

— J'ai ma propre entreprise. Vous ?

— Avocate, je réponds en baissant les yeux, et je remarque que je tremble. Excusez-moi, il faut que j'aille aux toilettes.

Il hoche la tête et se pousse sur le côté pour que je puisse passer. Je renverse pratiquement une petite fille et une hôtesse tandis que je me dirige d'un pas mal assuré vers les commodités.

Une fois à l'intérieur, je m'effondre devant les toilettes et vomis.

Merde, merde, merde, merde.

Ma vie tout entière a changé ces dernières heures et je n'en prends conscience que maintenant. Turner. Pauvre Turner ! Non, pas vraiment... il est sorti avec moi pour des tickets de Super Bowl ! Mais il m'aimait, non ? Est-ce que je l'aimais ? Non. Rompre avec lui était la chose à faire. C'était la seule chose à faire. Je me rince la bouche au lavabo et m'appuie contre le mur. C'est de la folie... filer en Italie pour chasser mon ex petit ami sur un coup de tête. Que dirait ma mère ? Je ravale un sanglot et me mords la lèvre. Seule à Rome. Je ne parle même pas italien, pour l'amour du Ciel. C'est mal parti. Vraiment, vraiment mal parti.

Je retourne à mon siège, et Noah me laisse poliment passer sans émettre le moindre commentaire sur mon visage gonflé. Après avoir pris plusieurs grosses gorgées de mon soda éventé, je me passe deux doigts sous les yeux pour nettoyer le mascara qui a coulé, puis me tourne vers Noah en fronçant les sourcils.

— Je ne vais pas à Rome pour les affaires, lui dis-je, ce qui ne semble pas le surprendre.

Pourquoi serait-il étonné ? Il ignore que je suis une menteuse pathologique.

— Oh, dit-il en haussant un sourcil. D'accord.

Je prends une profonde inspiration. Dire la vérité est enivrant.

— Je vais retrouver Caleb Drake et, lorsque ce sera fait, je dois lui avouer la vérité à propos de tout. J'ai tellement peur.

Il me détaille avec un intérêt tout nouveau. Je suis passée de fille mignonne à femme intrigante.

— De quel genre de vérité s'agit-il ?

— Une vilaine. Il y aura beaucoup de nettoyage à faire, je soupire.

— J'aimerais beaucoup que vous me racontiez.

Je me dandine sous son regard. Ces deux gemmes vertes ont l'intensité d'une arme nucléaire.

— C'est une longue histoire.

— Eh bien, dit-il en levant les mains et en scrutant la cabine. C'est un long vol.

— D'accord. Je vous explique tout à une condition, dis-je en ramenant mes jambes contre ma poitrine.

Noah observe mes genoux, puis mon visage, comme s'il n'arrivait pas vraiment à comprendre pourquoi une femme adulte s'assied comme un enfant.

— Vous devez me dire la pire chose que vous ayez jamais faite.

— La pire chose que j'aie jamais faite ?

Son regard se perd dans le passé et il grimace.

— Quand j'étais en troisième, il y avait cette fille dans ma classe qu'on appelait Felicity la Baleine. Pour faire une mauvaise blague, je suis allé dans son jardin et j'ai volé une de ses culottes qui séchait après la lessive, et je l'ai pendue sur la porte de l'école avec une affiche qui disait « Felicity la Baleine

porte des parachutes en guise de sous-vêtements ». Quand elle a vu ça, elle a fondu en larmes, a trébuché sur son sac et a dû être emmenée aux urgences pour cinq points de suture au menton. Je me suis senti miteux... c'est toujours le cas, pour être honnête.

— C'était mesquin, dis-je en hochant la tête.

— Ouais, elle est terriblement séduisante, maintenant. Je l'ai vue à la réunion des anciens élèves et je lui ai proposé de sortir avec moi. Elle m'a ri au nez et a rétorqué que j'avais déjà vu ses sous-vêtements une fois et que ça ne se reproduirait plus.

Je ris, d'un vrai rire qui fait trembler tout mon corps. Noah se joint à moi. Je suis toujours en train de sourire lorsque je me rends compte que j'ai un autre boy-scout sur les bras.

— Alors, Felicity ? C'est la pire chose que vous ayez jamais faite ?

— J'ai volé un aimant dans un magasin de bonnes affaires une fois.

— Oh, doux Jésus. Je ne suis pas sûre que vous soyez prêt pour mon histoire.

— Essayez pour voir.

J'observe son visage et je me souviens que Caleb m'a dit une fois qu'on pouvait juger la personnalité des gens à leur apparence. Si c'est la vérité, je décide que je peux faire confiance à Noah parce qu'il a le regard le plus gentil que j'aie jamais vu.

— Je suis tombée amoureuse sous un arbre, je commence.

Douze heures plus tard

Il pleut à Rome et je me tiens devant l'hôtel Inter-Continental De La Ville, cachée sous un poncho jaune ridicule qui me protège à peine de l'averse. Je ne sais pas pourquoi je me trouve ici à ce moment précis, puisque je ne pourrai rien faire avec cette allure de rat détrempé. Mais je ressens le besoin de voir sa fenêtre et de regarder la vue qu'il a eue toute la matinée. Leur hôtel est petit mais opulent et se dresse, majestueux, en haut de la place d'Espagne. J'ose imaginer qu'on voit toute la ville depuis leur étroit balcon. Comme c'est romantique. Je soupire et continue mon observation. Il y a du mouvement derrière la fenêtre, puis une rouquine familière émerge de la chambre et se poste sous le petit auvent avec une cigarette. Elle ne sait pas que la nicotine a un impact négatif sur la fertilité ?

— Continue à fumer, je chuchote en plissant les yeux.

Une seconde plus tard, la porte s'ouvre à nouveau et Caleb sort à son tour, tel un dieu romain. Il est torse nu et ses cheveux sont encore mouillés – sans doute la douche qu'il vient de prendre. Je fais comme si mon cœur n'était pas en plein grand huit et frotte deux doigts sous mes yeux pour retirer le mascara qui commence à couler.

Ne t'avise pas de le toucher, ne... Elle tend la main et caresse son torse de manière séductrice. Caleb l'attrape lorsqu'elle atteint la ceinture de son pantalon et rit.

Je détourne le regard lorsqu'il l'attire jusqu'à lui et passe ses bras autour d'elle. Mon cœur commence à être douloureux, un sentiment qui ne m'a pas quittée ces neuf dernières années. Je me mets à faire les cent pas sur le trottoir, agitée, et un gémissement animal s'échappe de ma bouche. J'en ai tellement marre de l'aimer.

— OK, Olivia, ils vont mettre le truc de fertilité en pratique. Il faut que j'empêche le rejeton de Leah de devenir concret, je me répète tout en sortant mon téléphone de ma poche.

J'appelle le numéro du De La Ville en m'abritant sous l'avant-toit d'une parfumerie et attends, impatiente, jusqu'à ce que j'entende la sonnerie.

— *Buona sera, De La Ville Inter-Continental. Come La posso aiutare ?* répond une voix féminine.

— Hum... Hello... est-ce que vous parlez anglais ?

— *Si*. Comment puis-je vous aider ?

— J'essaie d'atteindre un résident de votre hôtel. M. Caleb Drake... c'est urgent, et je me demandais si vous pourriez le prévenir immédiatement et le prier de me rappeler.

Je l'entends pianoter quelque chose sur son ordinateur.

— Quel est votre nom ?

Oh oh ! Quel était le nom de sa secrétaire, déjà ? Ça rimait avec Piña Colada...

— Rena Vovada, je soupire. J'appelle de son bureau, dites-lui qu'il est important qu'il rappelle de suite. Merci infiniment.

Et je raccroche avant qu'elle n'ait le temps de me poser davantage de questions.

Une fois la tâche accomplie, je retourne sous la pluie, là où j'ai vue sur leur balcon. Caleb et Leah sont toujours là. Elle est en train d'éteindre sa cigarette d'une main, le laissant l'attirer dans la chambre de l'autre. Je vois Caleb tourner brusquement la tête vers l'intérieur de leur suite, puis il lui lâche la main et disparaît par la porte. J'imagine le bruit distant du téléphone qu'ils ont dans la chambre.

Bien. Ça me fera gagner au moins une demi-heure. Avec un peu de chance, ce sera suffisant pour avoir cassé l'ambiance. Satisfaite, je retourne au Montecito Rio, l'hôtel dans lequel j'avais pris une chambre un peu plus tôt. Il n'était pas aussi tape-à-l'œil que le De La Ville, mais il était charmant malgré tout, et je me fichais de Susan Sarandon comme de ma première paire de chaussettes.

Mes chaussures sont détrempées et débordent d'eau quand j'entre dans le hall. La fille derrière le comptoir me regarde de travers et décroche le téléphone pour appeler le concierge.

— Vous êtes Mademoiselle Kaspén, *no* ? m'appelle-t-elle tandis que je m'avance vers l'ascenseur.

J'hésite avant de me retourner.

— Oui.

— J'ai un message ici pour vous.

Elle me tend un bout de papier et je l'attrape avec précaution entre mes deux doigts les plus secs.

— De la part de qui ?

J'avais presque trop peur pour demander, mais, quand elle répond « Un certain Noah Stein », le calme remplace mon anxiété.

Noah, le parfait inconnu à qui j'ai raconté ma vie. C'est gentil à lui d'avoir appelé. Ça me donne un peu l'impression qu'être à Rome n'est pas un drame. J'ai des amis ici.

J'emporte ma note et mon poncho dégoulinant jusqu'à ma chambre et saute sous la douche sans prendre la peine de lire le message. Tout, y compris mon nouvel ami Noah, est sur pause en attendant que je sois sèche et réchauffée.

Quand je sors finalement, je me roule en boule sur le minuscule lit et déplie le papier humide.

Dîner à 20 h

Tavernetta

Il faut vous nourrir...

Je souris. Je devais manger, et pourquoi pas avec quelqu'un que j'appréciais réellement ? Je prends le téléphone et compose le numéro que Noah m'a laissé à l'aéroport avant qu'on se sépare.

— En cas d'urgence uniquement, avait-il dit en m'adressant un clin d'œil. N'abusez pas de mon numéro de portable secret.

Je n'avais hésité qu'une seconde avant de le prendre. J'étais seule à Rome. Je pouvais avoir besoin de lui.

— Noah, c'est Olivia, dis-je dans le combiné.

— Je ne veux pas vous parler à moins que vous ne me disiez que vous venez.

— Je viens, je réponds en riant.

— Bien. Le restaurant est un peu chic. Vous avez de quoi vous habiller ?

— Voyons voir... Je suis venue ici pour convaincre l'amour de ma vie qu'il a besoin d'être à nouveau avec moi... J'ai quatre robes qui crient « Reprends-moi et aime-moi ». Laquelle voulez-vous ?

— La noire...

— Très bien, je soupire. On se voit à vingt heures.

Je raccroche avec la tête qui tourne tellement je me réjouis. Nous y voilà. Je reprends le contrôle de ma vie. Ce soir, je dînerai en bonne compagnie et me détendrai. Demain, je retrouverai Caleb et lui avouerai tout. La crétine rousse n'a aucune idée de ce qui lui pend au nez. L'ouragan Olivia est sur le point de s'abattre sur Rome pour semer la zizanie.

Tandis que je me prépare pour le dîner, je pense à la dernière goutte d'eau qui a fait déborder le vase de notre relation. À la manière dont mon cœur battait quand je me tenais devant le bureau de Caleb, sachant que la personne que j'aimais plus que tout était en train de me trahir à cet instant. J'avais songé à partir, à faire comme s'il s'agissait de quelqu'un d'autre dans son bureau avec cette fille qui essayait de le séduire. Puis j'avais repensé à mon père et à la manière dont ses tromperies avaient blessé ma mère plus que le cancer ne le ferait jamais. Il fallait que je voie. Pas juste lui, mais elle. Qui était la fille qui avait le pouvoir de nous séparer ?

Passé

Ça allait être atroce. Douloureux. Ça allait changer ma vie. La porte s'ouvrit sans émettre le moindre bruit, si silencieusement, en vérité, que ni Caleb ni sa collaboratrice ne remarquèrent qu'elle n'était plus fermée et qu'ils avaient un public abasourdi.

— Caleb, dis-je d'une voix sèche, parce que, à cet instant, la vie avait déjà déserté mon corps.

Leurs têtes se séparèrent brusquement et il fit un pas hésitant en arrière. Je remarquai avec la boule au ventre la manière dont la robe de la fille était relevée sur ses cuisses. C'était la réalité... elle, lui, et ma vie qui tombait en morceaux. Il ne pourrait jamais expliquer cette situation, et aucune chance que je le croie même s'il essayait.

Je regardai son visage. Il était très, très pâle.

— Caleb, répétais-je.

Il avait l'air tellement stupéfait que j'eus un mouvement de recul. *Désolé d'avoir été pris la main dans le sac.* Il ouvrait et refermait la bouche, mais rien n'en sortait. La fille avait l'air contente d'elle. J'avais envie de crier... *Elle ? Pourquoi elle ?*

— Je t'aimais, lui dis-je, et c'était la première fois que je le faisais.

Les émotions déferlèrent sur son visage. À quel point étais-je cruelle pour lui dire une chose qu'il avait tant attendue pile au moment de son infidélité ? C'était un coup bas, mais il s'agissait d'un combat et je ne perdrais pas sans m'être battue. La petite traînée sur le bureau nous dévisageait, amusée.

— Tu dois être Olivia, dit-elle en descendant.

Le fait qu'elle connaisse mon nom me révolta. Avaient-ils parlé de moi ? Il y avait une photo de moi près de là où elle avait été assise. Ma tête avait été témoin de leurs manigances. Je ne regardai pas la fille. J'en étais incapable. Elle quitta la pièce en remettant sa jupe en place, laissant derrière elle deux personnes brisées qui se dévisageaient.

— Je n'ai jamais voulu que ça se produise, dit-il une fois que la porte se fut refermée.

— Être pris la main dans le sac ? Ou me tromper ?

J'essayai de contrôler les tremblements de ma voix, mais c'était inutile.

— Olivia, plaïda-t-il en faisant un pas dans ma direction.

— Non ! (Je levai la main pour lui intimer d'arrêter.) Ne m'approche pas... comment as-tu pu ? Tu n'aurais rien pu me faire de pire. Tu es exactement comme mon père, lui crachai-je.

— Ton père et moi n'avons rien en commun. Tu as utilisé ses erreurs pour ne pas aimer depuis bien trop longtemps.

Je n'arrivai pas à croire qu'il venait de dire ça. J'aimais les gens. J'aimais beaucoup de gens. Je ne le leur disais simplement pas.

— Tu me dégoûtes, lui dis-je. Tu aurais pu te comporter comme un homme et me dire que tu ne voulais plus de moi.

— Je te voudrai toujours, Olivia. Il n'a jamais été question de ne pas te désirer, il était question de te désirer beaucoup trop alors que tu ne me désirais pas en retour !

J'essuyai les larmes de colère qui coulaient au bas de mes joues et lui adressai un sourire plein de fiel.

— Donc c'est à cause du sexe ?

Caleb leva vivement les mains, exaspéré, et me considéra avec plus de haine qu'il ne l'avait jamais fait.

— Il me semblait t'avoir montré encore et encore que ça n'avait jamais été une question de sexe. (Sa voix était basse et menaçante.) Je t'aimais suffisamment pour mettre de côté chacune de mes émotions afin de m'adapter aux tiennes. Qu'est-ce que j'ai eu en retour ? De la froideur et du détachement émotionnel. Tu es égoïste et amère et tu ne verrais pas que quelque chose est bien pour toi même si ça te tombait tout cuit entre les mains.

Je savais qu'il disait vrai. Toutes ces choses et davantage. Mais il aurait pu me quitter, tout simplement, sans me tourner en ridicule.

— Eh bien, dans ce cas, faisons en sorte que ta guérison commence immédiatement.

Je le laissai dans une semi-obscurité et sortis calmement.

Tu ne souffriras pas, tu ne souffriras pas, tu ne souffriras pas...

Mais je souffris mille morts. Je souffrais tellement que j'arrivais à peine à descendre les marches, alors je m'assis. Je m'assis, tremblai, et espérai qu'une météorite tomberait en cet instant précis sur Terre et toucherait l'endroit où je me trouvais. Je me sentais à vif et mise à nu, comme si mes entrailles avaient été retournées et que je saignais sur le plancher. Comment tout ceci avait-il pu se produire ? Pourquoi ? Il était tout ce que j'avais.

J'entendis la porte de l'étage supérieur s'ouvrir et la musique se propagea avec un courant d'air au bas de l'escalier. Craignant qu'il ne s'agisse de Caleb parti à ma recherche, je sautai sur mes pieds et courus les quatre étages restants, ne m'arrêtant qu'une fois dans ma voiture.

Je mis le contact avec rage et la voiture démarra.

Qu'il soit maudit. J'étais capable d'aimer. J'avais tout ce qu'il fallait en moi. S'il en savait tant sur moi, pourquoi ne pouvait-il pas voir ça ?

Si je ne l'aimais pas, pourquoi toute cette douleur ? Rien ne lui donnait le droit de me tromper... rien !

Plutôt que de retourner à la maison, je pris à droite et me lançai sur la 595, percutant presque un minivan. Je lui appartenais tout entière, tout ce que j'avais à offrir était à lui, et voilà ce qu'il faisait. J'avais confiance en lui.

— Non, non, non, non. (Les larmes se mirent à couler abondamment sur mes joues.) Ça ne peut pas être réel.

Je me garai sur le bas-côté, craignant de tuer quelqu'un vu la manière dont je conduisais. Mon esprit se détraquait, j'étais en train de le perdre.

— Caleb, non.

Je sentis le goût du sel qui imprégnait mes lèvres. Je me haïssais encore plus que je le haïssais et bien plus que j'avais jamais haï mon père. J'étais un cas désespéré, le pire genre de personne qui existe. Je me

remis en route. Je ne pouvais pas rentrer chez moi, il viendrait me retrouver. L'hôtel était toujours réservé, à environ deux cents kilomètres au nord. J'irais là-bas.

Caleb essaya d'appeler mon portable. Je renvoyai ses appels directement sur messagerie et augmentai le volume de la radio. Tout était mieux que le bruit de mes sanglots.

L'hôtel que Caleb avait réservé pour nous était très joli. Je me souvenais des fontaines, des fresques dans le hall et de la manière dont les employés nous accueillèrent avec le sourire, mais, ce soir-là, je ne voyais rien que la trahison de Caleb. Je me présentai à la réception, puis portai mon sac en haut des escaliers, jusqu'à la chambre.

Il était toujours tôt lorsque je sortis de la douche et m'habillai. J'avais préparé la robe que j'avais achetée spécialement pour ce week-end. Elle était bleu aéroport, avec quelques bouts de dentelle noire à la taille... ses deux choses préférées. Je la passai et allai me regarder dans le miroir. J'étais magnifique. Mais j'étais tellement horrible à l'intérieur, de toute manière, alors pourquoi cela aurait-il eu de l'importance ? Je ne pouvais pas rester dans cette chambre toute seule. J'allais devenir folle. J'attrapai mon sac à main et courus jusqu'à la porte, essayant de me chasser de la tête l'image de sa main sur la cuisse de cette fille.

Je savais ce que j'allais faire, quelque chose qui lui ferait plus de mal qu'il ne m'avait fait. C'était la manière dont je me battais, à la déloyale. Œil pour œil...

J'errai dans les rues fréquentées de Daytona, observant les vitrines d'un regard vide. Je trouvais exactement ce que je cherchais à quelques pâtés de maisons, le Swig Martini Bar. Son atmosphère était sombre et désespérée, comme moi. Je passai les larges portes et montrai ma pièce d'identité au videur. Un mélange de fumée et de parfum doux me frappa en plein visage. L'odeur me rappela le soir où j'étais allée à la fête de fraternité de Caleb en mission pour le récupérer. Comme c'était déprimant.

Je me rendis jusqu'au bar et commandai un whisky-citron. Le barman me regarda bizarrement lorsque je le bus cul sec et en redemandai un. Je remarquai qu'il mettait une dose supplémentaire dans le deuxième... Béni soit-il. J'emportai mon second verre au petit patio à l'extérieur où je trouvais une table qui faisait face à l'océan. C'était un bel endroit. Avoir l'air mystérieuse, seule, et pensive. C'était un tour que les meilleures femmes connaissaient. Séparez-vous du troupeau, ayez l'air belle, et un homme viendra dans votre direction.

Ce fut le cas. Grand, blond, en pantalon de costume avec une cravate desserrée autour du cou.

— Journée difficile ? demanda-t-il en se penchant sur la rambarde pour regarder l'océan.

— Oui. Toi ?

— Très.

Il me sourit, et je remarquai à la teinte jaunâtre de ses dents qu'il s'agissait d'un fumeur.

— Est-ce que je peux t'offrir un verre ?

Il désigna mon verre vide du menton, et je hochai la tête.

— Un shot de n'importe quoi.

— D'accord.

Il revint avec deux. *Bien*, pensai-je. Je serais soûle encore plus rapidement. Nous bûmes pendant une heure avant que je l'invite sur la piste de danse. C'était un danseur médiocre, mais quelle importance, à ce stade ? J'ignorai le dégoût que je ressentais quand il se frottait contre mon dos et continuai à bouger, me concentrant sur la manière dont ma tête tournait. La nuit se remplit bientôt de baisers précipités et de caresses alcoolisées et, à minuit, nous arpentions les rues en direction de mon hôtel.

— Attends, dit-il une fois que nous fûmes dans ma chambre et qu'il était sur moi.

Il sortit alors un préservatif de son porte-monnaie. Il le tapa dans sa main comme j'avais vu des gens le faire avec des paquets de cigarettes, puis ouvrit l'emballage avec ses dents. Je grimaçai, dégoûtée.

Puis je me souviens n'avoir rien senti. Je restai juste là, sans bouger, et il ne sembla pas du tout s'en offusquer. *Ainsi donc, c'est comme ça que je perds ma virginité*, avais-je pensé, *avec un inconnu, pas*

Caleb. Une fois que ce fut terminé, il s'endormit. Je demeurai éveillée toute la nuit, nauséuse, me détestant. Le matin, il partit tôt. Je ne sus jamais son nom. J'attendis anxieusement que la culpabilité me frappe, mais tout ce que je ressentais était une douce torpeur. Je savais que, si je cherchais assez profondément les sentiments qui rôdaient sous la surface, je trouverais du dégoût, mais je n'étais pas prête à me haïr, trop occupée que j'étais à haïr Caleb.

Vers midi, j'entendis un bruit devant la porte. Je savais qu'il viendrait. Il avait obtenu une clé à la réception et entra. J'étais assise devant la fenêtre lorsque la porte s'ouvrit. Je ne m'étais pas douchée, et mes cheveux étaient en bataille autour de mon visage.

Il ne dit rien lorsqu'il me vit et étudia la chambre à la recherche de preuves visuelles de ma douleur. Le désordre, mes habits éparpillés ici et là. Il posa les yeux sur l'emballage du préservatif ouvert sur la table de nuit. Sa main sur la cuisse de cette fille, mon emballage de préservatif... ces deux images resteraient gravées dans nos esprits à jamais et deviendraient un mur infranchissable dans nos relations futures.

Je l'ignorais alors, mais Caleb ne pourrait plus jamais regarder un emballage de préservatif sans se sentir mal. Je vis la compréhension le gifler. Sa douleur prit la forme d'une grimace, puis d'une légère diminution de la lueur dans son regard. J'en rajoutai une couche, parce que, il ne fallait pas l'oublier, je me battais à la déloyale.

— J'ai emmené Jessica Alexander à la clinique pour avorter. Je lui ai dit de le faire.

Il lui fallut un instant pour comprendre ce que j'étais en train de dire. Je regardai les voitures qui passaient devant l'hôtel. Je me visualisai en train de mettre mes émotions dans une de ces voitures, puis de la regarder s'éloigner. *Ne ressens rien, m'ordonnai-je. Ne ressens rien, exactement comme il n'a rien ressenti en te trompant.*

— Je te voulais tellement que j'ai menti et manipulé pour t'avoir. Je t'ai espionné des mois durant. Je connaissais toutes les filles avec qui tu es sorti. Chaque endroit où tu emmenais chacune d'entre elles. J'avais tout prévu.

Il ne disait toujours rien, mais je sentais sa rage silencieuse quelque part dans mon dos. Elle enflait et s'échappait de son corps en vagues.

— Je t'ai toujours aimé. Depuis la première fois où tu m'as parlé.

Toujours rien.

— J'ai couché avec un inconnu pour te blesser.

Ces mots semblèrent priver la pièce de tout oxygène.

Je sentis mes poumons se contracter, comme si le poids de ce que je venais de dire avait commencé à m'écraser. *Oh, Seigneur, oh, Seigneur, oh, Seigneur...*

J'entendis un bruit sourd et me retournai lentement pour découvrir Caleb, à genoux, le visage enfoui dans ses mains. Il tremblait, à cause des larmes ou de la colère, je l'ignorais. Il n'émettait aucun bruit ; il y avait seulement ces convulsions silencieuses dont je me souviendrais toujours. Je me mis à frissonner en comprenant ce qui était en train de se passer. Tout était fini, maintenant – moi, lui –, nous. Nous étions changés pour toujours. Je n'avais plus envie de vivre.

Je songeai à me jeter par la fenêtre pour ne pas devoir affronter l'agonie. J'avais blessé la personne que j'aimais le plus au monde, la seule personne que j'avais... uniquement pour me venger. Et, au final, je m'étais détruite, moi. Des minutes passèrent, puis des heures. Je voulais aller vers lui, le supplier de me pardonner, lui dire que je me suiciderais s'il ne le faisait pas, mais je ne pouvais pas. J'étais trop froide pour le faire. Pourquoi n'en avais-je jamais pris conscience auparavant ? De la personne que j'étais ? Comment avais-je pu ne jamais remarquer que j'étais un trou sans fond incapable d'aimer ?

Lorsqu'il se releva, je détournai le regard.

— Je suis désolé de t'avoir fait du mal, Olivia, dit-il d'une voix rauque, et mon cœur se souleva.

Pourquoi sa voix était-elle si douce ? Pourquoi ne me criait-il pas dessus ? C'était moi qui avais fait le mal. C'était moi. Ma faute. Mon péché. Mon bordel.

— Tu ne me verras plus jamais après aujourd'hui. (Il marqua une pause, et les mots qu'il prononça ensuite me marquèrent si profondément que je n'en guérirais jamais.) J'aimerais à nouveau, Olivia, mais *toi*, tu souffriras pour toujours. Ce que tu as fait est... tu es misérable parce que tu as décidé que tu devais l'être. Tu te souviendras de moi chaque jour pour le restant de ta vie parce que j'étais l'homme de ta vie et que tu m'as rejeté.

Puis il partit.

Chapitre 19

Noah m'attend devant le restaurant quand mon taxi s'arrête. Avant que je n'aie le temps d'attraper mon sac à main, il sort un billet et le donne au chauffeur, lui faisant signe de garder la monnaie.

Il s'agissait d'un billet de cent euros.

— Vous êtes ravissante, dit-il en m'embrassant sur la joue.

— Merci.

Je prends le bras qu'il me tend et nous nous rendons dans le restaurant le plus charmant que j'aie jamais vu.

Je suis en Italie.

— Alors, que pensez-vous de Rome jusqu'ici ? demande-t-il.

Lors du trajet en taxi, j'ai vu une ville à la fois vieille et nouvelle. Des bâtiments croulants se dressent, défiants, à l'endroit où ils ont été placés des milliers d'années auparavant, pile au milieu de nouvelles architectures. On croit voir de la magie chaque fois qu'on tourne la tête et qu'on aperçoit des restes d'un temps ancien, comme si le passé se relevait de ses cendres pour vous rappeler qu'il était toujours là. Et puis il y a les motos et scooters, et les minuscules voitures qui foncent, font des embardées et klaxonnent de manière hystérique sur tout ce qui se dresse sur leur passage. Le linge qui flotte joyeusement sur presque tous les balcons et dans les rues, et la musique qu'on entend ici et là tandis que les gens arpentent les trottoirs, comme si la vie italienne avait une bande-son perpétuelle.

— J'aimerais ne jamais devoir partir. Je n'ai jamais rien vu de tel.

Noah hoche la tête et attend que je sois assise avant de prendre place.

— La première fois que je suis venu ici, j'ai trouvé que la ville tout entière ressemblait à un ghetto. Il m'a fallu quelques jours pour tomber amoureux, mais, depuis lors, je me rends compte que cet endroit me manque même quand je suis chez moi en Amérique. Je fais tout mon possible pour venir aussi souvent que je le peux.

Je me voyais aisément faire la même chose. Plus de mystère quant au fait que Leah voulait faire son enfant ici. Elle avait dû venir par le passé. Toutes les filles riches faisaient un pèlerinage à Rome à un moment de leur vie luxueuse, pour le shopping, bien évidemment.

Quand nous avons tous les deux un verre de vin devant nous et que le serveur s'éloigne avec notre commande en tête, Noah se tourne vers moi, l'air soucieux.

— Est-ce que vous l'avez vu ? Votre Caleb ?

— De loin.

Je réponds en riant parce qu'il est tellement loin d'être « mon Caleb » que c'en est ridicule.

— J'étais cinq étages au-dessous, à espionner la fenêtre de leur hôtel.

— Avez-vous déjà décidé de votre plan d'action ?

Je secoue la tête.

— Aucune idée, mais je dois le faire. Je trouverai quelque chose... Il me reste quelques heures pour échafauder un plan.

— Un plan honnête ? me taquine-t-il en penchant la tête, ce qui fait tomber ses cheveux de manière séduisante devant ses yeux.

— Oui.

Je me mets à rire. Rire fait tellement de bien.

— Vous savez, Olivia. Ce que vous faites... c'est la bonne chose à faire.

— Quoi ? Être honnête ?

Je prends une gorgée de vin, nerveuse. Il n'y a rien de plus gênant que de discuter de mon intégrité. Ou de mon manque d'intégrité, plutôt.

— Non.

Je relève la tête, surprise.

— Poursuivre ce que vous aimez. En dépit de tout ce que vous avez fait, et je ne vais pas minimiser l'affaire, vous avez fait certaines choses atroces, vous avez agi parce que vous aimez tellement cet homme que vous ne pouviez pas vous en empêcher. Il y a une forme d'honnêteté là-dedans.

— Ha ! Il n'y a aucune trace d'honnêteté en moi, je peux vous l'assurer.

— Vous avez tort.

Je penche la tête de manière sceptique. Aucune personne saine d'esprit ne dirait de moi que je suis honnête, surtout après avoir entendu mon histoire.

— Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui soit aussi honnête vis-à-vis de ses exactions et qui parle avec autant de franchise de ses sentiments. Êtes-vous une mauvaise personne, Olivia ?

— Oui, je réponds sans me forcer.

— Vous voyez. C'est votre comportement, le problème. Vous vous autorisez à agir sur la base de tous vos sentiments plutôt que de prendre le temps d'être vertueuse.

— La vertu.

Je prononce ce mot étranger en faisant mon possible pour me concentrer sur sa signification.

— Il est amusant de constater que votre chemin continue à croiser le sien, dit-il, changeant la direction de la conversation. Je veux dire, quelles étaient les chances pour qu'il souffre d'amnésie, puis vous rencontre accidentellement à deux reprises en vingt-quatre heures ?

Je hausse les épaules.

— ... avant d'entamer une conversation avec vous, les deux fois, et ensuite de vous inviter à prendre le café ? continue-t-il.

— Je sais, je soupire. J'ai pris un abonnement à l'ironie le jour où je l'ai rencontré.

— Il y a autre chose que vous ne voyez pas.

— Quoi ? Comme un truc du destin ?

Je déteste le destin. C'est un gosse capricieux qui ne laisse pas les gens guérir en paix.

— Je ne pense pas.

— Qu'est-ce que vous pensez, dans ce cas ?

Il a les sourcils froncés et il voit de toute évidence quelque chose que je rêve d'entrevoir.

— Je *pense* que, lorsqu'on donne son cœur pour la première fois, on ne le récupère jamais. Le reste de notre vie n'est qu'une mascarade durant laquelle on prétend qu'on a toujours un cœur.

— D'accooooord...

— Alors, méditez ça, dit-il en haussant nonchalamment les épaules. Il vit toujours, mais il est brisé.

— Comment pourriez-vous le savoir ? je demande.

Caleb ne m'a pas paru brisé. Il semblait avoir totalement tourné la page.

— Parce que, après vous avoir connue depuis approximativement douze heures, j'ai décidé que je ne vous oublierai jamais, même si on ne s'adresse plus le moindre mot. Vous êtes une femme marquante. Je n'ose imaginer comment se sent ce pauvre bougre après tant d'années en votre compagnie.

— C'est comme un coup violent à la tête.

Je ris, mais je suis tristement sérieuse.

Noah m'observe pendant ce qui me semble une éternité, puis dit :

— Battez-vous à la loyale. Soyez honnête. C'est la seule façon dont vous le récupérerez. Mais, si vous voyez qu'il est réellement heureux, laissez-le en paix.

— Je ne sais pas si je suis capable de faire ça, je réponds honnêtement. Je ne suis pas sûre que je sois capable de m'éloigner.

— C'est parce que vous ne savez pas comment aimer.

— Êtes-vous en train de me dire que je ne l'aime pas ?

Je suis sous le choc. Après tout ce que je lui ai raconté, je pensais que mon amour ne faisait aucun doute. Qui se battrait aussi violemment sans aimer ?

— Je suis en train de dire que vous ne l'aimez pas autant que vous vous aimez vous-même.

Silence.

Il me faut plusieurs secondes pour cultiver ma colère.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

— Il s'est créé un semblant de vie sans vous. Vous êtes prête à détruire tout cela, à bouleverser sa vie une nouvelle fois. Avez-vous songé au fait que plus d'une personne sera blessée ? Il appartient à Leah, à présent, également, et qu'en est-il de cet enfant qui pourrait bientôt exister ?

Je grimace. Je n'avais pas songé au bébé.

— Aimer quelqu'un n'est pas qu'une affaire de se rendre heureux soi-même. Vous devez souhaiter qu'il soit plus heureux que vous.

— Il serait plus heureux avec moi, je rétorque, sûre de moi. Nous étions faits l'un pour l'autre.

— Mais il se sentirait coupable... d'abandonner son épouse, son enfant, d'avoir manqué des années de votre vie. Et où serait la confiance ? Pensez-vous qu'il ne se souviendra pas de ce que vous avez fait ?

Je refoule mes larmes.

— On peut arranger tout ça. Bien sûr, il restera des cicatrices, mais il y aura assez d'amour pour les recouvrir.

J'étais en train de le supplier de prendre mon parti, de voir les choses telles que je les voyais.

Caleb et moi sommes censés être ensemble. Peu importe à quel point on essaie de rester éloignés, quelque chose nous rapproche toujours.

— Peut-être, mais êtes-vous prête à le confronter aux tumultes d'un rêve brisé ?

Je renifle.

— Olivia, dit-il en posant sa main sur la mienne. Il y avait un temps pour Caleb et vous. Vous avez fait vos choix et, maintenant, ce temps est révolu. Jusqu'à présent, vous avez prouvé que vous êtes capable de pratiquement n'importe quoi. (La véracité de ses paroles me fait grimacer.) Prouvez-vous que vous êtes capable de quelque chose de désintéressé.

J'ai envie de me disputer avec lui, de le supplier de comprendre que ma vie n'aurait aucune saveur sans Caleb.

— Vous êtes un homme très sage, Noah, dis-je en souriant pitoyablement.

Après le dîner, nous partageons un taxi pour retourner à mon hôtel. Noah sort pour me faire ses adieux avant de retourner au sien.

J'ignore pourquoi, mais je suis terriblement triste. Je sens les larmes me brûler les yeux.

Puis je comprends sans l'ombre d'un doute que, si j'avais été une autre personne, Noah et moi aurions eu une chance ensemble. Il est tellement sage et bon, je serais tombée amoureuse de lui, on se serait mariés et on aurait fondé une famille. Je vois tout ça dans un flash d'à peine une seconde. Noah et moi. Peut-être l'a-t-il également vu, parce qu'à ce moment, il se penche et m'embrasse sur la bouche. C'est un baiser triste, rempli de « et si ? ». Lorsqu'il recule, la tête me tourne et j'ai l'impression d'avoir la gorge emplie de grenades.

— Bonne chance, Olivia. Faites le bon choix.

Puis il se penche pour retourner dans le taxi qui disparaît, emportant toutes mes pensées dans son sillage. Je reste sur le trottoir et regarde les roues du véhicule projeter les gouttes de la pluie qui est tombée dans la journée. Il bruine, mais je m'en fiche. J'aime la pluie. Je décide de marcher et d'en profiter pour réfléchir à ce que je vais faire. Étonnamment, je n'ai aucune pensée vengeresse. Je songe à la manière dont je pourrais de l'intérieur, et à quel point j'ai toujours été égoïste.

Je compte le nombre de fois où j'ai pris une bonne décision au cours de ma vie et n'arrive qu'à un total de cinq. Décider d'aller à ce premier rendez-vous avec Caleb, lui dire la vérité au sujet de ce que j'avais fait, devenir avocate, rompre avec Turner, puis venir à Rome et rencontrer Noah. Cinq bonnes décisions... ça me semble un nombre si minable. Mais ce petit nombre minable représente une petite possibilité. Noah a vu quelque chose en moi et il a pris le temps de l'encourager. Maintenant, il faut que j'imprime la vérité dans mon cœur. Je ne vais pas punir le mal par le mal. Leah l'a gagné et elle mérite de le garder.

J'erre dans les rues, trempée et tremblante, jusqu'à la Trinità dei Monti, la magnifique église construite par saint François de Paule, et j'observe l'obélisque Sallustiano. C'est là que je prends ma décision finale, devant un immeuble qui représente la bonté. *Vous devriez rentrer avant qu'il ne soit trop tard.* Cette fois-ci, le ciel n'est pas rouge. Je contourne les ennuis, leur faisant mes adieux. Je me demande si je peux prendre l'habitude de faire ce qui est juste, puis je souris parce que je sais qu'un long périple m'attend.

Lorsque je me sens prête, je me dirige vers le De La Ville, là où Caleb et Leah séjournent.

Les rues tranquilles témoignent de l'heure avancée. Je reste dans la rue à regarder sa fenêtre encore une fois, mais ce coup-ci, j'ai pris ma décision. Je suis en train de lui faire mes adieux. J'imagine Caleb père et souris. Il excellerait dans ce rôle, comme il excelle dans tout ce qu'il fait, puis je pense à Jessica Alexander. Il aurait déjà été père si je n'étais pas intervenue. Je remplis mes poumons du doux air de l'Italie.

— Dans un sens, j'en ai déjà trop fait, je ne sais pas quoi dire, je commence. Je t'aime tellement, et il y a tant de choses que je n'ai pas eu l'occasion de te dire. J'avais tellement peur de la manière dont tu m'aimais, Caleb.

J'essuie les larmes qui s'échappent de mes yeux et continue.

— Tu as tout changé. J'avais si peur de te perdre que j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour te faire partir. Je croyais que, si je ne le faisais pas, tu finirais par comprendre que tu perdais ton temps avec moi et que tu partirais de toute manière. Tu me manques. Non, tu ne fais pas que me manquer... J'ai mal au cœur tous les jours parce que tu n'es pas là. Je suis tellement désolée de ce que j'ai fait... de tout ce que j'ai fait. S'il te plaît, s'il te plaît, ne m'oublie pas, parce que cette éventualité me fait plus mal encore que n'importe quoi.

— Je ne t'ai jamais oubliée.

Je frissonne. Il me faut un instant pour comprendre l'impossibilité de la situation.

— Caleb.

Je soupire son nom en me retournant. Je ne suis même pas vraiment surprise du dernier tour que me joue l'ironie. Quelque chose dans ma vie est lié à la sienne. On continue de se croiser... non, de se rentrer dedans.

Caleb se tient à quelques mètres de moi, un sac en plastique à la main. Une bouteille de vin en dépasse.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demande-t-il en secouant la tête, stupéfait.

— Je suis venue te retrouver, je lui avoue. Pour te dire que...

Je lève la tête en direction de sa fenêtre pour désigner le sujet de ce que j'avais à lui dire.

— Tu ne comptais pas me le dire en face ?

— Non.

— C'est un très long voyage pour dire quelque chose de si important à ma fenêtre d'hôtel.

— Je n'avais aucun droit de venir, j'admets en haussant les épaules. Je suis désolée. Je suis entrée par effraction chez toi et j'ai découvert que tu étais ici.

Il plisse les yeux, et on dirait qu'il va éclater de rire.

— Cammie t'a aidée ?

J'acquiesce.

— Je suis content que tu sois venue, dit-il doucement. J'étais justement en train de penser à toi.

Le choc me fait sursauter.

— C'est vrai ?

Mon expression le fait sourire.

— Bien sûr. Je pense tout le temps à toi.

Je mords violemment ma lèvre inférieure pour m'empêcher de pleurer. Je suis tellement perdue que je ne sais pas quoi dire.

— Marchons un peu, propose-t-il, et je lui emboîte le pas. Je ne t'ai jamais oubliée, répète-t-il.

— Eh bien, ça a été le cas pendant un moment, je réponds, étudiant le sol.

— Non, c'est ce que j'essaie de te dire. Je n'ai jamais été amnésique. J'ai fait semblant.

Je me fige brusquement.

— Tu as fait quoi ?

— Olivia. (Il s'arrête pour me regarder dans les yeux.) J'ai fait semblant d'avoir perdu la mémoire.

J'ai l'impression que le monde s'effondre sous mes pieds. Caleb et moi sommes à Rome. Je suis à Rome. Il n'a jamais été amnésique. Il pense tout le temps à moi. Il n'a jamais été amnésique.

— Pourquoi... comment... pourquoi ?

J'ai envie de l'attraper par le col et de le secouer jusqu'à ce qu'il m'avoue la vérité.

Au lieu de ça, je serre les poings le long de mon corps.

— Après tout ce qui s'est passé entre nous, j'ai essayé de me remettre. Je savais que j'avais besoin de t'oublier et de tourner la page. Je souffrais tellement. Chaque jour ressemblait à une peine de mort. J'ai fait mon deuil comme si tu étais morte, puis j'ai rencontré Leah. Des amis nous avaient arrangé un rendez-vous, et je me souviens avoir ressenti de l'espoir ce jour-là. C'était la première fois en un an que je ressentais de l'espoir. On a pris notre temps pour apprendre à se connaître, je lui ai acheté une bague de fiançailles.

Il me regarde pour s'assurer que je me souviens de l'iceberg.

— Et puis, tout d'un coup, tu me manquais de nouveau. Je veux dire, tu m'as toujours manqué, mais cette fois-ci, ça m'a frappé violemment. Je ne pouvais jamais aller me coucher sans te voir dans mes rêves. Je comparais tout ce que faisait Leah à tout ce dont je me souvenais de toi. C'était comme si la vieille blessure s'était rouverte et que tous mes sentiments pour toi saignaient à nouveau.

Je ferme les yeux en entendant ces mots. Des mots que j'ai horriblement envie d'entendre mais qui me font si terriblement mal au cœur que je n'arrive presque plus à respirer.

— Quand je suis parti en voyage d'affaires à Scranton, j'étais content de m'éloigner d'elle pendant quelques jours. J'avais besoin de réfléchir et de faire le tri dans mes pensées avant de lui donner cette bague. Puis l'accident s'est produit. Je me suis réveillé dans cette voiture avec le conducteur mort, et je ne savais plus qui j'étais. Mon amnésie a été provoquée par un stress immense et la commotion que j'avais

subie. Le temps que j'arrive aux urgences, je me souvenais de tout. Je suis resté allongé sur ce lit d'hôpital et je n'arrêtais pas de penser « Si seulement Olivia était là. Je serais heureux si Olivia était là ». Puis le médecin m'a demandé si je savais qui j'étais, et j'ai répondu que non. J'ai juste dit non. J'ai pris cette décision en une fraction de seconde parce que j'ignorais qui j'étais sans toi, et je savais que je devais essayer de te retrouver. J'ai menti à Leah, à ma famille, et rien de tout ça n'avait d'importance, parce que l'amnésie me donnait du temps et une excuse. Je suis allé partout où tu allais. Le jour où tu m'as vu dans ce magasin de musique, je savais que tu serais là. Je le sentais. J'étais toujours sous le choc, pas parce que tu étais réellement venue, mais parce que tu t'es approchée en faisant semblant de ne pas avoir vu que j'étais là avant d'entrer.

Je souris. Il voyait déjà clair dans mon jeu à ce moment-là.

— Mais pourquoi ne pas me l'avoir expliqué, Caleb ? Qu'est-ce que j'aurais pu dire après ce que je t'avais fait ?

Des scènes défilent dans mon esprit comme un film saccadé. *Caleb m'appelant accidentellement Duchesse... Caleb m'apportant mes fleurs préférées la nuit où Leah a ruiné notre dîner... Caleb disant « Je ne t'ai jamais oubliée » dans le tribunal le jour de mon anniversaire.*

Il fait la moue. Ses lèvres sont magnifiques.

— Parce que j'avais envie de reprendre du début. Je voulais qu'on ait un nouveau départ. Et puis tu es partie.

— Et puis je suis partie, je répète.

Je n'allais pas lui dire pour Leah, lui raconter qu'elle m'avait plus ou moins forcée à quitter la ville. Ça ne servirait à rien, et ça ne ferait que le blesser.

— Alors, pourquoi m'avoir retrouvée à nouveau pour la représenter ? Qu'est-ce qui a bien pu te passer par la tête ?

Il se met à rire.

— Je voulais te torturer. Je voulais que tu paies pour m'avoir quitté une seconde fois. Au final, je me suis torturé moi-même, bien entendu.

— Non, j'étais plutôt torturée aussi. (Je souris.) Et imagine, elle pourrait être en prison à cause de moi en ce moment, et je t'aurais rien qu'à moi.

Il me regarde, amusé.

— Alors tu m'aimes toujours ? me taquine-t-il en tendant une main pour remettre une mèche de cheveux derrière mon oreille.

— Plus que tout, je lui réponds. Je t'ai attendu... pendant des années. Je ne vivais pas. J'attendais juste que tu reviennes.

Il ferme les yeux, et je sais qu'il pense la même chose que moi. *Et si ?*

Il m'attire contre lui et me serre dans ses bras.

— Je t'aime aussi, Olivia. Plus que je ne pourrai jamais aimer quiconque. Il ne s'est pas écoulé une seule heure en sept ans sans que je pense à toi.

Je me mets à pleurer contre sa chemise. Si seulement je pouvais mourir sur-le-champ, je n'aurais plus jamais à vivre sans lui, je serais juste partie.

— Ne pleure pas, dit-il en relevant délicatement mon visage pour que je le regarde. Tu seras toujours celle que j'aimerai le plus, rien ne changera ça.

— Mais quelle importance si je ne peux pas être avec toi ? je gémis. Je ne peux pas vivre sans toi.

— Pourtant, tu l'as fait. (Il sourit, même si c'est un sourire triste.) Tu l'as fait, et tu continueras à le faire.

Je hoche courageusement la tête, parce que c'est vrai. La vie continue, même si elle doit vous traîner avec elle alors que vous vous débattiez en hurlant.

— Ne m'oublie pas non plus, dit-il.

Je me mets à rire du ridicule de cette idée.

— Ce serait impossible.

— D'accord.

Il sourit, puis se penche et m'embrasse.

C'est le dernier vrai baiser de ma vie. Je m'y cramponnerai à jamais. Il signifie *adieu, je suis désolé et je t'aime tellement*. Lorsqu'il touche à sa fin, Caleb appuie son front contre le mien une dernière fois, puis il disparaît.

Je suis brisée.

Épilogue

Comment en suis-je arrivée là ? Où sont passées les dix dernières années de ma vie ? J'ai l'impression d'être un morceau de papier emporté par le vent et trébuché dans toutes les directions. Je suis victorieuse en un sens, une survivante. Parce que j'ai combattu le monstre tapi en moi et que j'ai gagné. Mais qu'ai-je perdu au cours du combat ?

Je ne trompe pas, plus maintenant. La vérité est importante à mes yeux. Il est vraiment triste que quelque chose qui a autant de valeur ne soit devenu une priorité pour moi que si tard. J'ai altéré le cours de ma vie parce que j'avais peur. J'ai toujours peur. Caleb était comme un ouragan qui a balayé mon existence en remuant des choses enfouies en moi dont j'ignorais jusqu'à l'existence. Il est un désir dont je ne guérirai jamais.

À trente ans, je me tiens dans ma chambre nuptiale, dans ma robe de mariée. J'ignore totalement qui je suis, parce que la personne que j'étais avant était mauvaise et que je ne suis pas encore sûre de savoir qui je suis à présent. Je me suis perdue, et je ne me suis pas encore retrouvée. Je suis très triste d'avoir perdu tant de temps. Je sais qu'il n'est pas trop tard pour comprendre tout ça, pour découvrir ce que j'aime et qui je suis. Mais, encore une fois, je ne suis pas sûre de vouloir le savoir. Oui, je l'aime toujours de tout mon cœur. Mais je me suis battue et battue encore, et j'ai anéanti des choses qui auraient dû être protégées et encouragées.

La vie trouve son équilibre sur un rebord précaire. On peut rester en sécurité au sommet ou se jeter dans le vide. Noah me répète tout le temps ça. Noah, qui m'a appris à être bonne, gentille, et m'a montré tant de vérités à mon sujet. J'ai changé pour Noah parce que je n'osais plus faire de mal à une autre personne qui m'aimait. J'aurai une belle vie à son côté. Je l'adore. Mais il n'a pas mon cœur. On ne peut donner son cœur qu'une seule fois ; ensuite, tout ne viendra qu'après votre premier amour.

J'ai finalement accepté qu'il y a des conséquences pour chaque action. Je les ai gagnées et elles sont miennes de droit. Je n'ai plus le temps de prendre de mauvaises décisions. Chaque pas est précieux. La manière dont je veux définir ma vie m'appartient.

Et c'est ainsi que je pense à lui encore une fois avant de quitter la pièce parce que, après aujourd'hui, il faudra que je lui dise au revoir également. Il est heureux, et ça me satisfait parce que j'ai finalement appris à aimer quelqu'un plus que moi-même.

J'entends la marche nuptiale... c'est mon signal. Je me tiens devant les portes closes de l'église et, pendant une seconde, alors qu'elles s'ouvrent, je vois Caleb. Il se tient devant l'autel. Je cligne deux fois des yeux et les choses reviennent à la normale. Noah m'adresse un sourire rayonnant. Cammie est en train de pleurer.

Je fais un premier pas, puis un second et, juste avant que les portes ne se referment, je regarde une dernière fois par-dessus mon épaule. Caleb est toujours sous l'arbre. Il me fait un clin d'œil, et je souris.



Flammari on

Notes

1. Les Wiccans pratiquent la Wicca, une forme moderne de sorcellerie qui met l'accent sur l'observation de la nature et les cycles biologiques (toutes les notes sont de la traductrice).

[▲ Retour au texte](#)

2. *You were fashionably sensitive but too cool to care*, Foolish Games, Jewel, 1995.

[▲ Retour au texte](#)

1. Dès que je pense à toi, je suis obsédée.

[▲ Retour au texte](#)

2. Ce que je ressens n'est pas sain.

[▲ Retour au texte](#)

3. Cette fois-ci, je vous en supplie, que quelqu'un vienne me sauver.

[▲ Retour au texte](#)

4. Ta simple présence me fait douter de ma santé mentale.

[▲ Retour au texte](#)

1. Littéralement « Paie moins cher », équivalent de la Halle aux Chaussures.

[▲ Retour au texte](#)

1. En français dans le texte.

[▲ Retour au texte](#)

1. En français dans le texte.

[▲ Retour au texte](#)

1. Personnages de la série américaine *I love Lucy*.

[▲ Retour au texte](#)